guérin
II

CHRONIQUES GALANTES

DES

CHATEAUX ROYAUX DE FRANCE.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
rue Garancière, n. 5

ROI DES HALLES

CHRONIQUES DU PALAIS-ROYAL.

Par E.-L. GUÉRIN.

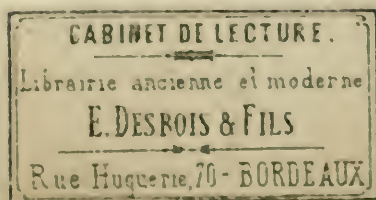
TOME SECOND.

PARIS.

RECOULES, LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,

RUE DE SORBONNE, N. 9.

1845.



LIVRE CINQUIÈME.



LE CONSEIL DE GUERRE.

dia point, et lui, resta à la même place, les yeux baissés et n'osant regarder en face la femme pour laquelle il soupirait secrètement; Louise d'Orléans songeait à se venger des perfidies dont elle se voyait l'objet. Tout-à-coup son regard s'arrêta sur le jeune homme qui attendait en silence les ordres de la princesse.

— Monsieur Paul, lui dit-elle avec vivacité, je vous dois déjà quelque reconnaissance pour le service que vous m'avez rendu la nuit dernière, et je vais encore augmenter ma dette en vous demandant le secours de votre bras au cas où je serais menacée.

— Son altesse peut disposer de moi, je lui appartiens corps et ame.

— Je n'en exige pas tant, monsieur, lui répondit la princesse en souriant; votre fidélité m'est connue, et vous ne chercheriez pas à m'abuser, par un faux espoir, sur les dangers de ma situation présente. Il m'importe de savoir quelles sont les dispositions du peuple.

et si je puis compter sur son concours pour contraindre le marquis de Sourdis à m'obéir.

— Le peuple vous est tout dévoué, répondit Paul ; j'en ai pour garant l'empressement avec lequel j'ai été accueilli à la porte Brûlée, lorsqu'on a su que j'appartenais à la maison de votre altesse....

Mademoiselle jeta un regard surpris sur le jeune homme. Celui-ci continua sans se troubler.

— J'avais employé cette ruse pour m'introduire dans Orléans.

— Nous sommes en temps de guerre, monsieur Paul, et la ruse est permise pour tromper nos ennemis. Je ne vous démentirai pas auprès du gouverneur. Dès ce jour, vous faites partie de ma maison, et je me plais à croire que j'y compte un zélé serviteur de plus.

Paul s'inclina respectueusement, et n'osa témoigner la joie qu'il éprouvait d'avoir réussi au-delà de ses espérances. Le comte de Pra-

I.

L'Audience particulière.

Ce fut madame la comtesse de Frontenac qui introduisit le fils de Jean Leblanc auprès de Mademoiselle. Celui-ci demeura d'abord interdit en se trouvant en présence de l'altesse royale, mais il se remit promptement, et

put s'acquitter de la mission dont le chevalier de la Tournelle l'avait chargé. Il raconta à Mademoiselle la trame ourdie par les échevins pour la retenir prisonnière et la livrer ensuite au cardinal Mazarin, qui s'approchait d'Orléans traînant à sa suite Anne d'Autriche et le jeune Louis XIV. Les tergiversations du conseil, qui n'était pas encore d'accord sur les mesures à prendre à l'égard des ducs de Beaufort et de Nemours, qui réclamaient hautement l'entrée d'une ville alliée, les sourdes menées du marquis de Sourdis qui faisait répandre par ses agens les nouvelles les plus sinistres, et enfin les perfides intentions de l'intendant furent fidèlement rapportées par Paul qui, en cette occasion, fit preuve d'imagination et broda, sur quelques mots échappés à la mauvaise humeur des échevins, le récit le plus circonstancié. Ce qu'il ne savait pas, il le supposa, et les renseignemens fournis par la Tournelle le servirent merveilleusement. Quand il eut fini, Mademoiselle ne le congé-

avec les personnes de sa maison sans être inquiétées par l'armée royaliste.

— Y pensez-vous, monsieur, s'écria la princesse en lançant au prévôt des marchands un regard de mépris ; moi ! fuir devant l'armée du cardinal Mazarin ? Abandonner cette ville que j'ai conquise, l'abandonner aux fureurs d'une soldatesque brutale ? Mais ignorez-vous donc, monsieur, que dans les rangs de l'armée royale il y a des étrangers recrutés sur les terres de l'Électeur de Cologne, et auxquels M. le cardinal a promis le pillage ; c'est la solde qui leur est accordée en récompense des services qu'ils rendent au roi. N'espérez pas que je consente jamais à ce que vous me demandez.

— Il ne dépend pas de votre altesse de refuser.

Un murmure approbateur accompagna cette réponse faite d'un air fier par le prévôt des marchands. Néanmoins, Mademoiselle ne se déconcerta pas. Elle s'avança au milieu du

cercle formé par les échevins, et s'adressant à ceux qu'elle soupçonnait être plus attachés aux intérêts de son père qu'au parti du cardinal Mazarin, elle leur dit :

— Avez-vous bien réfléchi, messieurs, aux suites qu'entraîneraient votre détermination si ma fantaisie était d'obéir aux ordres du conseil? L'armée royale, dites-vous, s'avance à marche forcée vers cette ville...

— Le parlement, ayant à sa tête le premier président Molé, nous a déjà sommé d'en ouvrir les portes, interrompit le prévôt des marchands avec importance.

— Et vous avez refusé, n'est-ce pas?

— Le conseil a été d'avis de le recevoir.

— Eh bien! vous changerez ce consentement en un refus positif et formel... Ecoutez bien, messieurs. L'armée royale est encore à Gien; quelques lieues à franchir donneront le temps aux soldats de M. le prince d'entrer dans vos murs, ou par la ruse ou par la violence. Vous connaissez assez les ducs de Beau-

dines, qui était dans l'antichambre, fit prévenir Mademoiselle que le conseil attendait avec la plus vive impatience le moment d'être introduit; et celle-ci, avant de se rendre dans la salle où les échevins discutaient encore entre eux la décision qu'ils venaient de formuler en arrêté, donna ordre au fils de Jean Leblanc de courir par la ville et d'y faire savoir les perfides intentions du conseil. Celui-ci se hâta d'obéir, et Mademoiselle, certaine qu'elle serait secourue si on tentait d'employer la violence pour la contraindre à sortir d'Orléans, parut devant les échevins le sourire sur les lèvres. Ceux-ci ne surent quelle contenance tenir d'abord; néanmoins ils se rassurèrent et résolurent de mettre à exécution ce qu'ils avaient décidé avant de se rendre dans les appartemens de la princesse.

Le marquis de Sourdis avait laissé au prévôt des marchands le soin d'apprendre à Mademoiselle l'impossibilité où les autorités d'Orléans étaient de la garder dans leurs murs, en

présence de l'armée royale qui demandait à y séjourner ; en cette occasion, le gouverneur avait consulté plutôt son orgueil que ses véritables intérêts. Il aimait mieux jouer aux yeux du roi le rôle de protecteur que celui de rebelle, et le mécontentement que le duc d'Orléans éprouverait en apprenant que sa fille avait été forcée de quitter son apanage, ne se présenta point à son esprit. Aussi le prévôt des marchands, fidèle interprête de ses pensées, répéta-t-il sans balbutier la leçon que le marquis de Sourdis lui avait tracée à l'avance. Il commença par déplorer la fâcheuse situation où le conseil se trouvait placé par suite de l'occasion hardie qui avait applani à Mademoiselle les difficultés qui s'opposaient à son admission dans la ville. Puis, sans aucune transition, il lui fit connaître ce que le conseil attendait de sa complaisance; c'est-à-dire son prompt départ pour l'endroit qu'il lui plairait de désigner. Il s'engageait à lui faire avoir des passeports qui lui permettraient de voyager

dines qui se tenait en travers la porte, n'était pas de nature à leur en imposer long-temps, et ils annoncèrent hautement à Mademoiselle, qu'il était inutile qu'elle insistât pour les empêcher de remplir leur devoir. Son altesse sourit ironiquement, et pour toute réponse elle ouvrit une fenêtre qui donnait sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Un concours d'hommes et de femmes du peuple en assiégeait les issues, et en apercevant Mademoiselle, qui parut au balcon, mille voix s'élevèrent pour crier :

— Vive le duc d'Orléans! vive son altesse!

Paul était au milieu des groupes, et ce fut lui qui donna le signal de cette espèce d'ovation. Le prévôt des marchands craignit que Mademoiselle ne voulut en appeler aux sympathies populaires pour forcer le conseil à ne point recevoir la députation du parlement, et dans le but d'éviter ce qu'il regardait comme un grand malheur, il s'élança sur le balcon en disant :

— Votre altesse n'y songe vraiment pas de

se montrer au peuple dans un pareil moment! voudrait-elle donc en appeler à une guerre civile?

— Peut-être! monsieur, répliqua Mademoiselle qui se pencha vers le peuple en criant : — A bas le Mazarin!

Et, soit calcul de sa part ou effet du hasard, en relevant son bras elle semblait désigner le prévôt des marchands placé auprès d'elle. On interpréta ainsi ce geste, et une horrible clameur s'éleva du sein des groupes qui répétaient à l'unisson :

— A bas le Mazarin! A bas les Mazarinistes!

Et cette dernière imprécation s'adressait bien au prévôt des marchands. Il pâlit, se troubla et voulut rentrer dans la salle, mais Mademoiselle le retint à ses côtés.

— Vous le voyez, monsieur, lui dit-elle en promenant un regard assuré autour d'elle; pour quelques traîtres qui sont dans cette salle, voici dix mille défenseurs qui s'offrent à

fort et de Nemours qui les commandent, en l'absence de M. le prince, pour savoir que toute résistance serait vaine. Je suis venue ici, me confiant à la loyauté des habitans ; je n'ai point voulu m'entourer d'une escorte qui eut pû vous en imposer. Fille d'un d'Orléans, ce titre était ma sauve-garde et me semblait suffisant. D'ailleurs, qu'avais-je à craindre d'hommes dévoués, par leur position, à une cause qui sert les intérêts de tous ? Car ce n'est point au roi que vous résistez en ce moment, mais à son ministre ; un homme perfide et ennemi du peuple français dont il a juré l'asservissement. Le cardinal Mazarin a dit, en remettant le pied sur le territoire français, qu'il n'avait plus de haine contre une nation impuissante à le chasser du ministère, mais qu'il en conserverait toujours le plus profond mépris. Et jusqu'à présent tous ses actes l'ont prouvé.

— Il m'est pénible de rappeler à son altesse que la décision du conseil exige une prompte

exécution, et que dans une heure elle doit être prête à quitter cette ville.

Le prévôt des marchands s'inclina respectueusement, et comme sa mission était finie auprès de la princesse, il fit signe aux échevins de prendre congé de son altesse et de se retirer pour aller complimenter la députation du parlement qui attendait toujours à la porte Bannière le résultat de sa démarche pour faire ouvrir aux troupes du roi les portes de la ville. Mademoiselle, qui comptait sur une sédition pour empêcher le conseil d'admettre le parlement, voulut empêcher les échevins de sortir. Elle dit au comte de Pradines de se tenir à la porte de la salle son épée nue à la main, et de s'opposer à ce qu'aucun des membres du conseil put communiquer avec les gens du dehors.

Son action étonna d'abord les échevins qui ne s'alarmèrent que médiocrement des dispositions prises pour les retenir prisonniers. La contenance ferme et assurée du comte de Pra-

moi. Persisterez-vous encore à recevoir la députation du parlement?

— Il ne dépend pas de moi de changer la délibération du conseil, répondit celui-ci d'une voix mal assurée.

— Allez donc, monsieur, allez remplir vos honorables fonctions et livrer aux ennemis de la France une place si importante pour notre parti. Je ne m'oppose plus à votre départ.

Le prévôt des marchands traversa d'un pas ferme la distance qui le séparait du groupe formé par les échevins qui attendaient à quelques pas de la porte, et dans le plus profond silence, la fin de cette scène: Mademoiselle le suivit, et s'arrêtant devant les échevins elle répéta ce qu'elle venait de dire à leur président. Ceux-ci, impatiens qu'ils étaient de quitter les appartemens de la princesse, ne daignèrent pas répondre au nouvel appel fait leur probité de magistrats. Ils se précipitèren en foule vers la porte que le comte de Pra dines laissa ouverte sur un signe que lui fit

Mademoiselle, qui voulut encore donner aux autorités d'Orléans un dernier avis.

— Puisqu'il ne dépend pas de vous de changer les délibérations du conseil, dit-elle en s'adressant au prévôt des marchands, je dois aussi vous apprendre qu'il n'est pas en mon pouvoir de vous soustraire à la fureur du peuple dont vous entendez les cris de mort : — Plus de Mazarins! à bas les Mazarinistes! — dit-il hautement. Osez donc vous présenter sur cette place en annonçant que vous voulez introduire dans la ville les créatures dévouées à M. le cardinal. Je crains bien, messieurs, qu'on ne vous donne pas le temps d'accomplir ce que vous avez irrévocablement décidé. Je ne vous retiens plus.

Les échevins descendirent l'escalier en se consultant du regard, et plus d'un n'attendait que le premier mot de son collègue pour proposer de rentrer dans la salle des délibérations afin d'y discuter de nouveau les mesures qui y avaient été prises quelques heures aupara-

vant. Mais le prévôt des marchands avait donné sa parole au marquis de Sourdis, et la crainte de déplaire au gouverneur le fit persévérer dans une entreprise qui désormais devait être plus que périlleuse. Cependant, avant de traverser la cour dont la porte ouvrait sur la place de l'Hôtel-de-Ville, ils se rassemblèrent en se demandant s'il ne valait pas mieux envoyer un homme sûr auquel on remettrait les ordres du conseil qui enjoignaient au capitaine de garde à la porte Bannière d'admettre la députation du parlement.

Cet avis prévalut. Mais où trouver un homme, qui en sortant de l'Hôtel-de-Ville, n'attirât pas les regards de la multitude? L'uniforme des officiers de la garde bourgeoise devait inévitablement éveiller les soupçons, et par là faire manquer le but qu'on se proposait. La Tournelle qui se promenait dans la cour de long en large, les bras croisés sur la poitrine, la tête basse et la mine pensive, et qui, tout en prêtant la plus grande attention à

ce que les échevins disaient, semblait absorbé dans ses propres réflexions, attira sur lui, par la singularité de ses manières, l'attention du prévôt des marchands qui lui cria de s'approcher. La Tournelle se rendit aussitôt à cette invitation faite d'un ton plus brusque que poli. On le questionna, et comme le drôle ne manquait pas d'adresse, et qu'il savait prendre aisément le masque du rôle qu'il voulait jouer, il répondit en mauvais italien à des demandes faites en bon français, et se donna comme le compatriote du cardinal Mazarin, et l'un de ses plus zélés serviteurs. La rencontre était bonne, et le prévôt des marchands n'hésita pas à confier à cet homme, dont il ne suspectait point la fidélité, une mission toute de confiance. Seulement, on voulut connaître, après qu'il s'en fut chargé, de quelle manière il allait s'en acquitter. La Tournelle leur narra fort longuement et en semant avec profusion les *per Diou!* et autres jurons italiens, que pour traverser les flots tumultueux d'une populace en émoi,

il crierait : — *Vivent les Frondeurs !* — et qu'il saurait bien détourner les soupçons des plus habiles. On l'encouragea à se montrer digne de la confiance qui lui était accordée ; et après lui avoir démontré toute l'importance de sa mission, on lui laissa la liberté de s'en acquitter. La Tournelle salua les échevins à plusieurs reprises, et courut vers la porte qui le dérobait encore aux regards de la multitude ; mais avant d'en passer le seuil, il s'attacha au bras un large ruban bleu (1) qui devait le protéger au milieu des groupes qu'il lui fallait traverser. Il parut sur la place, et cria fort distinctement : — Vive Mademoiselle ! A bas les Mazarinistes ! — Et il eut le soin d'accompagner

(1) La couleur bleue avait été adoptée par les Frondeurs pour signe de ralliement et afin de se distinguer des partisans du cardinal Mazarin qui portaient des écharpes vertes, et de ceux du prince de Condé qui avaient choisi celle Isabelle. On s'amusait, au milieu des querelles sérieuses et de discordes dans lesquelles le sang français coulait, à des distinctions aussi puériles.

cette manifestation d'une pantomime énergique qui lui permettait de montrer aux yeux de ceux qui l'entouraient le ruban bleu attaché à son bras. Il fit une cinquantaine de pas environ sans être inquiété dans sa marche, lorsqu'un homme du peuple s'avisa de lui demander ce que signifiait cette mascarade qu'il avait au bras.

— C'est un Mazariniste, pensa La Tournelle, évitons une querelle, en ne lui répondant pas.

Il continua sa course ; mais à l'extrémité de la place, il se trouva face à face avec Paul qui lui sauta au cou en disant : — J'ai réussi ! je fais partie de sa maison !

— Elle est donc généreuse pour ceux qui lui rendent quelques services? demanda la Tournelle.

— Elle vous récompense magnifiquement.

La Tournelle prit le bras de Paul et lui fit faire quelques pas ; quand ils furent à quelque distance des groupes, il tira l'ordre qu'on venait de lui confier pour remettre au capitaine

de garde à la porte Bannière, le décacheta et lut un édit qui permettait l'entrée de la ville à la députation du parlement, et à tous ceux qui se présenteraient au nom du cardinal.

— Tu vois, dit-il à son compagnon, ce que je puis faire pour nuire aux intérêts de son altesse royale; tu vas être témoin de ce que je fais pour lui être utile.

Ils se dirigèrent en courant vers la porte Bannière; mais dans ce trajet qui dura plus d'un quart d'heure, la Tournelle eut le soin d'ameuter la populace qui s'en allait par la ville, traînant son oisiveté. Il tenait les discours les plus propres à enflammer le courage des gens qui ne demandent qu'une occasion pour se signaler. Lorsqu'ils arrivèrent à la porte Bannière, le capitaine de la garde bourgeoise fit prendre les armes à sa troupe; mais la Tournelle se hâta de dissiper les craintes que sa présence avait fait naître. Il se présenta comme l'envoyé du gouverneur qui lui enjoignait de repousser par la force toutes les ten-

tatives qui seraient faites par les membres du parlement pour pénétrer dans la ville. Le capitaine, qui était Frondeur, n'exigea pas de preuves authentiques; il monta sur le rempart, et cria au président Molé, qui se promenait le long du fossé en donnant les signes de la plus vive impatience, qu'on ne pouvait le recevoir, et il fit tirer deux coups de canon à poudre afin d'appuyer d'une manière digne et noble tout à la fois cette singulière signification. Molé n'insista pas, il rebroussa chemin; et quelques minutes après, le gouverneur apprit de quelle manière on avait exécuté les ordres qu'il avait donnés.

La ville se déclarait frondeuse de par la volonté de Mademoiselle, qui expédia aussitôt différens courriers vers Paris pour y faire connaître l'heureux succès de son entreprise.

Trois jours s'écoulèrent sans amener de changement dans la situation de Mademoiselle; le conseil persistait à ne point admettre dans les faubourgs l'armée frondeuse qui se

dédommageait amplement en pillant les paysans. Ces désordres vinrent à la connaissance de la princesse, qui résolut de les faire cesser. Elle se rendit au faubourg Saint-Vincent, avec l'agrément des échevins qui commençaient à devenir plus raisonnables. Elle conféra avec le duc de Beaufort, qui s'était séparé de M. de Nemours, afin de faciliter à celui-ci les moyens d'intercepter les convois qui se rendaient à Gien pour alimenter le camp du roi. Ils convinrent de faire entrer deux régimens dans les faubourgs, et de défendre aux autres la maraude sous peine de mort. Mademoiselle l'engagea à maintenir une discipline sévère qui prouverait aux habitans le désir qu'on avait de les contenter. Puis elle retourna à l'Hôtel-de-Ville.

II.

Correspondance.

En rentrant dans son appartement, M. de Pradines remit à Mademoiselle des dépêches qu'un courrier venait d'apporter de Paris. Elle se hâta d'en prendre connaissance. La première lettre qu'elle décacheta était du duc d'Orléans.

« Ma fille, lui écrivait Gaston, vous pou-
« vez penser la joie que j'ai eue de l'action que
« vous venez de faire; vous m'avez sauvé
« mon beau duché d'Orléans et assuré Paris.
« C'est une joie publique, et tout le monde dit
« que votre action est digne de la petite fille
« de Henri-le-Grand. Je ne doutais pas de
« votre courage, mais en cette action, j'ai vu
« que vous avez encore plus de prudence que
« de cœur. Je vous dirai encore que je suis
« ravi de ce que vous avez fait autant pour
« l'amour de vous que pour l'amour de moi.
« Dorénavant, faites-moi écrire, par la main
« de votre secrétaire, les choses importantes
« pour les raisons que vous savez.

« GASTON. »

— M. le duc ne peut pas s'habituer à lire mon écriture, dit Mademoiselle en se retournant vers le comte de Pradines, et il prend des ménagemens pour me le dire (1).

(1) Mademoiselle écrivait effectivement fort mal.

— Néanmoins il a su deviner que nous étions entrés dans Orléans, reprit M. de Pradines en essayant de sourire d'un air malin. Et il remit à Mademoiselle une autre lettre en lui disant : — Celle-ci a été apportée par un mousquetaire noir.

— Elle est de M. le prince de Condé, ajouta la princesse en regardant la signature. Voyons :

« Mademoiselle, aussitôt que j'ai été arrivé
« ici, j'ai cru être obligé de vous dépêcher un
« de mes officiers pour vous témoigner la re-
« connaissance que j'ai de toutes les bontés que
« vous faites paraître pour moi, et en même
« temps de me réjouir de l'heureux succès de
« votre entrée à Orléans. C'est un coup qui
« n'appartient qu'à vous, et qui est de la der-
« nière importance. Faites-moi la grâce d'être
« persuadée que je serai toujours insépara-
« blement attaché aux intérêts de Monsieur, et
« que je témoignerai toujours que je suis avec

« tous les respects et la passion imaginables,

« Mademoiselle,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« Louis de Bourbon. »

— M. le prince a abjuré cette fierté qui le fit détester de ses meilleurs amis, dit Mademoiselle en jetant la lettre de Condé sur une toilette placée près d'elle. Que d'éloges maintenant! Mais cet encens qu'il me prodigue ne me montera pas à la tête.

— On a saisi, sur un homme qui remontait la Loire dans une barque, un paquet de lettres parmi lesquelles il s'en est trouvée une adressée à M. le cardinal. La voici :

— Donnez, dit Mademoiselle; c'est un véritable grimoire, ajouta-t-elle après quelques instans de réflexion; des chiffres entremêlés de lettres majuscules. Voyez vous-même, M. de Pradines.

Le comte prit le papier et le regarda en di-

sant : — Il n'est pas impossible d'avoir la clé de ceci. Ce B lié avec ce 4 signifie quelque chose, puis un A, un 9 et un H.

— Vous chargez-vous de m'apprendre ce que contient cette lettre?

— Avec le secours de ce jeune homme que vous venez d'attacher à votre maison, je crois pouvoir me flatter d'y parvenir : quelques calculs préparatoires sont nécessaires....

Et M. de Pradines se dirigea vers la porte ; mais Mademoiselle lui ordonna de rester.

— Je vais faire prévenir M. Paul de se rendre ici, ajouta-t-elle ; je suis curieuse d'avoir la clé de cette manière de correspondre, et j'assisterai à ce travail.

Le nouveau secrétaire de Mademoiselle ne se fit pas attendre. Le comte de Pradines lui montra la lettre qu'il s'agissait de traduire, et celui-ci l'étala sur la table et se mit à l'étudier. Elle se composait d'une page et demie chiffrée de cette manière :

B — 7 — A, 9 et H.

29, 2—A, 47. 6—B, 31—E, V. H—1, 55—I. 78—O. 13, 23, 8—A. —4, 66—U. —M.—15—74—V—R.—X—8—N—G.

Paul traduisit ces différens signes de la manière suivante :

« Monseigneur le cardinal,

« Je n'aurais jamais cru qu'en ce lieu il se « serait présenté une occasion de pouvoir ser- « vir votre éminence ; mais madame de Châ- « tillon ayant su que j'y étais, a désiré de me « voir, et m'a fait dire qu'elle me parlerait dans « un confessionnal... »

Paul s'arrêta ; une difficulté venait de se présenter. Mademoiselle qui lisait à mesure qu'il écrivait, ne put s'empêcher de rire aux éclats en apprenant que la belle duchesse de Châtillon hantait les églises, et faisait acte de dévotion dans un confessionnal. Le jeune secrétaire venait de rétablir son calcul, et il continua de traduire :

« Afin que personne ne s'en aperçut. Elle

« m'a dit que j'avertisse votre éminence du « désir qu'elle a de la servir, et que pour y « parvenir et faire revenir Monsieur à des in- « tentions plus conformes aux vues de la cour, « il n'y a qu'à le leurrer du mariage du roi « avec Mademoiselle d'Orléans : que c'était un « panneau où il donnerait toutes et quantes « fois que l'on voudra...

— Quelle impertinence ! murmura la princesse d'un air de dépit.

Paul continua de traduire.

« Enfin, Monseigneur, elle est venue de si « bonne volonté à moi, que je ne doute pas « qu'elle ne continue. C'est pourquoi j'entre- « tiendrai ce commerce pour le service de « votre éminence. »

Cette lettre était signée : l'abbé de Valavoir.

— Décidément la duchesse est une créature perdue ! s'écria Mademoiselle en essayant de sourire : l'amour des gentilshommes ne saurait lui suffire, elle tombe dans les abbés. Ah ! M. de Valavoir ! mon mariage avec notre

jeune roi est un leurre auquel je me laisserai prendre, et vous espérez détacher Monsieur de la cause des Frondeurs. Je saurai bien vous créer des obstacles, moi ! Comte de Pradines, veuillez écrire à mon père. Vous, monsieur Paul, à cette table; une lettre à M. le prince.

Le capitaine des gardes, secrétaire improvisé par le caprice de Mademoiselle, s'assit devant une table, et attendit en silence; Paul fut moins discret, et il dit à la princesse : — Quand son altesse voudra, je suis prêt.

— « Monsieur le prince. Je vous remercie de vos gracieux complimens, mais dans la gravité des circonstances où nous sommes en ce moment... »

Le comte fit crier sa plume sur le papier. C'était une manière polie de témoigner la mauvaise humeur qu'il éprouvait. Mademoiselle s'en aperçut, et s'avança aussitôt vers M. de Pradines en disant : — Instruisez son altesse des menées ourdies par les émissaires

du cardinal Mazarin, et des coupables espérances qu'ils osent concevoir. Ne ménagez pas le cardinal et le petit abbé de Valavoir ; il dépend sans doute du diocèse de M. de Retz, et sa suspension hautement demandée, ne pourra m'être refusée. Ne ménagez pas la cour, M. le comte...

M. de Pradines fit un mouvement.

— Oh ! ne craignez rien, reprit Mademoiselle en souriant de l'effroi que le comte lui témoignait. Cette lettre ne saurait vous compromettre : c'est moi qui la signerai. Et s'adressant à Paul qui répétait à voix basse: — Dans la gravité des circonstances où nous sommes en ce moment...

— « Je n'userai point de la même réciprocité, continua Mademoiselle, en dictant; il importe avant tout de nous débarrasser des ennemis qui ont juré notre perte... M. le cardinal se flatte d'entrer dans Orléans; ne croyez-vous pas, comme moi, M. le prince, que votre gloire est intéressée à le faire renoncer à ce

dessein. Les bourgeois d'Orléans ont besoin d'un succès décisif pour se ranger entièrement de notre côté. La position de cette ville est importante à conserver. Songez-y. »

Les deux secrétaires avaient fini. Mademoiselle relut la lettre du comte de Pradines à voix basse et en donnant des signes de satisfaction. Elle signa, et écrivit elle-même la suscription. Puis un des exempts du lieutenant criminel, qui faisait partie de l'escorte donnée à Mademoiselle lors de son départ de la capitale, fut appelé et envoyé à Paris avec ordre de faire diligence et de remettre au duc d'Orléans lui-même la lettre que l'on confiait à sa fidélité. Son collègue fut dépêché à M. le prince qui s'était arrêté à Lorry, sur la lisière de la forêt d'Orléans.

Les autres lettrçs saisies sur l'émissaire du cardinal ne contenant rien d'intéressant, furent brûlées, et Mademoiselle disait que le cœur lui saignait en livrant aux flammes des correspondances si utiles aux commerçans

auxquels elles étaient adressées ; mais la sûreté de l'État exigeait ces sacrifices.

Et en vérité, on ne conçoit pas trop comment l'Etat pouvait se trouver intéressé dans ces vols faits aux particuliers, par des gens que la naissance et le pouvoir rendaient impunissables (1) et inattaquables.

Mademoiselle allait congédier M. de Pradines lorsque l'officier de service se présenta en disant que M. le comte de Guitaut demandait à être introduit sur-le-champ auprès de son altesse. Il était porteur de dépêches importantes. Mademoiselle consentit à le recevoir.

(1) De nos jours on a perfectionne ce honteux espionnage et tout le monde se rappelle l'immoral *cabinet noir* qui fonctionnait sous l'empire et sous la restauration... nous n'osons dire qu'il existe encore. Toujours est-il que les employés qui recevaient un salaire pour amollir les cachets et soustraire les lettres séditieuses se contentaient de ne faire que ce qu'ils appelaient leur devoir, sans jamais nuire aux intérêts du commerce innocent et pacifique. Malheureusement, il n'en était pas de même pour ceux qu'on soupçonnait etre entaché de royalisme sous l'empire, et de liberalisme ou de bonapartisme sous la restauration.

Paul se leva et se dirigea vers la porte. La princesse s'en aperçut et lui dit gracieusement :

— Vous reviendrez, monsieur; après le départ de M. de Guitaut, j'aurai à causer avec vous. Le jeune secrétaire salua en signe d'adhésion et sortit.

M. de Guitaut entrait.

Il était couvert de poussière, et il commença par prier Mademoiselle de l'excuser s'il se présentait dans un si piteux équipage, mais en faveur des bonnes nouvelles qu'il apportait, il espérait qu'on lui pardonnerait.

— J'arrive de Châtillon, ajouta-t-il en tirant de sa poitrine un paquet cacheté, et voici ce que M. le prince m'a chargé de remettre à votre altesse royale.

Mademoiselle se retourna vers M. de Pradines auquel elle dit en souriant qu'elle était dans un jour à recevoir des nouvelles bonnes et mauvaises; mais que jusqu'alors les premières étaient les plus nombreuses. Elle prit le paquet que le comte de Guitaut lui présentait

en brisa le cachet, qui était aux armes de la maison de Condé, et lut à voix basse ce qui suit :

« Mademoiselle,

« A mon arrivée à Lorry, j'eus avis que « l'armée Mazarine avait passé la rivière (1) et « s'était séparée en plusieurs quartiers; je ré- « solus de l'aller attaquer sur-le-champ; et « cela m'a réussi si bien que je tombai dans « leurs premiers retranchemens sans qu'ils « en eussent avis; j'enlevai trois régimens de « dragons d'abord et après je marchai au « quartier-général du maréchal d'Hocquin- « court que j'enlevai aussi. Il y eut un peu de « résistance, mais enfin tout fut mis en déroute; « nous les poursuivîmes pendant plus de trois « heures, et ensuite nous allâmes à M. de « Turenne, mais nous le trouvâmes posté si « avantageusement, et nos gens étaient si las et « si chargés de butin que nous ne crûmes pas

(1) La Loire.

« devoir l'attaquer dans une situation aussi « propice à faire une longue résistance.

« J'ai fait sonner la retraite, et nous arri- « vons à Châtillon, d'où j'écris ces quelques « mots, pour vous apprendre que désormais « Orléans est à l'abri des tentatives des Maza- « rinistes. M. de Turenne retourne à Gien où « la cour est maintenant.

« Nous n'avons aucune perte digne d'être « citée, et si j'en excepte M. de Nemours, qui « dans une escarmouche a eu son cheval tué « sous lui, et par suite de cet accident est un « peu contusionné.

« Recevez, Mademoiselle, les vœux que je « fais pour la prospérité de notre cause.

Châtillon-sur-Loing.

« Louis de Bourbon. »

Mademoiselle adressa à M. de Guitaut quelques questions touchant les mouvemens de l'armée Frondeuse, et changeant tout-à-coup le sujet de la conversation, elle se fit raconter par Guitaut toutes les aventures qui étaient ar-

rivées au prince de Condé lorsqu'il quitta Montrond pour se rendre à Montargis.

L'un des capitaines des gardes du roi, le nommé Sainte-Maure avait failli le surprendre dans une auberge où il s'était arrêté et dans laquelle il remplissait, aux yeux des gens de la maison, l'emploi de valet ; et comme on lui avait dit de brider et de seller un cheval, il s'était montré si peu familier avec cette besogne, que sa maladresse fut remarquée. Il n'avait eu que le temps de se sauver, car l'hôtellier ayant conçu des soupçons le dénonça comme espion. Sainte-Maure survint, mais trop tard. Condé galoppait sur la route. Son altesse lui apprit ensuite qu'elle avait écrit dans la journée à M. le prince, touchant sa situation à Orléans; elle lui témoigna la joie qu'elle éprouvait de voir que les succès de M. le prince lui permettaient de mettre à exécution les projets qu'elle avait formés pour consolider entièrement la cause des Frondeurs, qui n'était pas adoptée et défendue avec autant d'empresse-

ment et d'enthousiasme dans les provinces qu'à Paris.

M. de Guitaut ne tarda pas à prendre congé de Mademoiselle; il annonca qu' il retournait à Châtillon où le prince de Condé l'attendait. Son altesse renouvela les félicitations qu'elle voulait adresser à M. le prince, par son entremise, et lui permit de se retirer. Le comte de Pradines accompagna M. de Guitaut jusqu'au bas de l'escalier et se confondit en salutations et en complimens près de l'ancien capitaine des gardes de la reine qui avait changé d'opinion, et de Mazarin renforcé était devenu Frondeur intrépide et ami du prince de Condé qu'il avait arrêté et conduit à Vincennes; mais depuis, bien des événemens avaient eu lieu, et les hommes d'un esprit facile et d'une certaine flexibilité d'opinion trouvaient aisément des excuses pour se justifier des tergiversations dont on pouvait les accuser.

III.

Le Secrétaire intime.

Le rôle que Mademoiselle jouait alors à Orléans ne convenait nullement, disaient mesdames de Fiesque et de Frontenac, ses confidentes les plus intimes, à son humeur inconstante et capricieuse, et surtout à ses goûts

qui n'avaient pas toujours eu cette teinte chevaleresque empreinte sur ses dernières actions. A vingt-cinq ans, renoncer aux douceurs d'une vie que sa haute position et son immense fortune pouvaient rendre brillante, heureuse, enviée ; abandonner la cour et courir les aventures sur les grand'routes au risque de devenir victime de tous les accidens inséparables d'une semblable condition, enfin risquer le nom brillant qu'elle portait pour prêter assistance à un parti dont le but ne s'avouait pas entièrement, mais qu'on supposait être dans l'intérêt du peuple, tandis qu'en réalité la Fronde ne devait servir que les intérêts de quelques ambitieux à la tête desquels se trouvaient les princes de Condé et de Conti, le duc d'Orléans et le coadjuteur Gondi, devenu cardinal de Retz par suite de ténébreuses intrigues, que Mademoiselle se dévouât corps et biens à une semblable faction, voilà ce qui étonnait ses amis, car son enthousiasme pour la Fronde, et sa haine pour le cardinal Mazarin n'é-

taient que de faibles excuses pour pallier les torts qu'elle se donnait aux yeux de la cour.

Un dépit secret, un ressentiment, que le souvenir de fausses promesses rendait plus vif alors que d'imprudentes paroles échappées à ses dames d'honneur, venaient lui rappeler ce que sa belle marraine, Anne d'Autriche, avait fait pour l'empêcher d'appartenir d'abord à Philippe d'Espagne, et ensuite à Louis XIV, encourageaient la jeune princesse à persévérer dans une voie que ses amis les plus sincères trouvaient dangereuse. Mademoiselle convoitait encore la main du jeune roi, et tous les obstacles élevés par Mazarin pour rendre cet hymen impossible, ne faisaient qu'accroître l'envie qu'elle avait de les applanir. Mais comme les événemens ne secondèrent pas ses desseins et l'entraînèrent à se jeter dans le parti contraire, elle mit autant d'empressement à s'aliéner les bonnes grâces de la cour qu'elle en avait fait paraître pour les conquérir.

Sa conduite, depuis son entrée à Orléans, la

signalait désormais au courroux de la reine qui entra dans une colère épouvantable en apprenant les équipées de sa filleule; néanmoins elle dut s'apaiser et remettre à d'autres temps le soin de se venger de la conduite de Mademoiselle, qui ne fit que rire du dépit qu'éprouvait Anne d'Autriche de la voir dans les rangs des Frondeurs.

Les affaires politiques, qu'elle dirigeait en diplomate consommé, lui laissaient quelques instans de relâche; et le troisième jour de son entrée à Orléans, elle éprouva le besoin de se distraire; elle jeta les yeux autour d'elle, et son jeune secrétaire, M. Paul Leblanc, s'offrit tout d'abord. Mademoiselle avait remarqué son émotion quand il s'approchait d'elle, les réponses embarrassées qu'il faisait aux demandes les plus simples qu'elle lui adressait; et sans chercher à s'expliquer la cause de ces singularités, elle voulut lui procurer l'honneur, embarrassant pour un homme aussi timide que lui, d'un tête-à-tête. Restée seule après le

départ de M. de Pradines et du comte de Guitaut, elle envoya dire à son secrétaire intime qu'elle avait à lui parler; celui-ci, qui était prévenu à l'avance, attendait avec impatience qu'on le fît demander, et il s'empressa de se rendre aux ordres de la princesse.

Mademoiselle était assise auprès d'une cheminée dans laquelle brûlaient d'énormes bûches dans leur forme primitive. La flamme pétillante du foyer l'obligeait à tenir devant sa figure un éventail en plumes de paon; sa toilette était des plus magnifiques; elle portait ce jour là une robe de velours bleue extrêmement décolletée; son pied était emprisonné dans un soulier de satin; un bandeau de perles fines se jouait dans ses cheveux blonds; l'attitude qu'elle prit, lorsque Paul entra, annonçait la nonchalance, le laisser-aller le plus complet. Elle l'invita à prendre un tabouret qui se trouvait par hasard auprès d'elle. Le jeune homme obéit en silence, et attendit que Mademoiselle

voulut bien lui adresser la parole pour répondre.

Celle-ci jouait avec son éventail, regardait son secrétaire à la dérobée, et promenait le pied, qu'elle avait petit et fort bien fait, d'un coussin sur la grille du foyer. Enfin, elle se décida à faire quelques questions à celui-ci qui n'osait prononcer un mot sans y avoir été provoqué.

—Eh bien! monsieur Paul, lui dit-elle, comment trouvez-vous le service de notre maison?

Le jeune secrétaire crut qu'il suffisait de saluer pour témoigner qu'il était content de l'emploi qu'on lui avait donné; il se leva et fit une profonde salutation. Mademoiselle le regarda faire, et elle continua :

— Que disent maintenant les bourgeois d'Orléans? Sont-ils contens d'avoir contraint les Mazarinistes à rebrousser chemin?

Cette fois Paul ne put se dispenser de répondre à ces questions, et il le fit avec empressement. Dans un récit vif et animé, il dé-

peignit à la princesse quels embarras son arrivée imprévue avaient fait naître. Les espérances des uns qui croyaient à un bonheur impossible à réaliser entièrement, mais qu'on promet toujours et qui sert d'appât pour exciter l'ambition et les sympathies de cette fraction d'hommes dont la vie s'éteint dans de stériles vœux : les déceptions des partisans du cardinal Mazarin qui ne rêvaient plus que meurtres, proscriptions, emprisonnemens. Puis le retour des esprits vers des pensées de tranquillité, car la confiance que Mademoiselle avait sû inspirer par une conduite sage et modérée, ne tarda pas à dissiper toutes les craintes conçues. Paul se montra courtisan adroit et flatteur délicat ; il sut faire l'éloge de Mademoiselle sans affectation : il se plaça tout naturellement dans son récit. Pendant qu'il était en train de raconter, le souvenir du chevalier de la Tournelle se présenta à sa pensée, et il profita de l'occasion pour le recommander à la munificence de Mademoiselle. Celle-ci s'é-

tonna qu'un homme, auquel elle avait de si grandes obligations, ne se présentât pas pour en demander le prix.

— Il n'a point reparu, ajouta Paul qui commençait à s'enhardir; et peut-être a-t-il péri victime de son zèle à servir votre altesse...

— Ah! c'est affreux à penser! s'écria Mademoiselle; j'ai meilleur espoir; votre ami nous reviendra. Nous serions désolés d'avoir été la cause du trépas du chevalier.

— N'est-ce point le devoir d'un fidèle serviteur de se sacrifier pour assurer les projets d'une héroïque princesse? reprit Paul; ah! il est beau de mourir pour ses princes!

— Le chevalier de la Tournelle ne nous devait aucune reconnaissance, monsieur Paul; il ne faisait point partie de notre maison, et ne nous connaissait sans doute que d'après les bruits d'une renommée, trop souvent mensongère. Son action l'honore davantage à nos yeux.

Mais comme le chevalier de la Tournelle

ne devait pas occuper entièrement les instans que son altesse royale daignait accorder à son secrétaire, elle changea la conversation, et l'amena à parler des sacrifices que celui-ci avait faits pour la suivre à Orléans ; sa fuite de la maison paternelle lui fut reprochée comme une mauvaise action ; et Mademoiselle, qui ignorait encore les douceurs de la maternité, fit preuve en cette occasion d'une admirable logique qui respirait la morale la plus austère. Elle se représenta le chagrin du père Leblanc en ne trouvant plus le lendemain son fils que sans doute il chérissait.

Paul, qui jusqu'ici avait écouté silencieusement et la tête baissée les remontrances de Mademoiselle, l'interrompit avec vivacité :

— Mon père est un Mazariniste des plus exaltés, dit-il, et moi, je tiens à la Fronde. Depuis mon retour de Paris, c'était chaque jour nouvelles querelles au sujet de ce qui se passait dans la capitale. Et s'il faut vous l'avouer, son admiration pour monsieur le cardinal est

de fraîche date. Lorsque je perdis la place que j'occupais chez l'intendant de monseigneur le duc d'Orléans...

— Quoi! monsieur Paul, vous avez habité le palais du Luxembourg? dit Mademoiselle.

— Quelques mois seulement, répliqua le jeune homme. Mon père, qui était alors Frondeur, changea tout-à-coup d'opinion et chanta les louanges de M. le cardinal; moi, je ne pus oublier les bontés dont j'avais été l'objet dans le palais de l'un des chefs de cette Fronde qui faisait trembler Anne d'Autriche et son premier ministre. Mon retour au village a aigri mon père, et j'attendais avec impatience une occasion qui s'offrit à moi pour abandonner les lieux où s'écoulèrent les premiers jours de mon enfance. Le meunier Leblanc ne me regrettera pas.

Mademoiselle parut satisfaite de l'explication qui lui était donnée, aussi n'insista-t-elle pas sur ce point, et le sentiment filial fit place

à de nouvelles questions plus embarrassantes pour Paul qui ne savait comment y répondre. Son altesse avait daigné s'apercevoir que son secrétaire intime ne jouissait pas de cette quiétude d'esprit, de cette tranquillité nécessaire pour remplir convenablement ses importantes fonctions. De fréquentes distractions se faisaient remarquer dans les habitudes de Paul ; il soupirait sans cesse, élevait ses yeux vers le ciel et semblait l'invoquer ; enfin, ces singularités avaient été remarquées par les dames d'honneur de Mademoiselle ; la comtesse de Fiesque accusait, en riant, madame de Frontenac d'être la cause du martyre du jeune secrétaire ; celle-ci se défendait et rejetait sur madame de Fiesque des torts qu'elle ne se souciait point d'avoir. Mademoiselle leur avait promis de les mettre d'accord en arrachant à Paul un secret que celui-ci renfermait soigneusement dans son sein. L'instant était arrivé, et la princesse hésita quelques instans à interroger le cœur de son jeune secrétaire :

sa timidité la rassura, et elle lui demanda d'un air badin laquelle des deux il préférait.

— Je ne vous comprends pas, lui répondit Paul en attachant sur l'altesse un regard interrogateur.

— Ou plutôt vous feignez de ne pas me comprendre, continua la princesse en souriant; je viendrai à votre aide, monsieur Paul, en vous disant le nom de celle qui occupe votre pensée.

Le fils du meunier rougit tout-à-coup, Mademoiselle ne parut pas remarquer son trouble et poursuivit en ces termes.

— Madame de Fiesque a été offensée...

— Ce n'est pas elle! s'écria Paul avec vivacité.

— Ah! ce n'est pas madame de Fiesque, reprit Mademoiselle avec étonnement; cette pauvre comtesse de Frontenac ne se doute pas des malheurs involontaires que son éclatante beauté peut causer...

— Son altesse me pardonnera, mais...

— Il ne m'appartient pas de vous absoudre, monsieur Paul : je veux bien descendre à vous donner quelques conseils qui pourront vous aider à sortir de la fâcheuse situation dans laquelle vous vous trouvez présentement. Jeune imprudent! avez-vous mesuré la distance qui vous sépare de madame de Frontenac? Ignorez-vous donc qu'elle n'est pas libre, et que votre amour est une insulte pour elle! L'inexpérience ne saurait vous excuser, monsieur Paul, et si le hasard a favorisé votre folle passion en vous permettant de voir chaque jour celle qui en est l'objet, nous nous voyons obligée de détruire un bonheur qui troublerait votre vie entière... Ne m'interrompez pas ; jamais madame de Frontenac ne consentira à vous entendre, et si vous osiez lui parler d'amour, elle viendrait nous supplier d'aviser aux moyens de la débarrasser de vos importunités. Nous épargnerons ce chagrin à notre chère comtesse de Frontenac, en vous

priant de quitter sur le champ le service de notre maison...

— Quoi ! votre altesse me chasserait !...

— Puis-je faire autrement? monsieur Paul. Trouvez une autre manière de sortir d'embarras cette pauvre madame de Frontenac, et je l'adopterai avec joie; sinon, conformez-vous à nos intentions et quittez Orléans aujourd'hui-même.

— Si on avait trompé votre altesse, si cette passion n'existait pas?

— N'espérez point me donner le change sur vos sentimens, monsieur Paul ; je puis pardonner à un moment d'égarement, jamais à une coupable supercherie.

— Je le jure par ce que les hommes ont de plus sacré, et votre altesse peut croire à ce serment, que j'ai pour mesdames de Fiesque et de Frontenac le respect le plus profond...

— Et, pour l'une d'elles, l'amour le plus violent, n'est-ce pas ?

Cette question faite d'un air moqueur ne dé-

concerta par le secrétaire intime qui protesta avec la plus grande énergie contre toutes les suppositions inventées pour le perdre dans l'esprit de Mademoiselle. Son assurance, le ton de vérité avec lequel il parlait, fit quelque impression sur son altesse qui parut disposée à le croire; mais avant de lui accorder la permission de rester à Orléans, elle voulut éclairer ses doutes. Certaine que Paul était vivement épris et soupirait tout bas, elle se demandait quelle femme enflammait son imagination. Celui-ci garda le silence le plus profond, et malgré tous les efforts de Mademoiselle pour lui faire commettre une indiscrétion, il s'obstina à taire un amour qu'il ne pouvait avouer.

La princesse savait désormais à quoi s'en tenir sur les sentimens de son secrétaire; elle s'était amusée de l'embarras du jeune homme qui n'avait point osé se rendre coupable d'une de ces impertinences que les femmes, et je n'en excepte aucunes, pardonnent si aisément.

On le suppliait de faire une confidence qui lui permettait de déclarer son amour, et il résista à toutes les avances de son altesse qui aurait pu, en tête-à-tête avec un autre homme que Paul, devenir victime de son *innocente* plaisanterie. Elle en fut quitte pour une heure de minauderies et quelques grandes phrases touchant le respect qne les petits doivent aux puissans de la terre. En cette occasion Louise d'Orléans ne s'était pas appliquée les maximes sévères qu'elle crut de sa dignité de débiter à son secrétaire qui se retira honteux et confus.

— Je suis un sot! murmura-t-il tout bas en traversant l'antichambre; j'ai craint de me compromettre en lui avouant que c'était elle que j'aimais, et au lieu d'avancer mes affaires, j'ai tout détruit par mon imbécile timidité. Paul! Paul! tu n'es pas raisonnable; ta folle cervelle s'ouvre à toutes les impressions, et ton esprit te crée des chimères! Mais la réalité est devant tes yeux... A quoi peux-tu préten-

dre, toi, obscur et perdu dans la foule, toi, le fils du meunier de Andeglou? un vilain! un manant! qui n'a pas même ce que beaucoup de gens regardent comme une qualité précieuse, c'est-à-dire, de l'or... Ah! fatal séjour de Paris! emploi maudit qui me permettait de contempler chaque jour les traits de cette femme que la naissance a placé au premier rang, et qu'une immensité sépare de moi... Que ferai-je maintenant? J'ai désiré des périls afin de me distinguer par mon courage, et cette occasion ne s'est pas offerte. Je voulais verser mon sang pour elle, espérant que ce dévouement me mériterait son estime... Les Mazarinistes ont fui lâchement devant un coup de canon, et mon espoir s'est encore évanoui... C'est une malédiction tombée sur ma tête!

Il sortit de l'Hôtel-de-Ville. En ce moment un homme, enveloppé dans un mauvais manteau de drap brun qu'une rapière retroussait par derrière, s'approcha de Paul et lui

prit la main qu'il serra avec force en lui disant :

— Ça, mon gars, nous avons donc mauvaise mémoire ou mauvais vouloir ? Depuis bientôt quarante-huit heures, je rôde autour de cette place dans l'espérance de vous apercevoir à l'une des fenêtres de la maison de ville ; bien des têtes à perruques et de frais visages s'y sont montrés, mais le vôtre n'était pas au milieu d'eux. J'ai voulu pénétrer chez son altesse royale, son capitaine des gardes, un bourru, ma foi ! a refusé de m'introduire en sa présence ; et cependant, mon gars, les services que j'ai rendus sont de ceux qui se payent généreusement.

On a reconnu dans l'homme à la longue rapière le chevalier de la Tournelle. Le coupe-jarret n'était pas en veine de fortune, et il s'adressait à Paul comme à un créancier, qui en se liquidant envers lui, pouvait l'aider à sortir d'un mauvais pas. Le secrétaire de Mademoiselle fit une laide grimace, et dissimula mal le

dépit qu'il éprouvait de cette rencontre. La Tournelle ne s'en offensa pas, et continua à formuler hautement ses doléances.

— Je me suis avisé, ajouta-t-il, de suspecter ta bonne foi, et j'ai cru un moment que tu voulais usurper la récompense sur laquelle je compte...

— Vous vous trompez, chevalier de la Tournelle : j'ai pu oublier...

— Mon jeune gars, tu as ici — et du doigt il désignait la maison de ville, — bon gîte et bon feu : on prend patience aisément dans une situation comme la tienne; mais, moi, vois-tu, je n'ai d'autre abri que les portes, d'autre nourriture que celle que la charité publique veut bien m'accorder... Je suis un misérable gueux, entends-tu, il est donc inutile d'insister plus long-temps. Tu vas me servir d'introducteur... Marche devant...

— Mais il me semble...

— Que toutes tes observations ne me feront

pas changer d'avis; allons, monsieur Paul, allons, je suis pressé.

Et bien malgré lui, Paul se vit contraint d'introduire le chevalier de la Tournelle dans les appartemens de Mademoiselle; mais celle-ci venait de monter à cheval pour se rendre au faubourg de Saint-Vincent où tous les officiers de l'armée frondeuse devaient se réunir dans un conseil de guerre afin d'y discuter ce qu'il importait de faire pour assurer les succès obtenus jusqu'alors sur les bords de la Loire. La Tournelle n'en voulut pas démordre. Il s'installa dans l'antichambre en disant : — On éprouve trop de difficultés à pénétrer jusqu'ici, et je ne me soucie pas de recommencer à rôder dans les environs... J'attendrai.

IV.

Discorde militaire.

En dehors du faubourg de Saint-Vincent, à environ cent cinquante pas des remparts, on apercevait une mâsure en ruines; c'était là que les officiers de M. le prince et ceux de l'armée frondeuse s'étaient réunis sous les ordres du

comte de Tavanne, qui exerçait les fonctions de maréchal de camp. Le duc de Beaufort se promenait fièrement sur la chaussée en attendant l'arrivée de Mademoiselle. A quelque distance, Clinchamp, le lieutenant-général des étrangers, se tenait au milieu de ses officiers, raide comme un piquet, la tête haute. et dans une immobilité que son turbulent état-major n'imitait pas; ces messieurs s'impatientaient du retard que son altesse royale apportait à une entrevue qui devait décider du reste de la campagne.

Le comte de Rohan et le marquis de Flamarin tuaient le temps en jouant aux dés sur un tronc d'arbre que le feu du bivouac avait respecté. Flamarin avait perdu cinquante louis d'or, et sa mauvaise humeur qui ne pouvait trouver à redire dans la manière dont Rohan conduisait sa partie, s'exhala en plaintes amères sur les façons d'agir des bourgeois d'Orléans qui laissaient à leurs portes de vaillantes troupes dépérir dans de mauvais cantonnemens. Ro-

han approuvait le marquis par des oh! oh! ah! ah! et n'en continuait pas moins son heureuse partie. Flamarin perdit jusqu'à son dernier écu. Heureusement que les trompettes des avant-postes annoncèrent l'arrivée de son altesse, qui parut ayant à sa droite M. le comte de Pradines, et à sa gauche le marquis de Sourdis qui s'était ravisé et avait supplié Mademoiselle de lui permettre de l'accompagner au faubourg de Saint-Vincent. Le rusé gouverneur ayant perdu tout espoir du côté du cardinal Mazarin, s'était mis en tête de servir la cause des Frondeurs, sans doute pour éviter d'y être contraint à l'issue du conseil de guerre auquel on avait convoqué tous les chefs influens des deux armées rebelles.

Mademoiselle descendit de cheval à la porte de la mâsure qui avait un aspect fort misérable, et était entièrement dégarnie de tout ce qui est nécessaire dans une habitation. Elle fut aussitôt saluée par le duc de Beaufort et le comte de Tavanne qui la firent entrer dans l'unique

chambre qui restait, et où l'on avait rassemblé à la hâte quelques siéges et une mauvaise table sur laquelle on apercevait plusieurs cartes où figuraient l'armée mazarine et celle des Frondeurs, les divers cantonnemens placés entre Montargis et Châtillon-sur-Loing, et ceux qui étaient occupés par l'armée royale depuis Gien jusqu'à Blois. Avant d'ouvrir la séance, le comte de Tavanne fit avertir les gentilshommes auxquels leurs grades permettaient d'y assister, et on vit arriver en foule les officiers des régimens étrangers conduits par leur lieutenant-général, M. de Clinchamp; le marquis de Flamarin, colonel des dragons, le comte de Rohan, capitaine des chevau-légers, puis MM. de Fiesque et de Frontenac qui étaient attirés plutôt par le désir d'avoir une entrevue avec leurs femmes, que d'assister à une délibération qui ne devait rien changer à leur situation.

Le duc de Nemours ne tarda pas à arriver; il entra fièrement et traversa le groupe qui

s'était formé à la porte de la mâsure, sans daigner saluer aucun de ceux qui le composaient. Un léger murmure témoigna le mécontentement qu'on en éprouvait, mais M. de Nemours n'y fit aucune attention; il s'avança au-devant de son altesse en lui disant : — Veuillez donner les ordres nécessaires afin que le conseil se réunisse promptement.

— Ces ordres ont été donnés, monsieur de Nemours, répondit la princesse en ne cherchant pas à dissimuler le dépit qu'elle éprouvait de se voir traitée avec aussi peu d'étiquette par un homme qui lui devait bien quelque reconnaissance pour des services rendus naguère, et dont il ne se rappelait plus.

— Quand votre altesse voudra, dit le comte de Tavanne en s'approchant, nous sommes prêts.

— Volontiers, monsieur le comte; il me tarde d'être débarrassée des nombreuses tracasseries qui me sont suscitées chaque jour.

M. de Beaufort qui cherchait avec empres-

sement toutes les occasions de manifester la haine qu'il portait au duc de Nemours, fit de grands complimens à Mademoiselle sur ce qui s'était passé à son entrée à Orléans. Son langage flatteur ne pouvait manquer de faire paraître son beau-frère brusque et impoli, et c'est ce qu'il voulait. Mais son altesse l'interrompit en disant qu'il était plus important de parler des affaires pour lesquelles on s'était réuni : M. de Tavanne appela le comte d'Hollac, qui commandait le premier régiment de cavalerie allemande, et lui ordonna de lire à haute voix la liste des personnes qui pouvaient assister au conseil, et ensuite de faire sortir les autres; ce qui s'exécuta avec quelque confusion. Il ne resta dans la chambre que les ducs de Nemours et de Beaufort, Clinchamp, MM. de Coligny, Valon et Villars qui remplissaient dans les deux armées les fonctions de maréchaux-de-camp; le marquis de Flamarin, les comtes de Tavanne, de Fiesque et de Frontenac. Le gouverneur d'Orléans ne put assister

à la délibération, malgré le désir qu'il en avait, et il dut attendre sur la route quel en serait le résultat.

La grande question qu'il s'agissait de résoudre, c'était de savoir de quel côté l'armée frondeuse se dirigerait. Le maréchal Valon opina le premier pour Montargis : Clinchamp partagea cette opinion, tandis que le comte de Tavanne et M. de Nemours insistèrent pour qu'on fit passer la rivière à l'armée, et qu'on se rendit à Blois qu'on fortifierait, et que maître de cette ville et d'Orléans, on pouvait aisément paralyser tous les efforts du cardinal Mazarin.

Mademoiselle recueillit les différens avis, et adopta celui qui décidait qu'on se rendrait à Montargis. Elle ajouta que le pays était bon, que les troupes y subsisteraient bien, et que si l'on y arrivait assez à temps, on pourrait envoyer un régiment à Montereau, et par là qu'on intercepterait le passage de la cour qui avait l'intention de se rendre à Fontainebleau.

— Il est de la plus grande importance d'empêcher le cardinal Mazarin d'entrer dans la capitale, ajouta-t-elle en élevant la voix ; c'est pourquoi, je pense, qu'il vaut mieux se diriger vers Montargis que sur Blois, qui a été ravagé pendant le séjour que l'armée mazarine y a fait.

M. de Nemours s'écria qu'en cette occasion on ne devait pas se résoudre follement à mettre à exécution une entreprise dont on ne tarderait pas à se repentir. Qu'il savait mieux que personne ce qu'il était urgent de faire, et qu'en désignant Blois, comme pouvant offrir de bons cantonnemens, il avait plutôt consulté les intérêts de l'armée que son bien-être : et, comme son raisonnement ne produisit pas l'effet qu'il en attendait et qu'on le désapprouvait tout bas, il s'échauffa et se mit à discourir sur les prétentions que certains généraux étalaient; le conseil garda cette fois le silence le plus profond. et Nemours se crut autorisé à poursuivre ses furibondes déclamations, et sans avoir

égard à la présence de Mademoiselle, il s'oublia jusqu'à dire qu'on avait juré d'abandonner M. le prince, que c'était une trahison infâme, et que pour lui, il était prêt à se séparer de Monsieur (1). La fille de Gaston avait supporté patiemment le torrent d'injures que M. de Nemours venait de vomir : mais elle ne voulut pas se laisser insulter plus long-temps.

— Duc de Nemours, lui dit-elle avec le ton de la dignité, je vous rappellerai que vous êtes devant une princesse du sang royal, et que vos emportemens sont une insulte à notre personne. M. le prince, ne saurait trouver d'excuses raisonnables à vos injurieux soupçons, on sert mal son maître, en voulant le trop bien servir.

— Votre altesse me permettra peut-être de me justifier, dit M. de Nemours avec arrogance ; seul ici, si j'en excepte M. de Tavanne qui trouve mon avis raisonnable...

(1) Le duc d'Orleans.

— Et maintenant, M. le duc, je partage entièrement le vœu émis par ces messieurs, interrompit le comte avec une vivacité qui témoignait assez qu'il ne se souciait point de faire cause commune avec Nemours.

— Donc, je suis seul, reprit celui-ci en promenant autour de lui un regard dédaigneux, mais je n'en défendrai pas moins avec courage les intérêts de M. le prince qui serait gravement compromis si l'armée allait à Montargis.

— Elle ira, et sur l'heure, M. de Nemours, s'écria Mademoiselle. Le conseil est levé, messieurs!

— Un moment encore, dit Nemours en pâlissant de colère, puisqu'on trahit...

— N'ajoutez pas un mot de plus, duc de Nemours, lui dit Mademoiselle en s'approchant.

— On ne saurait me contraindre à demeurer dans les rangs de l'armée de Monsieur, et dès ce moment je l'abandonne.

— Si telle est votre volonté, ajouta la princesse, la nôtre vous octroie, à l'instant même, un consentement que nous sommes prête à signer de notre main et dans lequel nous reconnaîtrons que Jacques de Nemours s'est déclaré indigne de servir dans nos armées.

— Altesse! s'écria le duc en bondissant de colère, Jacques de Nemours est un vieux soldat qui s'entend mieux à manier une épée qu'à faire des phrases, ce que j'ai dit était l'expression de ma pensée, et on ne m'a point appris à dissimuler.

— C'est peut-être un tort, répliqua sèchement Mademoiselle.

— Excusez-vous, lui dit Beaufort en s'approchant de son beau frère et en lui parlant à voix basse: votre conduite est celle d'un écervelé.

— La vôtre, M. de Beaufort, est celle d'un lâche!

— Duc de Nemours! je vous rends cet outrage!

Et Beaufort donna un coup du revers de sa main à travers le visage de son beau-frère. Celui-ci avait tiré son épée et d'une voix étouffée par la colère, il criait à Beaufort : — En garde, héros de carrefour (1), en garde! il me faut du sang!

Mademoiselle s'était retirée en arrière, lorsqu'elle vit Beaufort qui s'avançait auprès de Nemours, dans l'espérance qu'il parviendrait à le calmer; et elle se mit à causer avec le comte de Tavanne qui essayait de se disculper d'avoir émis d'abord une autre opinion que celle des autres membres du conseil. Aux cris de fureur proférés par Nemours, Mademoiselle détourna la tête et en apercevant l'épée nue que celui-ci tenait à la main, elle ordonna, d'une voix impérative, aux comtes de Fiesque et de Frontenac de le désarmer. Ne-

(1) Nemours ne manquait jamais de faire allusion par quelque épigramme à l'épithète du roi des halles dont Beaufort se glorifiait

mours s'y refusa. Beaufort s'étais mis en garde et menaçait du regard son adversaire.

Cette scène scandalisa le lieutenant-général Clinchamp qui s'offrit pour être le médiateur entre les deux beaux-frères; mais il n'appartenait qu'à Mademoiselle d'y mettre fin. Elle exigea du duc de Beaufort qu'il lui rendit son épée. Nemours n'imita pas la modération de son beau-frère, il la remit dans le fourreau, et appuyant fièrement une main sur la garde, il semblait défier celui qui oserait la lui demander.

— Votre épée, duc de Nemours, lui dit Mademoiselle avec fermeté; il nous la faut, entendez-vous, monsieur?

Et elle tendit la main pour la recevoir.

— Jamais! murmura sourdement le duc de Nemours en serrant convulsivement la garde de son épée.

— Qu'on désarme M. de Nemours! continua Mademoisselle en se retournant vers les officiers.

Pas un seul ne bougea ; tous restèrent immobiles, le cou tendu, le regard fixe.

— Holà ! M. de Pradines ! s'écria l'altesse en s'avançant vers la porte, faites entrer huit mousquetaires.

Le silence le plus profond régnait dans la chambre. Beaufort s'était assis sur un vieux coffre de bois qui était dans l'un des coins : Clinchamp, Coligny, Flamarin et Valon attendaient avec anxiété ce qui allait arriver. Les comtes de Fiesque et de Frontenac cherchaient à dissuader le duc de Nemours de sa folle résistance. Tout-à-coup le comte de Pradines parut à la tête des mousquetaires.

— Comte de Pradines, lui dit son altesse qui depuis le commencement de cette scène avait su conserver un sang-froid admirable, emparez-vous de la personne de M. de Nemours.

— Votre épée, M. le duc, dit Pradines en le saluant cérémonieusement.

— Puisqu'on attente à ma liberté, et que,

d'après l'ordre de son altesse, je suis prisonnier, je vous donnerai mon épée, M. le comte de Pradines; et Nemours la tira lentement hors du fourreau et la lui remit; il ajouta d'un air sardonique : — L'odieux de cette action ne retombera pas sur moi.

Son regard se dirigea sur Mademoiselle, qui, redoutant les suites d'une querelle semblable, et le mauvais exemple qu'elle donnerait aux subordonnés, prit la main de M. de Nemours et l'entraîna dans un petit clos qui était situé derrière la mâsure. Là, elle essaya de le faire convenir de ses torts.

Mais ce fut vainement qu'elle employa la prière et la menace pour réduire ce caractère indomptable. Le duc résistait et se renfermait dans cette phrase, qui selon lui devait l'absoudre : — J'ai été insulté !

— Etait-ce sans motif? monsieur, repartit Mademoiselle avec un ton de brusquerie qui ne lui était pas habituel: je ne le crois pas.

— J'ai été insulté, répéta Nemours d'une

voix étouffée, le sang peut seul effacer la tache imprimée sur ma joue.

— Le duc de Beaufort a été traité d'infâme! et vous savez, monsieur, qu'un mot semblable est un outrage aussi sanglant que celui dont vous voulez obtenir réparation. M. de Beaufort, et vous, avez également tort ; mais au premier insulté il doit être fait une réparation...

Le duc sourit dédaigneusemement. Mademoiselle continua.

— J'ai décidé que vous me demanderiez pardon, ainsi qu'à M. de Beaufort.

— Cela ne se peut pas !

— J'exige une prompte et éclatante satisfaction, reprit l'altesse en s'animant, et réfléchissez bien aux conséquences qu'entraîneraient votre refus : si dans quelques minutes, cette misérable querelle n'est point terminée selon mes désirs, je vous fais monter en carrosse et conduire sous bonne escorte dans les prisons d'Orléans, dont vous ne sortirez que

pour paraître devant des juges chargés de vous infliger une punition sévère... Je suis princesse du sang, monsieur le duc, et dans ma famille on n'a point pour habitude de dévorer en secret les affronts faits publiquement... Réfléchissez-donc.

Elle fit quelques pas dans le jardin. M. de Beaufort vint se jeter à ses pieds et lui demanda pardon d'une voix humble. Mademoiselle s'empressa de le relever en lui disant qu'un repentir sincère effaçait bien des torts ; elle ajouta qu'elle craignait d'être réduite à employer des mesures fâcheuses pour réduire la fierté de Nemours qui ne paraissait pas disposé à s'amender.

— Si j'essayais de lui faire comprendre...

— Non, non, reprit la princesse avec vivacité, je crains qu'il n'achève ici ce qu'il avait commencé là dedans.

— Nous sommes sans armes, et je donne à votre altesse ma parole de gentilhomme que je ne sortirai point des bornes de la prudence...

Par égard pour madame de Nemours qui en mourrait de chagrin, ne me refusez pas.

— Soit, j'y consens; mais rappelez-lui que j'exige une rétractation... Allez!

En voyant s'approcher Beaufort, qui marchait lentement et la tête baissée, Nemours crut qu'il venait le prier d'oublier réciproquement ce qui s'était passé, et il se promit de rejeter dédaigneusement cette offre. Son erreur fut de courte durée. Beaufort lui exposa en peu de mots les motifs qui lui avaient fait désirer un entretien avec lui.

— Je n'ai point oublié, M. le duc, lui dit-il en souriant amèrement quels liens m'unissent à vous. Epoux de ma sœur, de cette pauvre Adelaïde que vous cachez à tous les regards et retenez prisonnière dans les fiefs qu'elle vous a apportés en dot, ce titre est sacré, je connais les obligations qu'il m'impose, et dut mon amour-propre en souffrir...

— Sont-ce des excuses que vous venez me

faire? lui demanda Nemours avec tranquillité.

— Des excuses! répéta Beaufort irroniquement, vous ne l'espérez pas sans doute.

— Pourquoi non?

— M. le duc, nous marchons sur un volcan, ne frappons pas la terre du pied, car elle pourrait nous engloutir.

— Alors que prétendez-vous, et que me voulez-vous?

— Peu d'instans nous restent: son altesse attend à quelques pas d'ici, et vous savez ce qu'elle exige de vous.

— Je sais aussi ce que je puis accorder ou refuser: son altesse agira avec moi suivant son bon plaisir, car j'aime mieux être captif dans les prisons d'Orléans, que libre et déshonoré dans les rangs de l'armée. Ah! rassurez-vous! cette ridicule comédie ne durera pas; et aussitôt que M. le prince apprendra de quelle manière on en use avec l'un de ses plus fidèles généraux, je ne doute pas qu'il ne demande et

n'obtienne sur-le-champ mon élargissement: c'est une fantaisie que son altesse paiera cher!

— Imprudent! elle est toute puissante ici! Votre rébellion pourrait passer aux yeux de beaucoup de gens pour un crime de haute trahison, et vous vous rappelez comment le comte Ornano (1), ce colonel de bandes corses, fut arrêté et conduit à Vincennes où bientôt il mourut. Dieu seul sait si ce fut par le fer ou le poison... mais enfin, on trouva le moyen de se débarrasser de lui.

— Oui, mais alors Louis XIII vivait ainsi que le cardinal Richelieu, cet homme qui avait soif du sang de la noblesse française... ils sont morts tous deux, et au milieu de nos discordes civiles on ne trouverait pas un second Richelieu pour ordonner le supplice d'un autre comte Ornano... on n'oserait pas m'as-

(1) Le comte Ornano fut l'un des gouverneurs de Gaston, vers l'an 1521.

sassiner, M. le duc, j'en ai pour garant la conduite tenue jusqu'ici avec les prisonniers d'Etat.

— Les circonstances ne sont plus les mêmes, reprit Beaufort.

— D'accord, mais il est des hommes qui n'ont pas changé, et je suis de ceux-là, M. le duc!

— Ainsi, vous refusez de faire à son altesse les excuses qu'elle est en droit d'exiger?

— Je le dois : celui qui a insulté doit s'humilier: c'est assez vous dire, M. de Beaufort, que je n'entends nullement supplier son altesse de m'accorder un pardon que d'autres personnes peuvent réclamer.

— M. de Nemours, songez à la douleur de la duchesse lorsqu'elle apprendra votre emprisonnement. Cette pauvre Adélaïde peut en mourir de chagrin, épargnez-la, monsieur le duc, elle est faible et souffrante.

Nemours jeta un regard inquiet sur son beau-frère qui venait, sans le savoir, de forti-

fier dans l'esprit de celui-ci d'anciens soupçons touchant ses relations d'amitié avec la duchesse. Depuis la journée des Barricades et l'aventure, nocturne du château de Nemours, dans laquelle le nom de Beaufort avait été prononcé, et qui semblait avoir conçu et mis à exécution le commencement d'un projet d'enlèvement, que la vigilance du chevalier de la Tournelle fit échouer, Nemours avait banni de sa pensée des doutes injurieux pour la vertu de sa femme; le ton d'insistance avec lequel celui-ci lui parlait des souffrances de la duchesse ranima tout-à-coup ses soupçons.

— M. de Beaufort, lui dit-il froidement, je crois que vous avez raison: ma captivité livrerait la duchesse à d'infâmes entreprises. J'en sais qui ont tenté de me déshonorer alors que j'étais libre et maître de ma volonté, que sera-ce donc lorsque les portes d'un cachot se seront refermées sur moi? Oui, je suivrai vos conseils. Veuillez prévenir son altesse que je suis prêt à lui donner toutes les sa-

tisfactions qu'elle exigera, fût-ce même en présence de tous les officiers de l'armée. Allez, M. le duc, allez, et faites diligence.

Le ton avec lequel il prononça ces derniers mots n'étonna pas peu son beau-frère, qui ne savait à quoi attribuer cette brusque résolution. La figure de M. de Nemours était sérieuse : nulle émotion ne venait s'y refléter ; son sourire était moins amer que de coutume, et les rides de son front s'effaçaient sous un air indifférent. Ce calme apparent cachait de sinistres projets, mais son altesse n'y songea pas; elle reçut avec beaucoup de joie la nouvelle que M. de Beaufort venait lui apporter et la réconciliation entre les deux beaux-frères, s'opéra en sa présence. Nemours fléchit le genou devant Mademoiselle et la supplia, en termes humbles de lui pardonner ses emportemens, ce qu'elle fit en l'aidant à se relever.

Puis le conseil se sépara. Le lieutenant-général des étrangers fit faire un mouvement à ses troupes : messieurs de Beaufort, de

Coligny, de Tavanne et le maréchal Valon allèrent se mettre à la tête des différens corps de troupes placés sous leurs ordres. Les comtes de Fiesque et de Frontenac embrassèrent leurs femmes et s'en retournèrent en toute hâte à Paris: le marquis de Flamarin et le duc de Nemours obtinrent du marquis de Sourdis la permission de rentrer en ville à la suite de Mademoiselle.

L'escorte quitta le faubourg de Saint-Vincent, et deux heures après sa sortie d'Orléans, son altesse y rentra, aux acclamations des bourgeois accourus sur les remparts. Le motif de cette publique joie prenait sa source dans la crainte que le conseil, auquel Mademoiselle venait d'assister, n'eut résolu de contraindre le gouverneur à recevoir une garnison dans la ville. La vue des quelques personnes qui composaient le cortège de la princesse rassura entièrement les moins disposés à croire aux bonnes intentions des Frondeurs, et on accom

pagna Mademoiselle jusqu'à l'Hôtel-de-Ville en criant :

— Vive la Fille de Gaston ! vivent le roi et les princes, point de Mazarin !

Le premier homme qui frappa les regards du duc de Nemours, ce fut le chevalier de la Tournelle, qui s'avança avec précaution de lui, et le tira par la basque de son habit en disant à voix basse :

— J'ai à vous parler de choses importantes.

— Toi ! répliqua le duc en laissant tomber sur le spadassin un regard de mépris.

— Et je vous réponds que vous ne regretterez pas les momens que vous m'accorderez. Madame de Nemours est à Orléans !

— C'est impossible ! s'écria le duc avec impétuosité.

—Je l'y ai vue en compagnie de madame de Châtillon.

— Tu extravagues ! toutes deux réunies ! allons donc !

— Nier la vérité est chose facile ; mais ne pas croire à l'évidence!

— Tu persistes à soutenir ce monsonge?

— Et je donne ma tête pour enjeu, au cas où le témoignage de mes yeux m'aurait trompé.

— Quelques minutes, et je suis à toi. Va mattendre sur la place.

Et Nemours s'éloigna en répétant tout bas :

— Ah! mes soupçons! mes soupçons! prenez garde à vous, M. de Beaufort!

Le chevalier de la Tournelle traversa fièrement les domestiques qui emcombraient les escaliers. Il allait au rendez-vous que Nemours venait de lui indiquer.

V.

Les deux Rivales.

En sortant d'Étampes, par le faubourg de Sainte-Marie, deux carrosses se rencontrèrent à la porte du rempart. Tous deux étaient également blasonnés sur les portières, avaient même quantité de valets et de piqueurs, aussi

les cochers, après avoir consulté ce qu'ils possédaient de la noble science du blason, ne sachant s'ils devaient avancer ou céder le pas, se décidèrent tout-à-coup à se couper mutuellement le chemin. Ce fut donc au plus adroit; mais cette joute d'un nouveau genre eut des suites fatales pour le carrosse aux livrées bleues de ciel qui se vit renversé contre une borne et brisé en mille morceaux; les glaces volèrent en éclats, en même temps qu'un cri perçant et douloureux vibrait dans les airs: les domestiques s'empressèrent de porter du secours à la personne qui se trouvait dans le carrosse, et parvinrent, en écartant les pannaux avec précaution, à en retirer une femme jeune et belle, que la frayeur, causé par cet accident, avait fait s'évanouir.

L'autre carrosse s'était arrêté: une dame vêtue magnifiquement et d'une beauté éclatante en descendit lentement et s'approcha de l'inconnue à laquelle on prodiguait les soins les plus empressés.

— Madame de Nemours! s'écria-t-elle en reculant en arrière : la rencontre est étrange!

— La duchesse de Châtillon! murmura sourdement l'un des piqueurs de madame de Nemours.

Celle-ci avait repris connaissance ; elle se souleva péniblement, et son regard s'arrêta sur la duchesse de Châtillon qui était à quelques pas de là, et considérait avec une émotion, qu'elle cherchait vainement à réprimer, cette femme qu'elle s'était donnée pour rivale. Madame de Nemours fit taire la colère qui s'allumait dans son cœur, et résolut de profiter d'une circonstance qui lui permettait d'éclairer d'anciens doutes sur la fidélité conjugale de son mari. La duchesse de Châtillon vint d'elle même au devant de ce désir en offrant à madame de Nemours une place dans son carrosse.

— Nous suivons même route, ajouta-t-elle avec empressement, vous vous rendez à Orléans, et moi à mon château de Châtillon

dans lequel M. le prince a daigné mettre garnison, et c'est pour éviter les désastres que ne manqueraient pas de faire naître de semblables complaisances, que j'ai quitté Paris.

Madame de Nemours lui apprit à son tour qu'elle se rendait à Orléans, afin d'y soulager, par sa présence et ses soins, les souffrances du duc qui avait été blessé à l'attaque du camp de Bleneau. Les nouvelles les plus alarmantes avaient, à cette occasion, couru dans Paris, et Monsieur, qui malgré son traité d'alliance avec le prince de Condé devait prendre un vif intérêt aux succès de son allié, fut cependant un des premiers à propager des bruits dans lesquels les ennemis des Frondeurs trouvèrent de nombreux sujets de contentement et d'espérance. Pendant quarante-huit heures environs, et grâce au cardinal de Retz, on crut que l'armée de M. le prince avait été complètement battue et mise en déroute; que plusieurs généraux, et parmi eux le duc de Nemours, avaient été mortellement

blessés : un exprès, chargé de dépêches pour la duchesse de Longueville, rétablit les choses dans leur vérité, et à l'accablement succéda la joie la plus vive ; toutefois la nouvelle concernant les généraux tués à l'attaque de Bleneau n'ayant pas été démentie, madame de Nemours avait fait ses préparatifs de départ et s'était mise en route aussitôt.

Rien de remarquable ne lui arriva depuis Paris jusqu'à Étampes.

L'accident causé par la maladresse du cocher de la duchesse de Châtillon venait d'opérer un rapprochement que n'eussent pas obtenu les sollicitations les plus empressées des amis de ces dames.

Le carrosse brisé fut abandonné avec les chevaux aux soins d'un piqueur, auquel on ordonna de séjourner à Étampes, puis les deux duchesses montèrent en voiture, et on se remit en route.

On s'arrêta à Toury pour changer de chevaux, mais des gens du cardinal qui parcou-

raient le pays, les avaient pris dans la journée, et l'hôtellier ne put promettre d'en avoir de nouveaux que bien avant dans la nuit. Madame de Nemours voulait qu'on ne prit de repos qu'à Orléans, et elle fut d'avis d'y aller au pas : mais la duchesse de Châtillon qui n'éprouvait pas un besoin aussi grand de continuer sa route, l'obligea à séjourner : et mal lui en prit, car après minuit, un gand bruit de chevaux se fit entendre sur la route : en un moment l'hôtellerie fut cernée, et dix hommes armés, décorés de l'écharpe verte (1), envahirent la salle de l'auberge en demandant impérativement qu'on leur servit à boire et à manger. L'hôtellier s'empressa de les satisfaire, et en un moment une table abondamment servie fut préparée. Quelques branches d'arbres, qu'ils abattirent aux environs de la maison, alimentèrent un feu qui s'éteignait.

(1) On sait que cette couleur etait adoptee par les partisans du cardinal Mazarin

Un d'eux, qui avait été laissé à la garde des chevaux, quitta son poste pour prévenir le chef de cette escouade que l'hôtellerie renfermait des personnes de distinction ; et à l'appui de ce qu'il avançait, il dépeignit les armoiries qui se trouvaient sur les portières de la voiture de la duchesse de Châtillon.

— Dis-tu vrai ? s'écria le chef de l'escouade qui n'était autre que le marquis de Nantouillet ; quoi ! la belle Châtillon serait ici ! quelle humeur vagabonde la pousse à voyager ainsi en temps de guerre ? Holà ! l'hôte !

Celui-ci accourut son bonnet à la main et en prodiguant les révérences.

— Trève de courbettes ! dit le marquis en lui faisant signe de s'approcher : écoute et réponds. Tu as dans ta maison une duchesse ?

— J'ignore le rang qu'occupe cette dame, mon colonel, r.́pondit l'hôtelier en continuant à faired'humbles révérences.

— De combien de personnes se compose sa suite ?

— Douze, y compris ces deux dames.

— Ah! elles sont deux! sans doute quelque fille d'honneur, pensa le marquis en vidant son verre; manant, tu vas te rendre à la chambre de la duchesse pour l'avertir qu'un officier de M. le cardinal désire obtenir, à l'instant même, un entretien particulier. Si elle refuse, tu ajouteras que c'est le marquis de Nantouillet qui la prie de lui faire cet honneur.

L'hôte s'acquitta de sa commission. Madame de Châtillon eut d'abord quelque envie de ne pas accorder ce qui lui était demandé aussi incivilement; en réfléchissant que le marquis avait avec lui une escorte capable d'en imposer à ses domestiques, et qu'il pourrait bien la contraindre à rejoindre la cour à Gien, elle aima mieux se prêter aux exigences du colonel des chevau-légers du roi que d'être traînée aux pieds d'Anne d'Autriche qui ne pardonnait point à aucune dame l'abandon où elle se trouvait depuis son départ de Paris. D'ailleurs,

la tremblante duchesse de Nemours, qui avait tout à craindre des partisans du cardinal, la supplia de recevoir la visite de Nantouillet, et madame de Châtillon, qui était à peu près décidée, n'hésita pas plus long-temps ; elle passa à la hâte une robe de satin cramoisi, et tirant les rideaux du lit où madame de Nemours était couchée, elle s'avança vers la porte en disant à l'hôtelier que M. de Nantouillet pouvait entrer.

Le galant désordre de son déshabillé fit quelque impression sur le marquis ; il s'était promis de questionner sévèrement la duchesse sur les motifs de son voyage, et il ne trouva qu'un gracieux compliment à lui adresser. La duchesse remarqua le trouble du colonel, et, au moyen d'une négligence habilement calculée, elle fit apercevoir à celui-ci que c'était avec justice qu'on la nommait à la cour la belle des des belles. Nantouillet s'empressa de s'excuser d'avoir troublé son repos, mais il ajouta que la sévérité des ordres dont il était porteur l'o-

bligeait à se saisir de toutes les personnes qui se rendaient à Orléans, et qu'on soupçonnait appartenir à la cause des Frondeurs.

L'occasion qui s'offrait était des plus favorables pour se débarrasser d'une femme dont elle se déclarait en tous lieux l'ennemie. Nommer la duchesse de Nemours au marquis de Nantouillet, et la lui livrer ensuite, c'était chose facile pour madame de Châtillon ; mais soit capricieuse générosité, soit distraction, elle n'y parut point songer un seul instant ; la conversation qui suivit et dans laquelle elle s'efforça de prouver au marquis que les services rendus par elle au cardinal Mazarin pouvaient lui mériter incontestablement le titre de mazariniste, les nombreuses preuves qu'elle en cita, et le nom de l'abbé Valavoir avec lequel elle travaillait à aplanir les obstacles qui s'opposaient au retour du cardinal dans Paris, rassurèrent entièrement madame de Nemours, qui avait frémi d'épouvante en songeant au sort qui l'attendait, si la duchesse de Châtillon l'eût dénoncée au marquis de Nantouillet.

Le jeune colonel des chevau-légers n'insista pas, et oublia bientôt la mission dont il était chargé pour ne s'occuper que de la belle duchesse qui prodiguait les éclats de sa jolie voix, les sourires et les *négligences* qui, à chaque fois révélaient à Nantouillet de nouvelles beautés. Le malheureux colonel savourait à longs traits les doucereuses paroles de la duchesse, et si elle ne lui eût point fait remarquer que son absence pourrait donner matière à d'injurieuses suppositions pour son honneur, il serait resté jusqu'au jour à causer avec elle. Il s'apprêtait à se retirer, lorsqu'elle lui demanda un sauf-conduit pour se rendre à Orléans. Nantouillet, qui avait des instructions pour secrètes les demandes de ce genre, s'empressa de le lui accorder, mais il mit pour condition que l'homme qui en serait chargé l'accompagnerait jusqu'aux portes de la ville. Celle-ci, n'y trouvant rien à dire, accepta, et ils se séparèrent les meilleurs amis du monde.

Nantouillet se flattait d'avoir fait la conquête

de la duchesse, et celle-ci admirait avec quelle facilité une jolie femme parvenait à mater l'homme le plus rude et le moins aimable. Nantouillet n'était pas de ceux-là ; il avait une réputation de galanterie, et on citait vingt femmes qu'il avait subjuguées; il s'était dit que madame de Châtillon serait la vingt-unième.

Madame de Nemours ne dormit pas le reste de la nuit, et à sept heures du matin, elle descendit au jardin sous le prétexte d'y prendre l'air, mais plutôt pour hâter les préparatifs du départ. L'hôtelier fit mettre les chevaux au carrosse, et en quelques minutes les piqueurs se trouvèrent en selle, les valets aux portières. Madame de Châtillon négligea considérablement sa toilette pour être agréable à madame de Nemours qui mourait d'impatience d'arriver à Orléans. On se remit en route, et vers deux heures de l'après-midi, la petite caravane, précédée par le garde du régiment de Nantouillet, qui était porteur du sauf-conduit signé par son colonel, se présenta à la

porte Bannière qui s'ouvrit aussitôt pour donner passage au carrosse de la duchesse et à ses piqueurs : le garde s'éloigna au galop après avoir remis à madame de Châtillon une lettre du marquis de Nantouillet.

C'était une déclaration d'amour faite dans un style burlesque et pastoral tout à la fois. Nantouillet comparait la duchesse à *Vénus*, et lui au belliqueux *Mars;* il se flattait en dépit de tous les *Vulcain* du royaume de France, qu'il parviendrait à lui faire partager la passion qui le dévorait. La duchesse rit comme une folle des prétentions du marquis, et comme elle recevait chaque jour dix lettres écrites sur le même ton, elle s'amusa à la déchirer en petits morceaux qu'elle lançait par les portières de la voiture. Le cocher avait parcouru au galop la rue dans laquelle il était entré; il tourna à droite, puis à gauche et s'arrêta sur une place dont les maisons étaient mieux bâties, et d'un aspect plus propre et qui, suivant son

raisonnement devaient être habitées par les principaux notables (1).

Peu importait à madame de Châtillon le lieu où son valet la descendait. Elle n'avait pas l'envie de séjourner à Orléans, et son but en y entrant était de complimenter Mademoiselle sur l'heureux succès de son entreprise, et de reprendre, aussitôt après cette entrevue, le chemin de Châtillon-sur-Loing dont elle s'était écartée pour complaire à madame de Nemours. Les deux dames mirent pied à terre

(1) C'était sur la place des Quatre Coins que le valet venait de s'arrêter; elle jouissait d'une certaine célébrité, à cause de l'inscription suivante :

A Orléans le jour de Saint-Barthélemy,
Il y avait plus de huguenots morts que vifs,
Plus de huit cents à morts y furent mis.

Le calcul n'était pas juste et l'inscription menteuse; on égorgea cette nuit-là plus de 1800 protestans; la place des Quatre Coins servit d'ossuaire à ces victimes d'un fanatisme religieux et de la barbare cruauté de Charles IX.

en demandant quel était le logis que Mademoiselle habitait.

— L'Hôtel-de Ville! leur répondit brusquement un bourgeois en murmurant entre ses dents : — C'est encore des Frondeuses! tu dieu! quelles commères!

Ce fut en ce moment que le chevalier de la Tournelle, qui s'ennuyait de faire antichambre dans les appartemens de la princesse, se décida à descendre dans la rue, après s'être assuré que nul obstacle ne s'opposerait à ce qu'il put rentrer; il passait sur la place des Quatre Coins, et entendant une voix féminine demander le logis de Mademoiselle, il leva la tête, reconnut madame de Nemours, et questionna un valet pour savoir le nom de celle qui l'accompagnait. On lui répondit que c'était la duchesse de Châtillon, ce qui lui arracha un bruyant éclat de rire, mais comme cette rencontre n'était que d'un médiocre intérêt pour lui, il retourna à l'Hôtel-de-Ville et arriva bien avant le carrosse qui n'avançait

que difficilement au milieu des flots d'une multitude qui, depuis quelques jours semblait avoir perdu jusqu'au souvenir d'une vie active et laborieuse. On causait, s'alarmait et se réjouissait alternativement depuis le lever du soleil jusqu'à l'entrée de la nuit. Enfin, la voiture de madame de Châtillon atteignit la place de l'Hôtel-de-Ville, et elle ordonna à un piqueur de s'introduire dans les appartemens de Mademoiselle et de la prévenir qu'elle sollicitait avec empressement l'honneur d'être admis devant elle.

On lui fit attendre pendant plus d'une heure l'audience qu'elle demandait. Madame de Nemours avait envoyé ses laquais par la ville pour y recueillir les bruits qui circulaient sur les généraux qui avaient été blessés à l'attaque du camp de Bleneau; et sur toutes choses, elle leur recommanda de lui apporter les détails les plus circonstanciés sur l'état de son mari.

Pendant que les valets courent par la ville

pour y chercher des nouvelles; que madame de Châtillon attend son audience dans son carrosse, et que le chevalier de la Tournelle raconte au duc de Nemours que sa femme vient d'entrer à Orléans en compagnie de la duchesse de Châtillon, nous ferons connaître le résultat qu'avait obtenu madame de Nemours en voyageant tête-à-tête avec une femme que son mari adorait. La duchesse de Châtillon était d'une coquetterie effrenée, et on pouvait dire d'elle, sans la calomnier, que chaque gentilhomme lui devait un hommage: elle aimait à faire parade de ses charmes, et s'éprenait d'un tendre sentiment pour celui que la renommée ou les caprices de la fortune jetait au premier rang. Celui-là devait porter ses chaînes jusqu'au moment où un autre viendrait le remplacer. C'est ainsi que le duc de Conti, le duc de la Rochefoucauld, puis après le prince de Condé et le duc de Nemours s'étaient vus tour-à-tour les heureux favoris de cette capricieuse beauté: le caractère de cette femme,

que madame de Nemours étudia avec soin, la convainquit qu'auprès d'une coquette, aussi facile à s'enflammer, le cœur d'un homme ne courait aucun danger. Sa jalousie ne trouvant pas une rivale redoutable, se dissipa promptement, et elle bénit la rencontre faite par hasard aux portes d'Étampes.

Tout-à-coup un grand mouvement se fit à la porte de l'Hôtel-de-Ville; un homme en sortit, et à sa vue, quelques meneurs payés pour populariser dans toutes les villes du royaume les chefs de la turbulente Fronde, firent retentir les airs du cri: Vive le duc de Nemours! et quelques instans avant, les mêmes hommes avaient murmuré tout bas, en le voyant carracoler auprès du carrosse de Mademoiselle: — Beau duc! ma foi! qui pille les paysans et lève des contributions pour nourrir ses soldats! Foin d'un semblable seigneur! — Il faut dire, pour expliquer ce changement d'opinion et de sentimens, que plusieurs Mazarinistes parcouraient les groupes

en déplorant amèrement les malheurs auxquels les paysans des environs étaient en proie, et qu'à l'approche du cortège de Mademoiselle ils avaient pris la fuite, et avaient été remplacés par les agens des Frondeurs qui chantaient les louanges des gens qui les payaient.

Nemours traversa les groupes en saluant et s'approcha machinalement du carrosse où ses yeux distinguèrent bientôt sa femme assise auprès de la duchesse de Châtillon!

— Le drôle avait raison, murmura-t-il tout bas en fronçant le sourcil; par dieu! ceci est étrange! est-ce un complot féminin qn'on vient mettre ici à exécution. et Mademoiselle serait-elle instruite? Non, le désir de revoir son frère, le duc de Beaufort, que je donne volontiers en garde à Satan! Je saurai la vérité. madame la duchesse!

Et sans songer à la Tournelle, qui l'attendait à l'autre extrémité de la place, il s'avança avec vivacité de la portière à laquelle

madame de Nemours était placée. Celle-ci exprima par un cri de joie le plaisir qu'elle éprouvait de voir son époux dans un état de santé florissant. Madame de Châtillon fit un accueil froid et glacé à celui auquel elle s'était prodiguée bien des fois. Nemours n'y prêta qu'une médiocre attention ; ce qu'il voulait savoir, c'était le motif qui avait pu décider la duchesse à quitter la retraite qu'il lui avait choisi aux environs de Montrouge, et comme il se souciait fort de ne point s'expliquer en présence de madame de Châtillon, il la salua du geste, offrit la main à sa femme pour descendre de carrosse et l'introduisit dans la maison de ville. Madame de Nemours était si troublée qu'elle ne songea pas à remercier sa gracieuse compagne de voyage qui s'était jetée au fond du carrosse en murmurant avec dépit : — Que ce peuple d'Orléans sent mauvais! — La délicate duchesse avait l'odorat attaqué par les exhalaisons qui s'échappaient des groupes qui entouraient son carrosse. Les

braves gens étaient tanneurs, teinturiers ou poissonniers, et chacun portait avec lui une preuve sensitive du métier qu'il exerçait. M. ie madame de Nemours ne restèrent que peu d'instans ensemble. La duchesse parla avec toute la franchise qui distinguait son beau caractère, et la preuve de tendresse qu'elle donnait à son mari, en se rendant à Orléans, au milieu des dangers qu'offrait une route où cheminaient sans cesse des gens de guerre, fit naître dans le cœur de son époux des remords qui n'eurent pas cependant assez de pouvoir pour l'empêcher d'exécuter ce qu'il avait résolu; il embrassa sa femme tendrement et la supplia de retourner à Paris où lui-même devait se rendre le lendemain avec le prince de Condé. Il lui fit préparer un carrosse, commanda une escorte, et le soir même madame de Nemours quitta Orléans.

Quant à madame de Châtillon, Mademoiselle lui envoya le comte de Pradines pour lui exprimer le regret qu'elle éprouvait de ne

pouvoir la recevoir. La duchesse n'insista pas pour être admise en présence de l'altesse royale, et prit aussitôt la route de son château.

LIVRE SIXIÈME.



LA PORTE SAINT-ANTOINE.

I.

Paris en état de Siége.

Mademoiselle s'ennuyait à Orléans, où rien de brillant ne lui restait à faire, après le départ du prince de Condé qui s'en retournait à Paris emmenant avec lui les principaux chefs de l'armée Frondeuse, et parmi ceux-ci les

ducs de Beaufort et de Nemours, qui paraissaient entièrement réconciliés, quoiqu'ils n'attendissent qu'une occasion pour faire éclater leur commune haine. La princesse quitta Orléans, mais auparavant elle fit demander au maréchal de Turenne un passe-port afin de n'être point inquiétée pendant la durée de son voyage. Celui-ci s'empressa de lui répondre que non-seulement il le lui enverrait, mais encore qu'il mettrait son armée en bataille sur la route qu'elle allait parcourir. Les officiers de M. le prince eurent connaissance de l'excessive galanterie du général royaliste, et malgré les observations du comte de Tavanne qui commandait l'armée cantonnée sous les murs d'Étampes, les jeunes gentilshommes résolurent de rendre les mêmes honneurs à la princesse.

L'ordre fut donné à tous les régimens de quitter les cantonnemens qu'ils occupaient aux environs d'Etampes et de venir se ranger en ligne sur la grand'route. L'escorte de Mademoiselle qui avait quitté Orléans la veille

ne tarda pas à se présenter; une salve d'artillerie et de nombreuses décharges de mousqueterie annoncèrent le passage de Mademoiselle qui voulut descendre de son carrosse et traverser les rangs de l'armée, montée sur un cheval richement harnaché. A ses côtés se tenaient mesdames de Frontenac et de Fiesque(1); puis à quelques pas, venait le comte de Pradines et Paul Leblanc, qui remplissait en l'absence de Préfontaine, le secrétaire ordinaire de Mademoiselle, les fonctions laissées vacantes par celui-ci, qui était retenu dans les murs d'Orléans par une maladie assez grave.

Un banquet avait été préparé par les soins des gentilshommes qui exerçaient dans l'armée de M. le prince un commandement supérieur. Mais l'ivresse de cette fête militaire fut de courte durée; à peine Mademoiselle était-elle partie, que le maréchal de Turenne, qu'on

(1) Que Gaston nommait plaisamment : « Les comtesses maréchales de camp dans l'armée de ma fille contre le Mazarin »

croyait occupé à préparer la réception qu'il voulait faire à la princesse, parut à la tête de l'élite de son armée, et chargea avec impétuosité les régimens dispersés dans la plaine. Ceux-ci ne tardèrent pas à se former en bataille, et à soutenir avec intrépidité ce choc imprévu. Les officiers qui avaient eu l'imprudence d'accompagner la princesse en dehors des lignes revinrent à la hâte et parvinrent à rallier leurs soldats et à regagner les faubourgs d'Étampes, où le maréchal de Turenne n'osa les poursuivre. Comme il n'avait ni munitions de guerre, ni canons, il se retira; mais quelques jours après, il revint avec son armée y mettre le siége.

Mademoiselle entra dans Paris, et fut reçue avec de grandes acclamations de joie. Depuis Montrouge jusqu'au palais du Luxembourg, où elle descendit, les rues étaient encombrées par les flots d'une multitude avide de contempler les traits de celle qu'on saluait par les cris de Vive la Nouvelle Jeanne-d'Arc!

Gaston ne fit pas un accueil à sa fille aussi grand qu'elle était en droit d'attendre après le service qu'elle venait de lui rendre. Le prince de Condé se montra plus reconnaissant, et ses éloges firent aisément oublier à la princesse sa conduite précédente à son égard. Les courtisans furent gràcieux avec Mademoiselle, et les fêtes qui eurent lieu à l'occasion de son retour achevérent de lui tourner la tête. Elle se crut dès-lors appelée à jouer un grand rôle dans les événemens qui se préparaient.

Sur ces entrefaites, Charles IV, duc de Lorraine, qui se trouvait trop à l'étroit dans Nancy, et qui par ambition offrait au plus offrant et dernier enchérisseur le secours de son bras et l'appui de son armée, se dirigea sur Paris; la cour le savait libre de tout engagement, et lui-même ne s'en cachait pas, et disait hautement qu'il était à vendre: Anne d'Autriche le fit marchander: mais le prix qu'on lui offrait ne lui convenant pas, et le duc d'Orléans, qui était son beau-frère, lui ayant promis de grosses sommes

d'argent s'il voulait se joindre aux Frondeurs; il traversa la Champagne, reçut à Melun, un envoyé du cardinal Mazarin qu'on avait chargé de lui offrir des présens considérables qu'il accepta, et n'en continua pas moins sa marche sur Paris, où il arriva après avoir ravagé tout le pays qu'il venait de parcourir. Anne d'Autriche fut cruellement désabusée en apprenant que le duc de Lorraine faisait cause commune avec les ennemis du cardinal.

Ce prince qui se vantait d'avoir quelque ressemblance avec ces marchandises précieuses que chacun recherche par vanité, laissa de lui l'idée la plus singulière.

On avait formé le projet d'aller secourir Étampes, que le maréchal de Turenne tenait toujours étroitement bloqué, et dans les conférences qui se tenaient pour savoir de quelle manière on mettrait à exécution cette grande entreprise, le duc de Lorraine montrait le plus grand empressement à marcher au secours des assiégés. D'abord, il ne trouvait aucune diffi-

culté; mais quand il fut question de mettre les troupes en mouvement et d'entrer en campagne, il fit naître des obstacles. Tantôt ses soldats étaient harassés par de longues marches : son artillerie ne se trouvait pas en état, ou la poudre manquait. Il paraissait désespéré de ces contre-temps, et entrait en fureur lorsque le prince de Condé lui peignait la détresse de l'armée enfermée dans Étampes. Le Lorrain avait un but qu'il n'avouait pas, et tous ces embarras, qu'il suscitait lui-même, devaient lui donner le temps de toucher les subsides qui lui avaient été promis, mais qu'on ne s'empressait pas de lui solder.

Le cardinal de Retz voulut en tirer une décision, et il essaya de le faire parler. Mais le Lorrain lui répondit avec un grand sang-froid : — Avec les prêtres, M. le cardinal, il faut prier Dieu, et s'entretenir de sa miséricorde ; faites-moi donner un chapelet, et nous allons tous deux réciter nos prières.

Mademoiselle s'approcha de lui, mais le duc

s'écria : — Si son altesse veut danser une sarabande, cela lui conviendra mieux que de parler d'affaires. — Et le Lorrain s'empara d'une guitare et se mit à en tirer des sons discordans qui provoquèrent de nombreux éclats de rire.

Jamais homme ne montra plus de bouffonnerie et de déraison que le duc de Lorraine n'en faisait paraître. Pendant le bal qui suivit sa réception au Luxembourg, il fit mille extravagances: si on lui adressait la parole, il répondait en ricanant; Mademoiselle l'ayant fait inviter par le comte de Pradines pour danser un menuet, le Lorrain, pour lui en témoigner sa satisfaction, vint se jeter à ses pieds, lui baisa les mains, et s'extasia sur ses charmes dans un style si burlesque que ceux qui l'entendirent ne doutèrent pas un seul instant que le duc n'eut perdu l'esprit.

On connut bientôt le motif de ces étranges singularités. Le Lorrain ne voyant pas arriver dans ses coffres l'argent des Frondeurs, con-

clut un arrangement secret avec la cour qui lui faisait offrir trente mille écus à la condition qu'il s'en retournerait en Lorraine. Le duc promit d'abandonner la cause des princes, pourvu qu'on levât le siége d'Étampes. Ce qui fut accordé, malgré le cardinal Mazarin, qui ne partagea pas en cette occasion l'avis émis par le maréchal de Turenne, qui par là se voyait débarrassé d'un siége dont les suites lui causaient de sérieuses inquiétudes. Il s'empressa d'exécuter fidèlement le traité et retira toutes ses troupes du camp d'Étampes. Mais le duc de Lorraine en effectuant sa retraite, méditait une perfidie à laquelle l'armée du prince de Condé, désormais libre, devait concourir. Il s'arrêta à Villeneuve-Saint-Georges, où il avait fait établir sur la Seine un pont de bateaux par où il comptait recevoir les troupes qui sortiraient d'Étampes, et poursuivre l'armée royale. Le maréchal de Turenne devina son projet, et sans consulter le cardinal Mazarin, qui se laissait amuser par de fausses promesses, il arriva

à marche forcée sur Villeneuve-Saint-Georges, et il déboucha dans la plaine à l'aube du jour. Le duc de Lorraine ne s'attendait pas à cette apparition; sommé par Turenne de détruire son pont de bateaux et de regagner Nancy, il hésite, demande du temps, et essaye de se mettre sur la défensive ; mais Turenne ne lui en laisse pas le loisir; il lui enjoint de quitter son camp et de livrer son pont de bateaux. Le Lorrain ne voulant pas compromettre son armée, qui était tout son bien, accepta toutes les conditions qui lui étaient imposées, et décampa en toute hâte, et Condé qui accourait à la tête de sa cavalerie pour lui porter du secours, arriva au bord de la rivière au moment où son allié fuyait honteusement devant l'armée royale.

De nouveaux troubles éclatèrent dans Paris. La disette commençait à se faire sentir; le peuple murmurait, et injuste dans sa colère, il s'en prit au parlement; plusieurs conseillers se virent insultés en sortant des audiences; ils fi-

rent résistance, on les frappa ; les bourgeois vinrent au secours des magistrats et chargèrent la populace qui en se retirant fit pleuvoir une grêle de pierres sur leurs aggresseurs. Ces violences inquiétèrent et firent redouter des troubles plus sérieux. La superstition aidant, on attribua à la colère céleste, les événemens qui chaque jour désolaient Paris, et on résolut de l'apaiser en faisant une procession. La châsse de Sainte-Geneviève fut promenée par toute la ville, et un nombreux cortège de fidèles l'accompagnait. Pendant que le duc d'Orléans, Mademoiselle, le prince de Condé et le cardinal de Retz donnaient publiquement des marques d'une dévotion qui leur valaient les applaudissemens de la multitude, et qu'on demandait publiquement l'assistance de Dieu, la chambre des enquêtes délibérait sur la manière d'obtenir les cinquante mille écus promis à celui qui apporterait la tête du cardinal Mazarin, ce qui fit dire à un des conseillers : — Nous sommes aujourd'hui

en dévotion de fête double: nous faisons une procession, et travaillons à ordonner l'assassinat d'un cardinal.

La procession fut brillante. Les chefs de la Fronde y montrèrent beaucoup de recueillement: de nombreuses largesses provoquèrent parmi la populace de grands cris d'allégresse: mais le lendemain, la ville avait repris son aspect morne; les habits de fête étaient remplacés par l'équipement militaire, et des rassemblemens armés parcouraient les rues en faisant retentir les airs d'épouvantables clameurs. C'était toujours à bas le Mazarin! vivent le roi et les princes! La bourgeoisie fermait solidement ses boutiques et ne mettait pas le nez dehors, malgré les énergiques représentations du prévôt des marchands qui désapprouvait hautement les mesures prises en ces circonstances par Gaston, qui en sa qualité de lieutenant-général du royaume, devait veiller à la sûreté de la capitale en l'absence du roi dont il était le représentant naturel.

Des embarras sans cesse renaissans étaient suscités par les émissaires du cardinal Mazarin, qui avaient de nombreux partisans dans Paris, et les calomnies les plus atroces étaient répandues sur le compte du prince de Condé, afin de lui enlever l'estime des chefs de la bourgeoisie, des échevins et des quartiniers; si bien que la capitale, quoique en apparence dévouée aux Frondeurs, attendait avec impatience le moment qui verrait la cour aux portes de Paris.

Gaston, fort de commander en maître, se souciait peu de ne pas l'être entièrement; il régnait au Luxembourg, et ce qui se passait à l'Hôtel-de-Ville semblait ne l'intéresser que médiocrement. Les assemblées des échevins loin d'exciter son courroux, ne faisaient que provoquer de joyeuses saillies. Mademoiselle ne partageait pas la sécurité dans laquelle son père vivait. Les difficultés qui étaient opposées à toutes les demandes du prince de Condé, lui firent ouvrir les yeux: elle demanda au

prévôt des marchands la permission d'introduire l'armée des princes dans Paris; mais celui-ci la refusa, alléguant l'impossibilité où il se trouvait de faire consentir les bourgeois, qui gardaient les portes, à une semblable admission. Mademoiselle ne fut pas la dupe des motifs allégués par le prévôt des marchands, et avec le secours de M. de Beaufort, que son surnom du *roi des Halles* rendait encore populaire, elle résolut de contraindre la bourgeoisie à recevoir dans ses murs l'armée frondeuse.

Condé avait quitté la capitale pour aller se loger à Saint-Cloud. Son armée, quoique affaiblie par la retraite du duc de Lorraine, se croyait dans une position trop avantageuse pour que le maréchal de Turenne, qui était campé dans la plaine de Saint-Denis, put venir l'attaquer. Condé, maître du pont de Saint-Cloud, qu'il pouvait traverser et détruire ensuite afin de couvrir sa retraite dans le bois de Boulogne, se flattait toujours de mettre la rivière entre Turenne et lui. Mais ses mesures

furent déconcertées par l'arrivée imprévue du maréchal de la Ferté, qui après avoir battu les Espagnols sur les frontières de la Champagne, s'était mis en marche pour venir renforcer l'armée du roi. Désormais, le prince de Condé allait se trouver entre deux feux ; car Turenne pouvait se présenter devant le pont de Saint-Cloud, tandis que la Ferté ferait diversion en venant l'attaquer dans son camp. Il résolut d'éviter un engagement qui amènerait à sa suite une défaite honteuse, et il se décida à gagner Conflans où il espérait se retrancher dans le camp que les Lorrains avaient occupé. L'ordre fut donné aux soldats d'être prêts à marcher au premier signal. Condé assembla ses officiers, et on tint conseil pour savoir le chemin qu'on prendrait pour gagner Conflans.

Les uns étaient d'avis de traverser la plaine de Grenelle, en longeant le long des faubourgs Saint-Germain, Saint-Jacques, Saint-Marceau et Saint-Victor, et de passer la Seine à l'endroit où est situé maintenant le pont d'Aus-

terlitz ; mais pour cela, il fallait faire remonter la rivière à un pont de bateaux établi à Saint-Cloud, et il était à craindre que les bourgeois ne voulussent point y consentir. La longueur du chemin proposé fit rejeter cet itinéraire ; Condé se décida à prendre la route la plus dangereuse ; c'est-à-dire le bois de Boulogne, puis de longer les faubourgs Saint-Honoré, Montmartre, Saint-Denis et Saint-Antoine ; il espérait en marchant toute la nuit arriver à Charenton avant que l'armée royale, campée autour de Saint-Denis, eut été avertie de ce mouvement.

A dix heures du soir, le 1er juillet, son armée passe le pont de Saint Cloud, et malgré l'obscurité de la nuit, et l'embarras causé par les bagages qui obstruaient la route, il arrive avant minuit sonné avec son avant-garde à la hauteur du faubourg Saint-Antoine ; mais le maréchal de Turenne, instruit par ses espions, vint fondre à la tête de sa cavalerie sur l'arrière-garde qui était encore dans les marais du

faubourg Saint-Denis. Un combat meurtrier s'engagea; le prince envoya le duc de Nemours pour dégager ses soldats : celui-ci partit avec deux cents gardes de la maison du prince, et opéra une heureuse diversion : mais emporté par la fougue de son caractère, il voulut poursuivre Turenne qui se retirait en bon ordre vers le village de La Chapelle : heureusement qu'un ordre du prince l'obligea de renoncer à ce projet qui eut pu lui devenir funeste.

Condé rallia son armée derrière les retranchemens abandonnés par les Lorrains, et fit ses dispositions pour recevoir vigoureusement le maréchal de Turenne qui s'avançait pour lui livrer bataille.

II.

Mademoiselle à la Bastille.

Le général royaliste ne voulut point verser inutilement le sang de ses soldats, et il attendit l'aube du jour pour attaquer les retranchemens du prince de Condé. Celui-ci avait laissé le commandement au duc de Nemours, et était

venu au Luxembourg pour s'y concerter avec Gaston, qui depuis la veille laissait paraître l'intention où il était d'entrer en accomodement avec Anne d'Autriche. La démarche du prince avait pour but de décider les bourgeois à recevoir ses blessés dans Paris; ceux-ci ne voulurent pas s'engager en aucune manière, et ne refusèrent ni n'accordèrent la demande qui leur était adressée. Pendant la conférence de Condé avec Gaston et Mademoiselle, le duc de Beaufort parcourait les rues de Paris, et s'arrêtait sur les places publiques et dans les carrefours pour haranguer la populace; mais l'ancienne idole n'excitait plus par sa présence des transports d'allégresse, et c'était vainement que le *roi des Halles* prenait des attitudes de matamore et criait d'une voix retentissante :

— Parisiens! laisserez-vous écraser sous les murs de cette ville une armée de braves gens qui ont juré de ne faire la paix avec la cour que lorsque Mazarin aura quitté la France?

Songez y, Parisiens, dans quelques heures les royalistes se présenteront à vos portes et vous sommeront de les ouvrir. Que ferez-vo u?

Les hommes du peuple se contentaient de battre des mains, mais ne s'armaient pas pour voler à la défense du prince de Condé qui venait de quitter le Luxembourg, en se repentant amèrement d'avoir cru aux promesses du duc d'Orléans, qui en cette occasion fit preuve de cette versalité honteuse qui ternit toutes les belles actions de sa vie. Il arriva au faubourg Saint-Antoine, et aussitôt après l'attaque commença.

Le duc de Beaufort courut ainsi de quartier en quartier daus l'espoir d'y exciter des soulèvemens, mais sans pouvoir y parvenir.

Il n'était encore que six heures du matin, et le faubourg Saint-Antoine présentait déjà à l'œil épouvanté le spectacle d'un champ de carnage et de désolation. Les soldats de Condé se retranchaient dans les maisons: ils perçaient les murailles et se servaient des brèches

grossières qu'ils y pratiquaient pour tirer à couvert sur les bataillons royalistes qui recevaient à chaque instant de nouveaux renforts. Turenne et Condé déployèrent dans un petit espace tout ce que la stratégie militaire put leur fournir de ruses ingénieuses et de savantes attaques. Les deux généraux firent des prodiges de valeur, et le courage des soldats les servit admirablement.

Mais l'armée frondeuse s'épuisait en de vains efforts ; chaque combattant qui tombait n'était point remplacé ; et c'était avec beaucoup de peine qu'on parvenait à enlever les blessés et à les transporter dans Paris, où les bourgeois, qui gardaient la porte Saint-Antoine, ne voulurent pas d'abord les laisser pénétrer ; mais l'indignation du peuple, qui était accouru sur les remparts, les y contraignit, et la vue de ces malheureux mutilés, couverts de sang et de poussière, que leurs domestiques rapportaient en versant des larmes, et qui, en traversant les rues qui avoisinent la Bastille,

se plaignaient de laisser le prince de Condé à la merci des ennemis qui allaient finir par détruire entièrement l'élite de la noblesse française, à cette vue, qui produisit plus d'effet que toutes les fougueuses harangues du duc de Beaufort, les ouvriers commencèrent à s'attrouper; quelques pelotons d'artisans s'armèrent et se dirigèrent vers le Luxembourg en criant : — Un chef! un chef!

Gaston ne savait plus quel parti prendre. Le peuple le pressait de marcher au secours du prince de Condé; Mademoiselle se joignit à la députation qui lui fut envoyée pour connaître ses intentions, et elle sollicita vivement son père d'aller protéger la retraite de son cousin; mais celui-ci, qui avait sa leçon tracée à l'avance par le cardinal de Retz, se refusait obstinément à toutes les instances qui lui étaient faites; et sans les menaces des ouvriers des ports et des artisans qui entouraient le Luxembourg en demandant impérieusement qu'on ouvrît la porte Saint-Antoine à l'armée du

prince de Condé, Gaston n'eut pas consenti à donner l'ordre que Mademoiselle le suppliait de signer. Enfin elle le lui arracha violemment et descendit à la hâte pour aller à l'Hôtel-de-Ville.

A sa vue, le peuple se précipita vers sa voiture; on l'entoure, on la presse de toutes parts; chacun était impatient de connaître le résultat de la demande adressée à Gaston.

— A l'Hôtel-de-Ville! s'écrie-t-elle en agitant au-dessus de sa tête le parchemin revêtu du sceau de Gaston; nous le sauverons, mes amis!

Le cocher fouette les chevaux; plus de dix mille personnes personnes suivent le carrosse en courant. On arrive sur la place de Grève qui était gardée par la bourgeoisie en armes. On réclame hautement le passage; une sentinelle placée au coin du quai de Grève veut s'y opposer, et fait feu sur la multitude; on se précipite sur elle, et sans l'intervention de Mademoiselle, elle était massacrée; on se contente

de la retenir prisonnière de guerre. Pendant que ceci se passait, la princesse entrait à l'Hôtel-de-Ville ; le prévôt des marchands présidait les échevins qui délibéraient sur les mesures à prendre au cas où l'armée du maréchal de Turenne entrerait dans Paris. Mademoiselle se présente devant le conseil, et demande qu'on ratifie le consentement accordé par Gaston pour laisser pénétrer les troupes du prince de Condé dans la ville. Le prévôt des marchands lui objecte qu'il a entre ses mains une défense écrite de la main de Louis XIV qui enjoignait expressément à la garde bourgeoise de tenir la porte Saint-Antoine exactement fermée.

— Je ne vous demande pas, monsieur, lui dit la princesse, si le roi permet ou défend de secourir l'armée de M. le prince, mais si vous voulez accorder le consentement qui nous est nécessaire pour contraindre les bourgeois, qui veillent à la porte Saint-Antoine, à nous remettre les clés de cette porte.

— En présence des ordres du roi, je ne puis rien accorder à votre altesse.

— Songez, monsieur, que la démarche que je fais en ce moment est pour vous épargner la honte d'avoir laissé massacrer sous les murs de Paris de braves guerriers dont le courage pourra être utile à la patrie; si vous me refusez la sanction de l'ordre que je tiens duc d'Orléans, avec le concours du peuple qui assiége cette place, je vole à la porte Saint-Antoine, et de gré ou de force, je saurai bien obliger la garde bourgeoise à m'obéir.

Il semblait que le peuple eut deviné la résistance que faisait le prévôt des marchands, car en ce moment il força le poste qui veillait à la sûreté des échevins et se répandit dans les cours de l'Hôtel-de-Ville en proférant d'effroyables imprécations qui firent plus d'effet sur l'esprit du conseil que toutes les représentations de Mademoiselle. Le consentement fut aussitôt accordé.

Munie de ces pouvoirs, elle remonta dans son carrosse et prit le chemin de la porte Saint-

Antoine; en arrivant elle fit avertir le prince de Condé. Un maître des comptes, nommé Delacroix, vint offrir à la princesse sa maison; c'était la plus proche de la Bastille, et les croisées ouvraient sur la rue. Elle accepta; et comme son premier messager ne revenait pas, elle dépêcha un page à M. le prince. Celui-ci opposait une résistance désespérée aux efforts faits par Turenne pour pénétrer dans les retranchemens élevés à la hâte et vaillamment défendus par l'armée frondeuse. En recevant le message de Mademoiselle, il sentit renaître quelque espoir dans son cœur, et voulant profiter d'un moment où Turenne faisait retirer ses troupes, il laissa le commandement au duc de Nemours et rentra dans Paris pour s'aboucher avec Mademoiselle. Pendant qu'il s'y rendait afin de tourner la position occupée par les Frondeurs, le maréchal de la Ferté qui venait de rejoindre Turenne avec les quatre mille hommes placés sous ses ordres, lui proposa de partager ses soldats en deux corps, dont l'un gagnerait

Conflans et l'autre Popincourt, et d'envelopper ainsi tout le faubourg Saint-Antoine afin d'attaquer généralement le prince de Condé.

Le mouvement s'opéra lentement, grâce aux attaques dirigées par le duc de Nemours, et l'entrevue du prince avec Mademoiselle ne fut point troublée. En entrant dans la maison où elle l'attendait, il se jeta sur un siége en sanglotant, et pendant quelques instans il ne put parler. Il était couvert de poussière; ses cheveux étaient mêlés, son collet et sa chemise étaient tachés de sang; sa cuirasse était pleine de coups; il avait perdu le fourreau de son épée qu'il tenait à la main, et qu'il remit à son écuyer.

— Pardonnez, lui dit-il d'une voix émue; pardonnez la douleur que je ressens; vous voyez un homme au désespoir. J'ai perdu tous mes amis.

— Rassurez-vous, mon cousin, lui répliqua Mademoiselle en essayant d'adoucir la profonde affliction dans laquelle il était, vos amis

ne sont que blessés, et peu dangereusement encore. J'ai donné des ordres pour qu'ils soient traités avec tous les égards dûs au malheur.

Condé la remercia de toutes ses bontés, et la pria de les lui continuer en veillant au soulagement des blessés qu'on ramenait du champ de bataille, et dont une grande partie, appartenant au régiment étranger, connu sous le nom de Reitres, ignorait la langue du pays, et se traînait dans les rues en implorant, dans un idiôme que les gens du peuple ne pouvaient comprendre, la pitié et quelques adoucissemens à leurs souffrances. Condé allait se retirer avec l'assurance que la porte Saint-Antoine ne lui serait pas fermée au moment de la retraite: lorsque Mademoiselle, prévoyant les dangers auxquels il voulait s'exposer pour rentrer en bon ordre dans Paris, essaya de le retenir: elle employa les prières, mais elles furent vaines. M. le prince la conjura de ne point s'écarter de la maison dans laquelle elle

le recevait, afin qu'on put savoir où la trouver dans le cas où on aurait besoin de son secours. En revanche, il lui promit qu'il éviterait tout engagement sérieux, et qu'il ne ferait qu'escarmoucher jusqu'à la nuit, et qu'ainsi il était certain de ramener ses troupes saines et sauves. On convint que les bagages entreraient dans la ville et seraient dirigés vers la place Royale. Mademoiselle renouvela ses instances, mais le prince s'échappa de ses mains en lui disant qu'il ne rentrerait qu'à la dernière extrémité.

— Il ne sera pas dit, ajouta-t-il, que j'aie fui en plein jour devant les troupes de Mazarin. Mon devoir m'ordonne de point abandonner mes partisans dans une pareille occasion; je périrai s'il le faut, ou je vaincrai avec eux.

En disant ceci il sortit précipitamment de la chambre, et retourna dans le faubourg Saint-Antoine pour préparer la retraite qu'il méditait.

Après que Condé eut quitté Mademoiselle, celle-ci descendit dans la rue Saint-Antoine

afin d'encourager les bourgeois à secourir les blessés. A quelques pas de la maison, elle rencontra Guitaut ; il était à cheval, sans chapeau et tout déboutonné ; un homme le soutenait par derrière, car sans cela il eut infailliblement tombé ; il était pâle comme un mort. Son altesse s'approcha en lui criant avec bonté : — Mourras-tu?

Guitaut fit signe de la tête que non ; et vraisemblablement le pauvre homme s'abusait, car il avait reçu deux balles dans le corps ; Mademoiselle indiqua du doigt une maison dans laquelle on s'empressa à le recevoir. En se retournant, elle se trouva en face du maréchal Valon que ses domestiques portaient dans sa chaise. Il vit la princesse et lui dit en poussant un profond soupir : — Hé bien ! ma bonne maîtresse, nous sommes tous perdus.

— Erreur, mon cher maréchal, nos affaires vont aussi bien que le permettent les circonstances.

— Vous me rendez la vie, reprit le maré-

chal; puissiez-vous nous protéger jusqu'à la fin.

Mademoiselle l'engagea à se faire panser promptement, car la chaleur était forte; et comme Valon était d'un embonpoint excessif, il aurait pu en résulter quelque accident fâcheux. A chaque pas que la princesse faisait dans la rue Saint-Antoine, elle rencontrait de nouveaux blessés; les uns l'étaient à la tête, les autres au corps, aux bras ou aux jambes; c'était un spectacle pitoyable que la vue de ces malheureux qu'on ramenait couchés sur des chevaux, des planches et des échelles; quelques-uns étaient étendus sur des civières.

Lorsqu'elle arriva près de la porte, elle remit au marquis de Flamarin, qui la suivait en qualité d'écuyer, l'ordre qui enjoignait au capitaine de la garde bourgeoise de laisser aller et venir tous ceux qui porteraient l'écharpe isabelle (1). La per-

(1) C'était la couleur des partisans du prince de Condé

mission accordée par le conseil de la ville ordonnait de faire tout ce que Mademoiselle jugerait être convenable pour les intérêts de l'armée frondeuse.

Au moment où elle s'en retournait pour entrer à la Bastille, plusieurs domestiques passèrent à ses côtés en poussant de lamentables sanglots: Mademoiselle qui avait d'abord senti son cœur battre avec violence en apercevant les blessés, s'était peu à peu habituée à ce spectacle de désolation ; elle ne détourna pas les yeux et vit le marquis de Rochegaillard qui avait eu la tête fracassée ; il était couché sur une échelle, ses jambes et ses bras étaient pendans, comme s'il eut rendu le dernier soupir, ce qui ne pouvait tarder à arriver. « C'était un « homme beau et bien fait, et en l'état où il « était, il ne laissait pas d'avoir encore bonne « mine (1). »

M. de Louviers, qui commandait à la Bastille, fit baisser le pont-levis à l'approche de

(1) *Relation sur le combat de la porte Saint-Antoine.*

Mademoiselle, et elle pénétra dans cette forteresse qui, à cette époque, passait pour être imprenable. Elle examina avec le plus grand intérêt, et en adressant de fréquentes questions, les parties les plus formidables de ce château royal, puis elle se fit conduire sur l'une des tours qui regardait Vincennes afin de juger par elle-même de la position occupée par l'armée du roi. M. de Louviers lui donna une lunette d'approche avec laquelle elle put distinguer jusques sur les hauteurs de Charonne. Beaucoup de monde s'y trouvait rassemblé, et sur le plateau qui regardait la ville, elle vit des carrosses dont les dorures étincelaient sous les rayons du soleil; elle pensa que la cour y attendait le résultat de la bataille que le maréchal de Turenne livrait au prince de Condé. Il se fit un grand mouvement et des généraux, qu'on reconnaissait à leur suite nombreuse, s'approchèrent du carrosse dans lequel Louis XIV se trouvait ainsi que son premier ministre, le cardinal Mazarin. La confé-

rence ne dura que peu d'instans, et ils repartirent au galop pour rejoindre la cavalerie qui se trouvait dans la plaine. Les escadrons se formèrent et bientôt deux corps distincts l'un de l'autre se séparèrent dans l'intention de tourner les positions occupés par le prince de Condé.

Mademoiselle, aidée des lumières de M. de Louviers, auquel elle communiquait toutes ses réflexions, jugea ainsi la manœuvre qui s'exécutait devant ses yeux, et elle se disposa à envoyer prévenir M. le prince de ce mouvement qui pouvait causer la perte de son armée. Cette fois, son écuyer ordinaire ne se trouvant pas là, elle chargea Paul Leblanc, son jeune secrétaire, de ce message auquel était attaché le salut du plus grand capitaine de l'armée. Paul ne fit aucune protestation; il partit en courant, sauta sur le premier cheval qu'il trouva dans la cour, enfonça ses éperons dans le ventre du pauvre animal et partit au galop. Il avait à peine fait cent cinquante pas que son cheval

s'abattit; il se releva, sauta par-dessus les palissades, marcha sur des cadavres qui gisaient au milieu du faubourg, et il arriva à une barricade en criant : — M. le prince ! un message de Mademoiselle ! — En avant ! lui répondit-on. — Et Paul continuait à avancer, en répétant sa question, lorsqu'il passait devant les débris des régimens qui venaient se reformer dans le faubourg. A la hauteur du clocher de l'abbaye Saint-Antoine, il trouva le prince de Condé qui battait en retraite devant le régiment des gardes que le maréchal de Turenne commandait. Paul traversa les rangs au risque de recevoir quelque mousquetade dans la poitrine, et joignit le prince de Condé auquel il remit le message de Mademoiselle. Celui-ci, après en avoir pris connaissance, le chargea de remercier son altesse, et de lui dire qu'il allait profiter du conseil qu'elle lui donnait. En conséquence il partagea les quatre cents hommes qu'il avait avec lui de la manière suivante : deux cents devaient se re-

plier avec la rapidité la plus grande, sur la porte Saint-Antoine; cent autres devaient suivre à trente pas environ, et il se réservait, avec ce qui restait, du soin de couvrir la retraite de toute son armée.

C'était une action téméraire sans doute que de vouloir, avec une poignée de soldats, arrêter l'un des régimens les plus braves et les mieux disciplinés de l'armée. Turenne n'en eut pas un seul instant la pensée; il crut que c'était une embûche que son ennemi lui tendait, et sa prudence ne le fit avancer qu'avec précaution, et en ayant le soin de fouiller toutes les maisons du faubourg. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la grande barricade à l'embranchement du faubourg. A droite se trouvait le village de Picpus, à gauche le chemin qui conduisait à Vincennes; devant les lignes ennemies, et derrière la porte Saint-Antoine. La position était avantageuse, et Condé, qui en sentit toute l'importance, y laissa une bonne garde et le duc de Nemours pour commandant. Il ne

devait céder le passage que lorsqu'il en aurait reçu avis.

Pendant que Nemours se préparait à résister au maréchal de Turenne, Condé accourait à la porte Saint-Antoine, qui s'ouvrit à sa voix, et faisait entrer dans Paris les restes d'une armée dont les Espagnols avaient éprouvé la bravoure. Il y avait à peine dix minutes que ce mouvement rétrograde s'opérait lorsque Turenne attaqua avec impétuosité la barricade défendue par Nemours. Un horrible combat s'engagea, et la mêlée fut affreuse; les Frondeurs, trop faibles pour résister long-temps, se battirent en désespérés; les cadavres jonchaient la terre, et la poussière qu'ils soulevaient en tombant se joignant à la fumée de la mousqueterie forma un épais tourbillon où les yeux ne pouvaient distinguer, mais où les épées rencontraient des poitrines et les balles des membres à fracasser; ce fut à cette attaque que le neveu du cardinal Mazarin, le jeune Mancini, fut renversé à bas de son che-

val et eut le crâne ouvert d'un coup de sabre. M. le comte de Saint-Mégrin franchit un des premiers la barricade, et reçut un coup de mousquet qui lui cassa le genou ; il tomba et fut écrasé sous les pieds des combattans. Enfin, trente hommes restaient à peine au duc de Nemours qui sonna lui-même la retraite en s'emparant d'un guidon, et fit volte-face ; le régiment des gardes s'empara de la barricade, et celui de Picardie, qui marchait sous les ordres du marquis de Nantouillet, ne tarda pas à venir le rejoindre.

Un quart d'heure avait suffit pour opérer cet affreux massacre. Nemours était couvert de sang et blessé à la hanche, mais la vivacité de l'action l'empêcha de s'en apercevoir ; ce ne fut qu'à la grande quantité de sang qu'il perdait, et à l'affaiblissement de ses forces qu'il connut sa position.

— Tant pis! s'écria-t-il, j'aurais eu du plaisir à casser la tête à ces enragés mazarinistes!

Condé apprit en frémissant de colère que

l'ennemi était maître de toutes les issues; ne consultant que son désespoir, il prend avec lui cent mousquetaires, fait un appel aux officiers qui se trouvaient autour de lui, en rassemble environ une quarantaine, et part au galop.

A dix pas de la barricade, sa troupe s'arrête, et une décharge de mousqueterie vient donner aux royalistes l'explication du nuage de poussière produit par le piétinement des chevaux, et qu'ils attribuaient à un coup de vent venu de la ville. Condé mit l'épée à la main et s'élança dans les rangs ennemis; les mousquetaires suivirent son exemple et firent une effroyable trouée, cette attaque ressemblait assez à une apparition et elle eut tout le succès que Condé en attendait; deux mille hommes prirent la fuite en poussant des cris de détresse, mais le premier mouvement de stupeur étant passé, ils revinrent à la charge; Condé ne voulut pas les attendre, il regagna la porte Saint-Antoine en bon ordre, et sans

s'être laissé entamer. Turenne rallia ses troupes pour écraser sous les murs de Paris une poignée d'hommes qui venait de porter la terreur dans les rangs de ses soldats, mais un secours sur lequel Condé ne pouvait compter vint à son aide.

Mademoiselle, qui suivait avec sa lunette les mouvemens des deux armées, fit tirer une volée de coups de canon sur les royalistes (1). Turenne étonné s'arrêta, et pendant ce temps Condé rentrait dans la ville avec sa petite troupe; il ne voulut passer que le dernier, malgré les prières de ses officiers.

Les batteries de la Bastille firent merveille;

(1) Le cardinal Mazarin entendit de Charonne le canon de la Bastille. « Vous le voyez! s'écria Mazarin, nos partisans ont tenu parole. » Mais sa joie fut de courte durée, et les premiers fuyards qui parurent dans les lignes lui apprirent de quelle manière l'armée royaliste avait été reçue par les Parisiens, et la part active prise par Mademoiselle dans le combat. C'est alors que le cardinal se retourna vers ses officiers et leur dit en souriant : « Ces coups de canon là viennent de tuer son mari. » Louis XIV lui-même applaudit à cette saillie de son premier ministre

le marquis de Nantouillet en fut une des premières victimes : il tomba de cheval. Aussitôt la confusion et l'épouvante se mirent parmi des hommes auquel on avait persuadé que Paris ouvrirait ses portes à la première sommation qui serait faite au nom du roi, et cette ville, qu'on leur présentait comme une alliée fidèle, faisait tonner contre eux les bouches d'airain qui servaient à sa défense. Le découragement s'empara de Turenne, et il donna l'ordre de battre en retraite en maudissant une journée dans laquelle il croyait avoir compromis sa réputation de bravoure et de tacticien.

L'armée royale retourna à Saint-Denis. Anne d'Autriche, qui pendant le combat était restée en prières dans l'église des Carmélites, accepta un gîte à l'abbaye : Mazarin qui, sous une apparente gaîté, cachait le chagrin violent qu'il ressentait d'avoir échoué si près du but, monta dans le carrosse qui avait été destiné pour conduire à Vincennes le prince de Condé. Cette voiture devait servir à un prisonnier, et

c'était un vaincu qui se jeta dedans en criant au cocher d'aller vite. C'est une manière comme une autre de s'étourdir.

En traversant la rue Saint-Antoine, Mademoiselle aperçut le cadavre du marquis de Flamarin que plusieurs hommes du peuple traînaient dans le ruisseau en annonçant hautement l'intention où ils étaient de l'accrocher à la première poulie qui se rencontrerait sur leur passage. Mademoiselle envoya sur eux et leur fit enlever ces sanglantes dépouilles qui furent déposées dans l'église Saint-Paul. Mais dans la nuit qui suivit, on déroba le cadavre qui fut retrouvé pendu le lendemain matin, à l'endroit même où quelques années avant Flamarin s'était battu en duel avec un bourgeois, habitant ce quartier, et qu'il avait tué.

Condé traversa Paris à la tête de son armée, et vint jeter son camp dans la plaine d'Ivry, sur les bords de la petite rivière de Bièvre ; puis, après avoir fait toutes ses dispositions, il revint sur Paris dans l'intention de se rendre au Luxembourg.

III.

Fureur populaire.

Le prince de Condé, en songeant au danger qu'il avait couru aux portes de Paris, résolut de se rendre plus puissant et de se débarrasser de ceux qui lui faisaient ombrage; et le prévôt des marchands, le sieur Lefèvre de La Barre,

ainsi que le cardinal de Retz, se trouvèrent inscrits les premiers sur la liste qu'il dressa à cet effet. Au premier, il attribuait justement la mort d'une partie de ses braves compagnons qui avaient péri à ses côtés; et au second, les mauvais conseils donnés à Gaston, afin de l'empêcher de prendre franchement sa défense aux yeux du peuple qui, voyant l'incertitude des chefs restés dans Paris, hésita long-temps à prendre les armes, et n'arriva au secours de l'armée frondeuse que lorsque celle-ci rentrait en désordre. Condé, après avoir cherché le moyen de se défaire de Retz, sans exciter de soulèvemens par la ville, s'arrêta au projet suivant, qui était d'aller lui faire visite à l'archevêché avec une suite nombreuse, de s'emparer de lui, de le jeter dans un carrosse, et de le conduire hors des remparts en lui intimant, sous peine de perdre la vie, de ne point essayer de rentrer dans Paris.

Mais ce projet, comme tant d'autres, ne devait pas avoir de suite : car dans l'impatience

qui dominait le prince de Condé, il eut voulu se débarrasser d'un seul coup de tous ses ennemis, et il fit avorter ses plans par la précipitation qu'il mit à vouloir les exécuter. Ainsi, son entrevue avec Gaston n'eut pas l'issue qu'il attendait. Celui-ci qui avait levé l'étendard de la révolte avec le plus grand empressement, et dont la conduite, durant quelques jours, semblait être d'accord avec tout ce que la Fronde entreprenait pour abattre l'autorité du cardinal Mazarin, se démentit bientôt, et à chaque pas que la cour faisait pour se rapprocher de Paris, il changeait d'avis. Ainsi, lorsqu'il sut que le roi était à Saint-Denis, il voulut aller se jeter à ses pieds pour lui demander pardon de tout ce qu'il avait fait. Mademoiselle, qui n'avait pas les mêmes raisons que son père pour croire à la générosité du jeune roi, fit des efforts incroyables pour changer une détermination qui détruisait à jamais le parti des Frondeurs. Gaston goûta ses discours, mais n'en persista pas moins à travailler dans

son intérêt, c'est-à-dire à s'accommoder avec la cour. Quelques messages furent échangés ; le combat du faubourg Saint-Antoine interrompit ces négociations ; et lorsque M. le prince se présenta au Luxembourg, Gaston réfléchissait au moyen de les renouer.

Condé venait trouver le duc d'Orléans afin que celui-ci se réunît à lui pour convoquer une assemblée générale à l'Hôtel-de-Ville dans laquelle ils proposeraient un édit où on déclarerait Paris en état de rébellion contre le gouvernement du roi, et tous les impôts qui y seraient perçus, applicables aux armemens. Gaston refusa net de se mêler d'une chose semblable. Il ajouta qu'il serait peut-être dangereux d'émettre une proposition qui soulèverait infailliblement, contre les Frondeurs, toutes les haines qui sommeillaient en attendant une occasion pour éclater. Condé, qui s'était flatté d'avoir l'adhésion de Gaston, ne se découragea pas ; mais tout ce qu'il put obtenir, c'est qu'il ne serait pas désapprouvé.

— Publiquement, avait ajouté mentalement le duc d'Orléans qui se réservait de rejeter sur Condé toute la responsabilité de ces mesures.

Condé rassembla ses partisans, et leur fit connaître ce qu'il allait tenter : mais comme il prévoyait des difficultés, il leur conseilla de se déguiser et d'ameuter la populace autour de l'Hôtel-de-Ville, le jour de l'assemblée des notables, qui était fixée au 14 juillet, et d'effrayer les échevins et le conseil de la ville, s'ils se refusaient à entrer dans ses projets.

En effet, le lendemain matin on vit beaucoup de gens qui parcouraient la ville en chantant : ils portaient des bouquets de paille à leurs chapeaux, et en offraient à tous les passans, en leur disant que c'était un signe de ralliement contre *les Mazarins*. Ce fut surtout près de l'archevêché et autour de l'Hôtel-de-Ville qu'on en remarqua un grand nombre. Le peuple, ainsi préparé, s'échauffa et se tint prêt à agir au premier signal.

Condé, avant de se rendre à l'assemblée,

entra au Luxembourg, et l'irrésolu Gaston, qui la veille avait juré de ne plus prêter les mains à de nouvelles entreprises, proposa au prince de l'accompagner. Un billet d'Anne d'Autriche lui était parvenu dans la nuit ; les termes les plus désobligeans y avaient été employés par la reine, qui refusait absolument les propositions faites par le duc d'Orléans. Près de devenir Mazariniste, il se remit Frondeur, et son premier acte vers un changement d'idée fut sa démarche à l'Hôtel-de-Ville.

L'assemblée était formée lorsque les princes arrivèrent. Le maréchal de l'Hôpital, qui était gouverneur de Paris, et qui la présidait, se leva pour recevoir les princes, et comme le prince de Condé s'apprêtait à développer les propositions que plusieurs membres connaissaient déjà, l'Hôpital lui fit observer qu'on venait de lui apporter un ordre du roi qui enjoignait de remettre toute délibération à huitaine. Le gouverneur ajouta qu'après avoir pris l'avis des notables, il avait été décidé qu'on

obéirait. Condé essaya de faire quelques observations qui ne furent pas écoutées. Ne se voyant pas le plus fort, il remercia l'assemblée d'avoir permis à ses troupes d'entrer dans Paris, puis il prit le bras de Gaston, et tous deux sortirent en donnant des signes de mécontentement.

Quelques hommes apostés par Condé au bas du perron de l'Hôtel-de-Ville, l'entendirent qui disait, en montant dans son carrosse : — La salle est pleine de gens gagné par le Mazarin !

Ces paroles furent aussitôt répétées, en y joignant les cris : — A bas! à bas! — En un moment la vaste place de Grève, qui était encombrée par la multitude, offrit aux regards les symptômes d'une sédition qui éclatait. Un cri d'indignation s'éleva de toutes parts; les meneurs prodiguaient les encouragemens, et aux menaces succéda bientôt une grêle de pierres qui fit voler en éclats les vitres de l'Hôtel-de-Ville; les bourgeois qui étaient de garde y répondirent par une décharge qui tua plusieurs

hommes du peuple. Leurs cadavres furent promptement enlevés, puis on courut sur le port au Blé pour y prendre des poutres qui s'y trouvaient. On amoncela le bois devant les portes de la maison de ville, et on y mit le feu. La fumée qui s'éleva pénétra dans les salles obligea les conseillers à les abandonner. Les uns cherchèrent un refuge dans les combles; d'autres essayèrent de fuir, et se présentèrent aux fenêtres basses en criant: — Vive la Fronde! — Mais ils furent massacrés impitoyablement (1); le nombre des victimes n'était pas assez grand au désir de ceux qui entraînaient la population à se souiller par de lâches assasinats; ils pénétrèrent dans l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville et tuèrent indistinctement tous ceux qui s'offraient à leurs regards.

Tandis que le sang coulait et que les égor-

(1) On remarque même, dit Anquetil, qu'il y eut beaucoup plus de Frondeurs que de Mazarins qui trouvèrent la mort, parce que, se flattant d'être épargnés, ils accoururent en plus grand nombre.

geurs s'encourageaient à tuer. Condé et Gaston étaient retournés au Luxembourg; tous deux semblaient ignorer les excès qui se commettaient en leur nom : à la première nouvelle qui leur fut donnée, Gaston engagea Condé à se transporter à l'Hôtel-de-Ville, et à faire cesser les massacres. Celui-ci s'en défendit en disant qu'il était de la plus grande poltronnerie pour ces sortes d'affaires, et n'entendait rien à apaiser une sédition. Mademoiselle proposa d'y aller. L'amour que le peuple avait pour elle lui donnait lieu d'espérer que ce ne serait pas vainement qu'elle le rappellerait à son devoir. Beaufort se joignit à la princesse et offrit de l'accompagner. Ils montèrent en carrosse, et dans le trajet, Beaufort prétendit que si les mutins mettaient bas les armes, ce serait plus par égard pour lui que pour elle. Cette contestation dura jusqu'au pont Notre-Dame. Lorsqu'ils arrivèrent sur la place, elle était déserte. L'incendie s'éteignait, et les dernières lueurs donnaient un aspect effrayant à ce champ

de carnage. Les flammes tremblottantes qui s'élevaient par moment servirent à guider les piqueurs de Mademoiselle. Le carrosse s'arrêta devant l'arcade Saint-Jean. Beaufort descendit avec empressement, Mademoiselle le suivit, et tous deux pénétrèrent dans l'Hôtel-de-Ville. Le silence le plus absolu régnait dans les salles où quelques heures auparavant s'agitait une assemblée tumultueuse. Son altesse les parcourut en criant à haute voix qu'elle venait porter secours à ceux qui en auraient besoin. Quelques membres de l'assemblée quittèrent les retraites qu'ils s'étaient choisies, et que les assassins, malgré leurs actives recherches, n'avaient pu découvrir.

Lefèvre de La Barre et le maréchal de l'Hôpital se présentèrent devant Mademoiselle; quelques colonels quartiniers, qui n'avaient pas voulu abandonner le gouverneur et le prévôt des marchands dans un danger si pressant, se joignirent à eux pour faire d'énergiques représentations à Mademoiselle qui leur ré-

pondit qu'elle n'était point venue pour tenir conseil, mais bien pour les faire sortir du mauvais pas dans lequel ils se trouvaient.

Le gouverneur ne voulut pas avoir d'obligation à son altesse, et se sauva déguisé. Le prévôt des marchands accepta sa protection et sortit avec elle; les colonels quartiniers, fiers d'imiter la noble indépendance du maréchal de l'Hôpital, refusèrent les offres que leur faisait le duc de Beaufort. Ils se jetèrent dans des rues détournées, et regagnèrent leur logis, non sans avoir couru le risque d'être tués.

Au moment où le carrosse de la princesse traversait la place, un homme, armé d'un poignard, se présenta à la portière, et demanda d'une voix impérative si le prince y était. Sur la réponse qui lui fut faite qu'il ne s'y trouvait pas, il s'éloigna en disant : — Tant pis! — Et il disparut. Beaufort trouva l'aventure plaisante; le prévôt des marchands, qui ne partageait pas cette heureuse insouciance, descendit à l'entrée du quai de Gèvres: il craignait de

tomber victime de quelque assassin aposté pour se défaire des gens les plus considérables, et malgré les instantes prières de Mademoiselle qui, en l'engageant à rester, cherchait aussi à le rassurer, il la remercia et s'enfonça dans la première rue qu'il trouva.

Le lendemain, la consternation régnait dans Paris: ce qui n'empêcha pas le prince de Condé de poursuivre l'exécution de ses projets. Lefèvre de La Barre fut destitué, et le vieux Broussel, cet intrépide Frondeur, fut nommé prévôt des marchands. Tous les échevins royalistes furent remplacés par leurs partisans. Le duc de Beaufort se vit investi du titre de gouverneur de Paris. L'Hôpital se tenait renfermé chez lui, et semblait avoir résigné ses fonctions. Pendant qu'ils étaient en train, les princes se conférèrent des dignités. Gaston se nomma lieutenant-général du royaume, et Condé, généralissime de toutes les armées. Ils créèrent aussi un conseil exécutif qui devait conférer avec le parlement pour toutes les affaires administratives.

L'un des plus actifs travailleurs du parti, le cardinal de Retz, fut dédaigné et oublié. Mais le coup qui le frappait ne l'étourdit pas tellement qu'il ne put songer à se venger de l'indifférence qu'on lui témoignait. Il fit un appel à tous ses partisans, et plaça des soldats dans l'archevêché et les maisons voisines; par ses ordres un grand amas de grenades et de munitions de bouche fut fait dans les tours de la cathédrale. Retz se prépara à la guerre, mais il ne dédaigna aucun moyen pour s'en assurer le succès. Un certain Jodelat, qui lui composait des pamphlets à raison d'un écu par jour, et que nous avons déjà vu dans une mansarde de la rue Saint-Pierre-aux-Bœufs, en compagnie de la Tournelle, qui défendait avec sa rapière les phrases mordantes de son ami Jodelat, fut mandé à l'archevêché.

Retz lui commanda une sanglante satire dans laquelle Condé se trouvait désigné comme l'instigateur des massacres de l'Hôtel-de-Ville. La satire fut composée, imprimée et distribuée

avec une certaine profusion dans tous les quartiers de Paris. Elle produisit de l'effet, et d'honnêtes gens, après l'avoir lue, se détachèrent du prince ; ce que les calomnies adroitement distillées par un misérable pamphlétaire avaient pu commencer, le cardinal de Retz l'acheva avec l'aide de ses espions qui colportaient en tous lieux la leçon qu'on leur avait fait répéter, et qui consistait en un récit circonstancié des événemens de la journée du 14 juillet, et dans lequel on faisait jouer un rôle ignoble au prince de Condé (1).

Le pain de dernière qualité valait huit sous la livre, les ouvriers étaient oisifs, et cette partie d'une grande population, cette tourbe dont la vie est un problème pour ceux qui comptent les ressources d'un homme et ses moyens d'existence, la populace qui se trou-

(1) L'histoire ne le justifie pas complètement ; mais on peut dire qu'en cette occasion, les agens du cardinal Mazarin firent plus de mal que ceux de M. le prince. Le cardinal voulait le rendre odieux au peuple, et il y parvint.

vait toujours prête à saisir les occasions de troubles et d'émeutes pour piller et égorger les bourgeois et les seigneurs, commettait chaque jour de nouvelles déprédations qu'on n'osait réprimer. L'administration de la police était entièrement désorganisée, il n'y avait plus de frein à opposer, plus de subordination à attendre : la révolte égalait tout le monde, et chacun tranchait du maître.

Sur ces entrefaites, le roi fit signifier au parlement de cesser ses fonctions à Paris et de se rendre à Pontoise. La nomination du duc de Beaufort, comme gouverneur, fut annulée, ainsi que celle du nouveau prévôt des marchands et des échevins ; un arrêté spécial, et contresigné Mazarin, suspendait le paiement des rentes de l'Hôtel-de-Ville. Les membres du parlement, dévoués à la Fronde, refusèrent d'obéir ; le duc de Beaufort surtout ne fut pas le dernier à les encourager à persévérer dans cette résolution, et malgré l'édit qui annulait sa nomination de gouverneur de Paris, il

n'en continua pas moins ses fonctions : mais le coup était porté, et désormais l'autorité du prince de Condé fut méprisée; et dans une visite qu'il fit à Gaston, le comte de Rieux, l'un de ses courtisans, osa lui donner un démenti en face, et joignant la menace à l'insulte, il se permit un geste offensant pour le prince. Gaston le fit arrêter immédiatement et conduire à la Bastille pour le dérober à la fureur de Condé qui voulait se venger du comte d'une manière éclatante. Mademoiselle parvint a l'apaiser, et le lendemain une nouvelle querelle vint lui faire oublier le comte de Rieux.

Celle-ci eut des suites plus funestes.

IV.

Un Combat à mort.

Le duc de Nemours n'avait pas tardé à se rétablir de sa blessure. Toutefois, il ne sortait point de son hôtel; les médecins exigèrent, pendant quinze jours, qu'il prit un repos absolu. Nemours obéit, bien malgré lui, à cette ordon-

nance médicale, mais le seizième jour, il n'écouta ni les prières, ni les observations de sa femme, et voulut aller au Luxembourg ; le comte de Fiesque vint lui faire visite au moment où il s'apprêtait à sortir. Son arrivée contraria vivement le duc de Nemours ; mais les nouvelles dont celui-ci le régala dissipèrent promptement sa mauvaise humeur.

— Eh bien ! mon cher duc, lui dit-il en ricanant, tandis que le lion sommeillait on s'est partagé le butin. Le vieux Broussel a été nommé prévôt des marchands, Beaufort, gouverneur de Paris, et ses créatures, échevins ; Condé est toujours généralissime des armées de Monsieur qui avait bien quelque envie de se faire conduire à Reims pour éviter à sa majesté Louis XIV la peine d'entreprendre ce voyage au bout duquel il y a une couronne à se mettre sur la tête.

— Que dites-vous là ? M. le comte. Gaston songerait à consommer une usurpation aussi

criminelle? à déposséder le roi de ce royaume de France qui lui appartient?

— Il a songé à toutes ces choses, M. le duc, mais depuis, d'autres projets sont venus occuper sa pensée, et maintenant il travaille à se raccommoder avec la cour.

— Ainsi la nouvelle du jour?

— C'était la paix avant mon départ du Luxembourg, mais pendant le trajet, j'ai rencontré un ami de M. le prince qui m'a dit, en confidence, que toutes les négociations entamées avec le Mazarin venaient d'être brusquement rompues aux sollicitations empressées de Mademoiselle qui n'y trouvait pas son compte; ainsi, plus de paix; et le seul cri qu'il sera permis de proférer à l'avenir, c'est : la guerre!

— La guerre! répéta Nemours en laissant échapper un profond soupir, oui, c'est le seul parti convenable; mais on ne s'y décidera pas, M. le comte; il y a de par le monde un grand amateur de traités et d'accommodemens, et

celui-là se jetera encore dans la mêlée en disant à haute voix : — Paix et oubli, mes frères ! — Retz n'a-t-il pas déjà fait quelque tentative de ce genre là ?

— Retz s'attend d'un moment à l'autre à être assiégé dans son palais de l'archevêché; et il n'en bouge pas; mais à défaut du cher cardinal nous avons ses émissaires : madame de Châtillon ne dédaigne pas de jouer un rôle subalterne dans cette comédie ; elle s'est chargée de semer la mésintelligence entre Gaston et M. le prince, et grâce à l'influence toute particulière qu'elle a sur ce dernier, il ne lui a pas été difficile de brouiller les deux chefs de la grande Fronde.

Nemours, en entendant prononcer le nom de madame de Châtillon, était devenu attentif. et lorsque M. de Fiesque lui apprit ses dernières relations avec M. le prince, il en devint furieux; toutefois, il sut se contenir, et voulant obtenir des renseignemens plus certains, il dit en plaisantant que madame de Châtillon

faisait grand bruit du crédit qu'elle avait sur l'esprit de certaines personnes, du moment que celles-ci lui accordaient un peu de confiance.

— Il en est de M. le prince, ajouta-t-il en ricanant, comme de vingt seigneurs moins considérables de la cour qui tous étaient, disait-on, les amis intimes de madame de Châtillon: au bout de quelques jours qu'est-il resté de toutes ces amitiés là? Des haines profondes.

Fiesque ne comprit pas un seul mot à cette prétendue justification de la conduite de madame de Châtillon dont chacun connaissait l'humeur légère, la capricieuse inconstance et les nombreux amans. Le comte n'ignorait pas que M. de Nemours eût ressenti un amour violent pour la belle duchesse: mais cet attachement était déjà ancien, et il le croyait totalement oublié. Nemours ne le dissuada pas; il laissa le comte parler à son aise des liaisons amoureuses de la duchesse de Châtillon, et il apprit, dans les plus grands détails, ses re-

lations avec M. le prince, qui ne dataient que de l'occupation d'Orléans par Mademoiselle, et du combat livré par Condé au maréchal d'Hocquincourt, qui s'était campé à Beneau : les quartiers de M. le prince avaient été établis à Châtillon-sur-Loing qui appartenait à la duchesse; à la première nouvelle de cette occupation militaire, elle était partie en toute hâte pour sauver son château du pillage : on se rappelle la rencontre qu'elle fit aux portes d'Etampes, et ce qui en advint jusqu'à Orléans où elle se sépara de madame de Nemours ; en quittant cette dernière; elle prit immédiatement la route de son château, où elle arriva dans la soirée. La réception qui lui fut faite par M. le prince la consola un peu des désordes qu'elle avait remarqué en traversant la cour de son château. Condé avait besoin d'une distraction; la duchesse la lui offrit de la meilleure grâce du monde, et c'est ainsi, dit le comte de Fiesque, que commencè-

rent les relations intimes dont elle faisait parade.

Nemours n'était point jaloux, ni envieux ; il le croyait et le répétait sans cesse, si bien qu'il s'était formé une espèce de conviction intime dans laquelle il repoussait énergiquement tout ce qui se présentait à son esprit sous ces deux formes : envie ou jalousie. Cependant il n'hésita pas un seul instant après le départ de M. de Fiesque, qui allait porter plus loin son humeur insoucieuse et ses caustiques remarques, à organiser un plan de vengeance dans lequel M. le prince, madame de Châtillon et son beau-frère, le duc de Beaufort, étaient enveloppés.

Au premier, il reprochait d'avoir méconnu ses services après le danger passé ; à la seconde, de lui être infidèle aussi ouvertement ; enfin à M. de Beaufort, sa nomination comme gouverneur de Paris.

— Vive Dieu ! s'écria-t-il après avoir mûrement réfléchi à son plan de vengeance, je

tirerai pleine et entière satisfaction de toutes leurs insultes. Ah ! M. le prince, vous oubliez ainsi les amis les plus dévoués à votre cause ? ceux qui prodiguent follement leurs biens et qui versent leur sang pour en assurer le succès. Il y a-t-il donc si long-temps depuis ce jour où les troupes de Mazarin harcelaient nos soldats, où prêts de périr aux portes de Paris, nous reçumes de Mademoiselle un secours qui permit à ceux qui n'étaient pas encore épuisés par les fatigues du combat de rentrer dans Paris de s'y mettre à couvert derrière ses hautes murailles...Peu de jours se sont écoulés depuis ce moment là, et déjà vous avez perdu le souvenir du général qui protégea votre retraite, et soutint jusqu'au dernier moment les furieuses attaques des troupes de M. de Turenne. Prince de Condé ! je vous rappellerai mes services et j'en exigerai hautement le prix. Ils ont donné à M. de Beaufort le titre de gouverneur de Paris ! une pareille dignité à une si pauvre tête ? Et à moi

que donnera-t-on? Un commandement dans l'armée de M. le prince; quelques compagnies de reitres privées de leur colonel me recevront avec de grandes acclamations dans leurs rangs, espérant que j'acquitterai la solde qui leur est due! Non pas, mes gentilshommes, de toutes les dépouilles que vous vous êtes partagées, je devais avoir ma part, et en vous distribuant à chacun les places et les dignités, vous n'avez pas songé à ce duc de Nemours qui gisait dans le fond de son hôtel, appelant de tous ses vœux le moment d'une guérison qui lui permettrait de soutenir ses droits. Vous vous repentirez de cet abandon, sur mon ame! vous vous en repentirez!

Et comme il était homme de tête et d'exécution tout-à-la-fois, il descendit dans le jardin emmenant avec lui l'un de ses pages nommé Ludovic; ce jeune homme avait seize ans environ, était brave, réfléchi et d'un dévouement qui permettait de compter sur les promesses qu'il faisait.

— Ludovic, lui dit le duc, en s'appuyant familièrement sur son épaule, tu es un brave jeune homme.

— J'ai été élevé sous vos yeux, mon noble maître, et si ma conduite mérite quelques éloges, c'est à vous qu'ils appartiennent ; car je n'ai fait que suivre les valeureux exemples que vous me donniez.

— Bien, bien, mon fidèle Ludovic, tu es reconnaissant, toi ; tu n'oublies pas les services rendus.

— L'ingratitude n'est-elle pas la chose du monde la plus infâme?

— Oui, sans doute, on répète ceci tous les jours, et tous les jours aussi nous voyons éclore de nouvelles perfidies. Ecoute, Ludovic, tu es adroit au pistolet, tu manies une épée avec dextérité, et tu ne craindrais pas de te mesurer avec le premier gentilhomme qui viendrait la menace à la bouche te jeter un insolent défi?

— L'outrage demande du sang, et celui qui

insulte doit s'attendre à verser le sien en réparation.

— Tu es un brave jeune homme, et je vais te donner une preuve de la confiance que tu m'inspires. Je veux me battre demain.

— Vous? M. le duc? A peine rétabli de votre blessure? Oh! vous ne vous battrez pas; on vous assassinerait.

— Tu vas en juger par toi-même, Ludovic: procure-toi deux épées, et fais diligence, je t'attends ici.

Ludovic traversa le jardin en courant, monta précipitament les marches du perron, et cinq minutes à peine s'étaient écoulées lorsqu'il reparut avec les épées que le duc attendait. Ils s'enfoncèrent tous les deux sous une allée touffue, et après avoir brisé la pointe de leurs armes, ils se mirent à ferrailler; le poignet de Nemours avait perdu la souplesse nécessaire pour soutenir avec avantage une lutte même de quelques instans; mais il ne voulut

pas en convenir, et afin de prouver à Ludovic, que son ancienne vigueur ne l'avait pas abandonné, il enlaça d'un air dédaigneux un jeune arbrisseau et le brisa en disant à Ludovic : — Le premier moment est passé, et je déracinerais un chêne, si la fantaisie m'en prenais.

Rassuré par cet épreuve, Nemours s'occupa de préparer la rencontre qu'il voulait avoir avec M. de Beaufort; il écrivit quelques mots au crayon sur une feuille de ses tablettes que Ludovic devait porter au duc de Beaufort avec ordre de ne point revenir qu'il en ait eu une réponse satisfaisante, c'est-à-dire telle qu'il la désirait. Le jeune page promit d'exécuter fidèlement les ordres que son maître lui donnait.

Il se rendit à la Maison-de-Ville, où d'après les indications qu'il recueillit en chemin il espérait rencontrer M. de Beaufort. Son attente ne fut point trompée. Le gouverneur de Paris venait d'entrer à l'Hôtel-de-Ville et

apprenait du prévôt des marchands, du respectable Broussel, que toutes les nominations faites par le prince venaient d'être annulées par Louis XIV, et que le paiement des rentes de l'Hôtel-de-Ville, ce pivot sur lequel roulait tous les intérêts de la bourgeoisie, venait d'être suspendu par un arrêté spécial du cardinal Mazarin. Ces nouvelles étaient accablantes, surtout dans un moment où la cour se trouvait en position de faire exécuter ce qu'elle ordonnait. Beaufort quitta aussitôt Broussel pour aller rendre compte au duc d'Orléans de ce qui se passait. Au moment où il allait monter dans son carrosse, un page l'arrêta par son habit, en lui disant :

— Monseigneur, monseigneur, j'ai un billet à vous remettre.

— Beaufort se détourna et se trouva face à face avec Ludovic qui lui remit le billet du duc de Nemours. Beaufort le lut attentivement et le rendit au page.

— Dis à ton maître que j'irai me promener

derrière le jardin des Petits-Pères, demain à onze heures.

Et il se jeta dans son carrosse en criant au cocher : — Au Luxembourg !

Le lendemain matin, Nemours sortit de son hôtel ; Ludovic l'accompagnait. Il cachait sous son manteau une paire de pistolets que le duc avait pensé devoir lui être nécessaire. La dixième heure sonnait à Saint-Eustache lorsque le duc et son page entrèrent dans la rue Montmartre. Quelques minutes leurs suffirent pour arriver au lieu du rendez-vous. Plusieurs personnes, qui se rendaient aux Tuileries où Mademoiselle avait fixée sa résidence, reconnurent M. de Nemours qui se promenait à pas précipités, le nez dans son manteau et d'un air soucieux ; on s'étonna, connaissant la blessure qu'il avait reçue au combat de la porte Saint-Antoine, de le voir dans un semblable équipage et aussi loin de son hôtel. Mais ceci n'alla pas plus loin, et on ne le dérangea pas. Beaufort avait été chercher des témoins, et il amena

avec lui, MM. les comtes de Rohan et de Breauté.

L'heure était trop avancée pour se battre derrière les murs des Petits-Pères. Ils montèrent dans un carrosse qui les conduisit dans le marché aux chevaux, près l'hôtel du duc de Vendôme. Avant d'en venir aux mains, le comte de Rohan essaya de réconcilier les deux beaux-frères, mais l'intraitable Nemours ne voulut rien entendre.

— Il ne peut plus y avoir d'accommodement possible entre nous, s'écria-t-il avec un accent où la fureur dominait; M. de Beaufort le sait mieux que personne.

— Mon cher duc, dit à son tour M. de Beaufort dont la voix tremblottait, malgré l'espèce de sang froid qu'il essayait de faire paraître, j'ai reçu hier au soir un billet de vous dans lequel vous prétendant offensé, vous exigez une réparation les armes à la main; j'ai accepté le rendez-vous, non le cartel, afin d'avoir avec vous une explication sur les torts

graves dont vous me prétendez coupable.

— Ainsi, vous refusez de vous battre! exclama M. de Nemours avec colère. J'aurais dû prévoir ce qui arrive; votre conduite dans la journée du 2 juillet (1) est assez lâche pour que vous ne craigniez pas désormais de vous couvrir de honte.

— Duc de Nemours! vos paroles sont bien imprudentes.

— Duc de Beaufort! que ne les empêchez-vous en mettant l'épée à la main.

— Un duel! s'écria M. de Beaufort d'une voix émue; mais avez-vous songé, M. le duc, aux suites de ce combat? à la douleur de madame la duchesse, aux liens qui m'unissent à vous?

— Je n'ai songé, duc de Beaufort, qu'à vos trahisons et aux déplaisirs que vous m'avez causés depuis le jour où j'épousai votre sœur. En garde! mon gentilhomme!

(2) On se rappelle que ce fut le 2 juillet qu'eut lieu le combat du faubourg Saint-Antoine.

— M. le duc, avant d'en venir à une extrémité pareille, je veux essayer toutes les voies de l'accommodement, et je vous rappellerai que la parenté qui m'unit à vous est un obstacle assez puissant pour faire naître quelques scrupules dans mon ame.

— Des scrupules! duc de Beaufort ! tu as déjà prouvé que tu avais plus de talent pour haranguer la populace au milieu d'un carrefour que pour te conduire en homme de guerre! et c'est à un courage comme celui-là qu'on a confié la garde de cette ville ! Un Beaufort, le roi des Halles, gouverneur de Paris ! c'est une humiliation de plus pour cette pauvre bourgeoisie qui souffre et paie en murmurant ; je veux lui témoigner que je suis un peu de ses amis en la débarrassant de son gouverneur. En garde, donc, M. le duc, et ne tardez pas davantage.

En disant ces mots, Nemours mit l'épée à la main et s'avança sur M. de Beaufort qui hésitait encore à accepter le duel qu'on lui pro-

posait ; néanmoins, il suivit l'exemple de son beau-frère et dégaîna en même temps que lui, en criant d'une voix retentissante : — L'édit contre le duel subsiste encore, Messieurs, mais quoiqu'il puisse arriver, on ne m'accusera pas d'avoir été l'instigateur de cette querelle !

Les deux beaux-frères se joignirent et s'attaquèrent avec furie : Nemours, dont l'impatience s'augmentait à chaque instant et qui était incapable de maîtriser la fureur qui le dominait, s'enferra deux fois, et deux fois aussi son sang teignit l'épée de Beaufort qui lui disait : — Arrêtez-vous, M. le duc, vous êtes blessé !

— Non, non, répondit Nemours saisissant son épée à deux mains, il me reste assez de vigueur pour me venger.

Et profitant d'un moment où Beaufort cherchait à dégager son épée, il se jeta sur lui, mais dans ce choc, l'acier se brisa dans ses mains, et il ne lui resta que la poignée d'une épée, qu'il jeta en criant à son page de lui

apporter ses pistolets. Avant de commencer ce nouveau combat, que Nemours annonçait devoir être à mort, les témoins essayèrent de lui faire comprendre tout ce qu'il y avait de scandaleux et d'immoral à persister dans ses projets de meurtre ; Nemours ne voulut rien écouter; il arma son pistolet et s'avança au-devant de Beaufort, qui essuya le feu avec intrépidité, et qui y répondit aussitôt : Nemours fut atteint d'une balle dans la poitrine et roula sur le sable en poussant un gémissement sourd : quelques instans après il avait cessé de vivre.

Beaufort, épouvanté à la vue de son beau-frère qui gisait à ses pieds prit la fuite, laissant à ses témoins le soin de faire transporter le cadavre du duc à son hôtel. Son carrosse, qu'il avait abandonné, servit dans cette triste occasion: Ludovic y transporta le corps de son maître, et ce funèbre convoi prit le chemin de la rue Saint-Paul.

Madame de Nemours avait été instruite le

matin par ses laquais de la sortie furtive de son mari ; mais en apprenant que son page Ludovic l'accompagnait, elle ne conçut aucune crainte : cependant, quelques gentilshommes qui vinrent lui faire visite lui ayant appris qu'ils avaient rencontré le duc de Nemours avec M. de Beaufort vers le couvent des Petits-Pères, et que tous deux semblaient se disputer, malgré les efforts du comte de Rohan pour les réconcilier ; madame de Nemours s'alarma, à ce récit, et envoya aussitôt un exprès au château des Tuileries pour supplier Mademoiselle de s'interposer entre son mari et son frère, et leur faire accepter de gré ou de force sa médiation.

Son altesse était allée se promener au Cours ; aussitôt qu'elle reçut le message de la duchesse de Nemours, elle envoya son capitaine des gardes avec l'ordre de lui amener M. de Beaufort sur l'heure ; mais quelque diligence que celui-ci y put mettre, il arriva trop tard ; et tous les efforts entrepris psr Mademoiselle

LIVRE SEPTIÈME.



PENDANT DIX ANNÉES.

I.

Fuite de Beaufort.

Aux environs de Chantilly et sur les bords de l'Oise, un cavalier venait de s'arrêter; son cheval, épuisé de fatigue s'était abattu : le pauvre animal, couvert d'écume et de poussière, aspirait avec force l'air embaumé d'une

belle soirée d'été ; ses flancs avaient senti plus d'une fois l'éperon pendant le trajet qu'il avait parcouru avec vitesse, et pourtant c'était un bon cheval de race, et il suffisait d'un mot pour l'animer; mais dans cette occasion le gentilhomme qu'il portait avait plutôt consulté le soin de sa sûreté personnelle que les forces de son coursier.

Toutefois, pas une plainte, un seul murmure ne s'échappèrent des lèvres du gentilhomme ; il jeta les yeux autour de lui. La solitude la plus complète s'offrit à sa vue. Devant lui, et de l'autre côté de la rivière, on voyait s'élever dans l'éloignement les clochers de quelques petits hameaux disséminés dans les terres ; derrière lui, s'étendait un bouquet de bois assez touffu ; de hautes broussailles entouraient le bois comme une ceinture ; à sa droite et à une lieue environ, on apercevait les gigantesques constructions du château où l'infortuné Charles VI fut enfermé pendant les guerres sanglantes que l'adultère Isa-

beau de Bavière, cette Messaline couronnée, à laquelle l'histoire donna le nom *d'Impudique*, suscita afin d'arracher au monarque en démence un sceptre chancelant dont son vassal, le duc de Bourgogne, voulait s'emparer. Creil, résidence royale en ces temps de troubles et de discordes, n'était plus qu'une petite ville au temps où nous écrivons, et c'est à peine si les guerres de la Fronde y firent quelque impression. Les habitans restèrent entièrement étrangers aux événemens qui soulevèrent vingt fois la turbulente population parisienne, et les habitans du midi. Et tandis que Paris, Bordeaux, Blois, Orléans et Étampes étaient en proie aux alternatives d'une guerre civile, d'un siége ou de la famine, les villes du nord restaient plongées dans l'apathie. Creil, quoique plus rapprochée de la capitale, où tant d'intérêts se débattaient les armes à la main, Creil resta dans son oisive et paisible tranquillité.

On dansait tous les dimanches à l'issue de

la grand'messe, et durant la semaine chacun vaquait à ses occupations. Ce fut donc un événement pour ces citadins que l'arrivée, dans leurs murs, d'un détachement de gendarmes.

L'officier qui le commandait se rendit au bailliage, et après avoir exhibé l'ordre dont il était porteur, il fut admis dans le cabinet de M. l'intendant. Après une heure de conversation, ils se séparèrent, et l'on vit le détachement se partager en deux petites troupes; la première sortit de Creil et gagna les bords de l'Oise; l'autre parcourut la route qui conduit à Saint-Denis.

L'étranger qui s'était vu contraint de s'arrêter au bord de la rivière, et qui en attendant le moment de continuer sa route examinait curieusement le paysage qui se déroulait sous ses yeux, s'écria après quelques instans de silence :

— Je ne croyais pas avoir franchi une aussi grande distance! N'importe, la prudence exige que je m'éloigne, je ne perdrai pas un temps

précieux dans un inutile repos. En selle! et continuons notre route.

Il s'approcha de son cheval, et le caressa avec la main; l'animal était dans un si pitoyable état, que malgré l'envie qu'il avait de continuer sa route, son maître dut songer à ne point compter sur son secours.

— Autant vaudrait qu'il fut mort, dit-il tristement; je ne serais pas obligé de l'abandonner à la pitié de quelque manant. Mon pauvre Hector! il faut nous séparer!

Le cheval semblait comprendre la douleur de son maître, il fit un effort, releva la tête en hennissant; mais à ce moment, un bruit lointain frappa les airs; l'étranger quitta précipitamment le fourré dans lequel il s'était arrêté, et s'avança vers un chemin sablonneux pratiqué au bord de la rivière; le bruit se rapprochait et bientôt un nuage de poussière, que la brise du soir chassait doucement, s'éleva et déroba à ses regards ceux qui s'avançaient avec rapidité.

— Qu'est cela ? se demanda l'étranger avec inquiétude ; douze heures seulement se sont écoulés depuis ma fuite de Paris ; serait-on déjà sur mes traces ! Non, personne n'aurait osé donner l'ordre de me poursuivre, et Adélaïde refuserait avec horreur l'offre de traîner son frère devant une commission du parlement en expiation d'un meurtre involontaire... Trois portées de pistolet me séparent encore de ce tourbillon de poussière qui enveloppe sans doute un détachement des gendarmes de M. le prince, ou des exempts de M. le lieutenant de police... Attention ! et tenons-nous sur nos gardes !

Il rebroussa chemin au plus vite ; un taillis assez épais était derrière lui ; il s'y blottit précipitamment et arma ses pistolets en attendant l'évènement.

Cinq gendarmes parcouraient au galop le chemin sablonneux en s'entretenant à haute voix de l'objet de leurs recherches. M. le prince avait donné ordre au lieutenant de po-

lice de faire poursuivre et arrêter en tous lieux le duc de Beaufort, accusé de meurtre sur la personne de M. de Nemours, son beau-frère. C'était un dernier hommage que le grand Condé rendait à la mémoire d'un homme qu'il avait toujours traité avec distinction, et qu'il honorait du titre d'ami. Mais le premier moment de la douleur étant passé, il se repentit d'avoir provoqué contre un défenseur de la Fronde les rigueurs de la justice. Il écrivit à ce sujet au lieutenant de police; mais celui-ci qui avait des raisons particulières pour déployer un zèle et une activité auxquels on n'était plus habitué, avait déjà mis en campagne une douzaine d'exempts qui lui rapportèrent dans le milieu de la journée des renseignemens assez certains pour lui permettre d'envoyer à la poursuite de M. de Beaufort un détachement de gendarmes.

L'officier avait suivi ponctuellement ses instructions, et il était arrivé à Creil avec son détachement après avoir fouillé tous les ha-

meaux, villages et villes qui se trouvaient sur la route : à Chantilly, on lui apprit que le cavalier qu'il cherchait n'avait qu'une demi-heure d'avance sur lui, mais qu'il paraissait bien monté, et que s'il ne s'arrêtait pas pour changer de cheval et prendre du repos, on serait obligé de le suivre encore pendant deux ou trois lieues.

Les gendarmes avaient remis leurs chevaux au grand trot, et une heure après ils entraient dans la petite ville de Creil. Mais le duc de Beaufort qui avait constamment suivi la même route, paraissait s'en être écarté à l'entrée de la petite ville, car nul habitant ne pût dire avoir vu passer un homme à cheval depuis le commencement de la journée.

Il était alors huit heures du soir.

La cavalerie de M. le lieutenant de police, qui tenait à honneur de capturer la personne de M. de Beaufort, retourna sur ses pas; et tandis que la moitié du détachement explorait la grand'route, l'autre suivait les bords de

l'Oise en cherchant des yeux et en flairant de loin l'homme que leur officier avait promis d'amener pieds et poings liés à messieurs les juges du grand Châtelet de Paris.

Un des gendarmes aperçut le cheval du duc de Beaufort qui rendait le dernier soupir à la même place où il s'était abattu quelques instans auparavant; la richesse de son harnais attira surtout l'attention de cet homme qui le désigna à ses camarades en s'écriant : — Holà! voici ce que nous cherchons.

— Moins l'homme toutefois, reprit le commandant improvisé de cette petite troupe.

— Serait-il mort! dit un troisième avec humeur, en songeant à la somme promise par le lieutenant de police, au cas où il serait arrêté.

— Voyons dans les environs, ajouta un quatrième en mettant pied à terre; s'il lui est arrivé malheur ce ne doit être qu'ici, continua-t-il en s'avançant dans les broussailles qui croisaient sur la lisière du petit bois qui s'étendait jusqu'au bord de la grand'route.

— Champy a raison, dit le commandant en dégaînant; cherchons attentivement, et peut-être le découvrirons-nous.

Les gendarmes mirent pied à terre, et chacun d'eux remua le terrain avec la pointe de son sabre pour découvrir quelques traces du fugitif. Beaufort suivait de l'œil tous les mouvemens des soldats, qui dans l'espoir de se saisir de sa personne, s'écartaient de l'endroit où il s'était caché, et laissaient leurs chevaux derrière eux sans s'inquiéter de ce qu'ils deviendraient.

D'un revers de main, Beaufort écarte les branchages et s'avance en rampant à travers les broussailles jusqu'au bord du chemin; il a calculé les moyens qui lui restent pour fuir; s'emparer d'un des chevaux, et mettre les quatre autres dans l'impossibilité de servir à leurs cavaliers; il tire son poignard et le plonge dans le poitrail de celui qui se trouve près de lui; l'animal s'abat aussitôt; un second est frappé, puis un troisième; mais au

bruit qu'ils font en tombant, un des gendarmes se retourne : sa surprise est si grande qu'il ne peut proférer une seule parole. Le duc a sauté légèrement en selle, et ses pistolets, qu'il tient à la main, sont dirigés sur les gendarmes ; il pique sa monture ; et pour ôter aux soldats l'envie de le poursuivre, il ajuste le seul cheval que son poignard n'a pu atteindre ; la balle le frappe à la jambe ; il se cabre, hennit avec force et retombe lourdement sur le sable.

De grands cris attestèrent la fureur impuissante des cavaliers qui ne pouvaient se flatter d'atteindre à la course un homme bien monté, et qui paraissait disposé à crever tous les chevaux qui lui tomberaient sous la main.

Pendant qu'ils tenaient conseil, Beaufort traversait Creil, gagnait Senlis, où il s'arrêta chez le comte de Breauté, qui s'y était réfugié après le massacre de l'Hôtel-de-Ville de Paris.

Ces deux seigneurs qui avaient combattu tant de fois ensemble, se concertèrent de nouveau, non plus pour courir à la victoire, mais pour fuir

à l'étranger. Quelques jours s'écoulèrent dans des préparatifs de voyage, qu'ils avaient soin d'entourer du plus grand mystère ; mais au moment où ils allaient mettre à exécution le projet qu'ils avaient conçu, un émissaire du duc d'Orléans arriva à Senlis pour remettre au comte de Breauté une lettre dans laquelle Gaston lui annonçait qu'il pouvait reparaître au Luxembourg sans crainte d'y rencontrer le prince de Condé, dont la popularité diminuait de jour en jour, et qui ne sortait plus que rarement de son hôtel dans la crainte de tomber victime des embûches que Retz et le Mazarin ne cessaient de lui tendre. Gaston, qui probablement était dans un de ses momens d'épanchemens et de folle confiance, lui apprenait encore qu'il était las d'être le jouet des factieux et de la faction frondeuse ; que tous les ennuis qu'il éprouvait étaient inimaginables, et qu'il se surprenait à avoir des envies d'entrer en accommodement avec la cour. Il attendait pour se décider un ami sûr et de bon conseil,

et il comptait sur le comte de Breauté pour remplir ce double office auprès de sa personne.

Le comte, en recevant cette lettre, ne songea plus à s'expatrier, et il engagea le duc de Beaufort à l'accompagner à Paris. Mais le duc ne crut pas que l'instant de s'y montrer soit favorable; et après avoir remercié Breauté de ses offres bienveillantes, il quitta Senlis nuitamment et se dirigea en toute hâte vers les frontières du Nord. Il ne prit de repos qu'à Bruxelles, où désormais il se crut à l'abri des poursuites du lieutenant de police et du ressentiment du prince de Condé.

Quinze jours s'écoulèrent, et bientôt l'ennui s'empara de l'esprit du duc dont les habitudes turbulentes ne pouvaient s'accommoder d'une existence tranquille et obscure. Il écrivit à ses amis de Paris pour connaître au juste la situation des affaires de l'État, et si les poursuites dirigées contre lui par le prince de Condé, au

sujet de son duel avec son beau-frère, M. de Nemours, avaient été continuées.

M. de Fiesque, l'un de ceux avec lesquels il correspondait, lui envoya la lettre suivante :

« Monsieur le duc,

« On ne songe vraiment plus à votre duel, « ni au défunt duc de Nemours ; le prince de « Condé a regretté, presque aussitôt qu'ils « ont été donnés, les ordres sévères que notre « imbécile de lieutenant de police a pris à la « lettre et fait exécuter avec la dernière ri- « gueur. On a beaucoup ri au Luxembourg « de votre panique.

« Elle vous a conduit loin, mon cher duc!

« Quittez cette ennuyeuse ville de Bruxelles, « où l'on ne vit que dans une atmosphère de « fumée, et prenez la route de Paris. Nous « sommes dans un moment si difficile à expli- « quer, qu'en vérité, j'y renonce pour ma part. « Retz montre les grosses dents ; Condé fait la « moue, et se repent maintenant de s'être jeté

« dans les rangs des Frondeurs ; quant à M. le « duc d'Orléans, il ne change plus d'idée que « deux ou trois fois par semaine : il y a progrès, « comme vous pouvez en juger ; Mademoi- « selle s'ennuie de rester fille, et le parlement « de rendre des édits qui ne sont pas exécu- « tés ; la cour est à Saint-Germain ; on s'ob- « serve mutuellement et on attend.

« Dieu seul, doit savoir comment tout cela « finira.

« Je vous attends, cher duc.

« Votre ami.

« De Fiesque. »

Beaufort n'hésita pas un seul instant à prendre la route de Paris, où il arriva le troisième jour de son voyage ; une invincible curiosité lui fit désirer de revoir l'hôtel Saint-Paul ; un seul domestique l'habitait, et aux questions qu'il lui adressa pour connaitre la résidence de la duchesse, sa sœur, celui-ci répondit que le lendemain de la mort de son époux, elle

était partie pour son château de Nemours.

— Pauvre sœur! murmura le duc en sortant de la cour de l'hôtel, ce mariage, que j'ai désiré avec tant d'ardeur, t'a fait verser bien des larmes... épouse, tu n'étais pas heureuse; veuve, tu le regrettes et me maudis... il y a une destinée pour les familles puissantes et riches... Aujourd'hui la splendeur, la richesse, la puissance; demain, l'exil, la prison ou la hache du bourreau... Je donnerais de bon cœur, au bohémien assez savant pour me prédire l'avenir, dix mille pistoles! Mais bah! le drôle me volerait mon argent et ne me conterait que des sornettes! Allons au Luxembourg!

II.

Les Exilés.

Le 18 octobre 1652, à dix heures du matin, Louis de Bourbon, prince de Condé, montait à cheval dans la cour du Luxembourg, et prenait, avec le duc de Lorraine, le chemin de la Flandre.

Un prince français allait se mettre à la tête d'une armée espagnole!

En partant, Condé avait recommandé au duc d'Orléans de ne point rendre Paris au roi sans avoir obtenu des conditions avantageuses pour lui et leurs plus zélés partisans. Gaston s'engagea à ne traiter avec la cour que si on lui offrait des garanties suffisantes. Mais il ne put tenir sa promesse. Chaque jour de nombreuses députations quittaient la capitale et se rendaient à Saint-Germain pour conjurer le roi de rentrer dans sa bonne ville. Les membres de ces députations étaient accueillis avec distinction et traités aux dépens de sa majesté qui les faisait servir à dîner par ses officiers, tandis qu'une musique bruyante de timballes et de trompettes leur donnait des fanfares. Les égards qu'on leur témoignait firent une grande impression sur l'esprit des députés qui, en rentrant dans Paris, s'empressèrent d'en témoigner la joie qu'ils avaient éprouvé. Le peuple chanta les louanges de Louis XIV avec

autant d'empressement qu'il en avait mis à hurler les pont-neufs composés par les poëtes frondeurs.

Et cependant Gaston n'avait pas encore abdiqué le titre de lieutenant-général du royaume; il se regardait comme étant le maître d'accepter ou de refuser la paix qui lui était proposée; mais on ne lui en laissa pas le loisir, et Gaston fit la triste expérience de l'inconstance du peuple qui l'abandonna au moment où il croyait pouvoir s'appuyer sur lui pour dicter des conditions au roi.

Toutefois il cherchait encore à se dissimuler à lui-même les dangers de sa position, et dans une conversation qu'il eut à ce sujet avec le cardinal de Retz, il lui disait, avec le ton de vanité qui ne l'abandonnait jamais :

— Ne ferais-je pas demain la guerre, si la fantaisie m'en prenait, et plus facilement que jamais ?

— Assurément, répliqua le prélat.

— Le peuple n'est-il pas toujours pour moi ?

— Sans doute.

— Je sais bien que la bourgeoisie ne m'aime pas, mais je ne m'en inquiète guère.

– Les menées de ces gens-là n'aboutiront à rien, s'empressa d'ajouter Retz.

— M. le prince a quitté Paris; mais si je lui voyais un messager, ne reviendrait-il pas?

— Je le crois, répondit Retz.

Gaston ne faisait toutes ces questions que dans le but que le cardinal le réfutât. Mais celui-ci ne voulut pas s'en donner la peine. Il ne s'était rendu au Luxembourg que sur l'invitation qui lui en avait été faite, et dans l'intention de juger par lui-même des intentions de Monsieur, et de ce qu'il méditait pour empêcher le roi de rentrer dans Paris. L'incertitude du prince, ses éternelles hésitations convainquirent le cardinal que Monsieur se laisserait prendre au dépourvu, et que d'ailleurs, il était sans influence pour ramener à lui les débris épars de la Fronde.

Dès ce moment, il sépara ses intérêts de

ceux du prince : Retz se rappela la conduite du duc d'Orléans à son égard, après le combat du faubourg Saint-Antoine, et il s'autorisa d'une ingratitude pour accomplir une perfidie. Il se rendit à Saint-Germain pour offrir ses services à la cour, à la condition que le cardinal Mazarin s'éloignerait de Paris le temps qui serait nécessaire pour faire annuler les arrêts rendus contre lui par toutes les chambres du parlement. Anne d'Autriche rejeta cette condition, mais Mazarin lui fit changer d'avis : il persuada à la reine qu'il valait mieux se prêter à ce désir qui comblerait de joie les Parisiens, que de les mécontenter. « Une fois que la cour aura mis le pied dans la capitale, ajouta-t-il, je reparaîtrai, et nul n'y trouvera un mot à dire. » La reine accéda à toutes les demandes du cardinal de Retz, et celui-ci revint à l'archevêché en s'applaudissant d'une démarche qui consolidait son crédit.

Le 21 octobre, Louis XIV rentra dans sa capitale avec un cortége brillant et nombreux

Le peuple manifesta sa joie par les transports les plus vifs ; et cependant la promesse d'amnistie qui avait été faite n'offrait que de faibles garanties ; un article tout jésuitique exceptait du pardon général les individus qui, pendant la durée de la guerre civile, se seraient rendus coupables de délits envers les particuliers ; comme si les intérêts de l'État n'avaient pas été étroitement liés à ceux de la bourgeoisie dans cette longue lutte ! mais les exactions commises par les chefs de la Fronde, les promesses d'un bien-être qu'ils n'avaient pu réaliser, toutes ces causes fermèrent les yeux du peuple qui était las de la guerre civile et de l'émeute ; on désirait des jours de tranquillité, et on ne se montra nullement difficile sur les conditions imposées par la cour.

Le roi descendit au Louvre, et deux heures après son arrivée, il envoya dire à son oncle de quitter Paris le soir même et de se retirer à Blois. Gaston eut un instant l'envie de ne point obéir et d'envoyer le duc de Beau-

fort faire d'énergiques représentations à son neveu Louis XIV, qui le traitait avec toute la dureté d'un étranger; mais Beaufort ne se sentit pas assez de courage pour remplir convenablement une semblable mission. Gaston céda à l'impérieuse nécessité; il fit ses préparatifs de départ, et quelques heures après la réception du messager royal, il monta en voiture avec le duc de Beaufort, qui n'abandonna pas sans regret le petit empire qu'il s'était formé dans les halles. Mais en quittant Paris, il ne perdait pas l'espoir d'y reparaître, et il murmurait entre ses dents :

— Nous aussi, nous y ferons notre entrée triomphale ; mais malheur aux vaincus! l'exil ne suffira pas pour nous venger d'eux! La mort à tous!

Et cependant Beaufort devait s'estimer très heureux de ne pas être poursuivi pour le duel qu'il avait eu avec son beau-frère quelque mois auparavant. Si Anne d'Autriche eût été vindicative, il lui suffisait d'ordonner l'arres-

tation de Beaufort, et de le traduire devant le parlement comme coupable de meurtre. Mais la reine dédaigna — les uns prétendirent qu'elle oublia — un semblable moyen.

Mademoiselle n'attendit pas qu'on lui fit signifier de se retirer dans une de ses terres; elle s'exila elle-même, et alla habiter son château de Saint-Fargeau, emmenant avec elle une suite peu nombreuse; le comte de Pradines se montra courtisan du malheur; il accompagna l'altesse royale dans l'exil qu'elle s'imposait. Mesdames de Fiesque et de Frontenac ne crurent pas devoir lui témoigner autant de dévoûment, et au moment du départ, elle ne trouva que M. de Pradines et Paul Leblanc qui l'attendaient dans l'antichambre. Elle ne s'étonna pas de cet isolement; il semblait qu'elle s'attendait à ne rencontrer qu'eux. Quelques domestiques, dont la fidélité ne pouvait être mise en doute, furent désignés pour accompagner la princesse.

Louise d'Orléans versa quelques larmes en

montant en voiture ; mais la gaité du comte de Pradines dissipa bien vite cet accès de mélancolie, et la route se fit en causant de la nouvelle cour, et du sort réservé aux plus zélés partisans de la Fronde.

Nous laisserons l'altesse royale prendre possession de son château et nous retournerons à Paris.

M. de Louviers, qui commandait à la Bastille, ne voulut pas d'abord rendre cette forteresse, malgré la sommation que le roi lui envoya faire : mais comme on le menaça de le pendre, s'il se laissait assiéger, il se hâta d'ordonner qu'on baissât le pont-levis, et un quart-d'heure après, il remit les clés de la forteresse à l'envoyé de Louis XIV.

La duchesse de Châtillon reçut l'ordre de ne point paraître à la cour et de partir de Paris dans les vingt-quatre heures. Tous les officiers attachés aux princes de Condé et de Conti se virent exilés à plus de cinquante lieues de la

capitale ; enfin le cardinal de Retz, celui auquel la reine avait dit publiquement dans la galerie du Louvre que c'était à lui que le roi devait particulièrement son retour dans Paris, Retz, qui se croyait au comble de la faveur, ayant refusé d'accepter l'ambassade de Rome avec la promesse de ne le laisser que trois ans dans ce poste, cent mille francs pour acquitter ses dettes, une pension de cinquante mille écus, et quarante mille autres comptant le jour de son départ, Retz qui ne refusa ces offres brillantes que parce qu'il espérait, en paraissant résister, qu'on lui en donnerait davantage, se vit arrêté le 19 décembre dans les appartemens du Louvre, où il avait été mandé par le roi, et conduit à Vincennes, sans que le peuple, dont il avait été l'une des idoles, fit la plus petite démonstration en sa faveur.

Anne d'Autriche lassée de ses insolentes prétentions avait donné ordre au capitaine

chargé de faire cette arrestation, de l'attaquer à main armée s'il faisait mine de vouloir résister (1).

Deux mois après, Mazarin entra dans Paris ayant à sa droite le maréchal de Turenne, et à sa gauche sa majesté Louis XIV qui avait été au-devant de lui à plus de six lieues. La bourgeoisie lui donna à l'Hôtel-de-Ville une fête brillante, et dans laquelle on lui prodigua les honneurs qu'on rend à un souverain. Cette bonne bourgeoisie cherchait ainsi à se disculper des injures et des grossiers quolibets qu'elle prodiguait au Mazarin alors qu'il fuyait à Cologne.

Après le premier énivrement passé, Mazarin songea à se rendre redoutable, et son premier acte d'autorité fut de convoquer, au nom du roi, toutes les chambres du parlement pour faire le procès du prince de Condé.

(1) Cet ordre ressemblait à celui qui fut donné au maréchal de Vitri lorsque celui-ci assassina le maréchal d'Ancre.

Il contraignit le jeune monarque à assister aux débats solennels qui eurent lieu à cette occasion. Et suivant la prédiction du cardinal de Retz qui avait dit que le parlement jugerait amis ou ennemis, et Condé lui-même, auquel il témoignait tant d'attachement, après huit jours employés à lire l'enquête faite à cette occasion, à entendre les nombreux témoignages de gens payés pour répéter une leçon tracée à l'avance, le vainqueur de Lens et de Rocroi, Condé fut déclaré criminel de lèze-majesté et condamné à mort. L'arrêt le dépouillait en outre de ses emplois et gouvernemens, et confisquait ses biens au profit de l'État.

Le prince de Conti évita le sort de son frère en consentant à épouser une des nièces de Mazarin, Anne-Marie Martinozzi. Ce mariage se fit sans éclat, et le prince fut dès ce moment étranger au tracas des affaires.

Sur ces entrefaites, le cardinal de Retz, devint par la mort de son oncle, archevêque de

Paris. Mazarin lui promit la liberté s'il consentait à donner sa démission. Il accepta, et en attendant la ratification du pape, on le transféra dans le château de Nantes, d'où il s'échappa en escaladant une fenêtre en se laissant tomber sur le gazon de vingt pieds de hauteur; il se blessa à la jambe, ce qui ne l'empêcha pas de se rendre à Rome. Son arrivée à la cour du Saint-Père fit refuser au cardinal Mazarin la ratification qu'il demandait, et Paris resta privé de son archevêque qui menait une vie joyeuse, exemple de devoirs et même de bienséance. Toutefois, et après de nombreux pourparlers, Retz compris toute l'inutilité d'une resistance qui le laissait dans l'exil, dépouillé de tous ses biens : aux messages pressans du cardinal Mazarin, qui tenait à faire cesser le schisme qui s'était élevé au sein du clergé à l'occasion de l'emprisonnement du coadjuteur, Retz répondit par un traité qui ne contenait pas moins de vingt-six articles ; on le lui renvoya corrigé et considérablement

diminué, ce qui ne l'empêcha pas d'élever de nouvelles prétentions qui eurent le même sort que les précédentes. Enfin, il finit par transiger avec la cour de France, qui lui donna, en échange de son archevêché, de bonnes abbayes dont les revenus l'aidèrent à payer ses dettes et à vivre fastueusement en Lorraine, où il avait fixé sa demeure.

Après avoir gagné et perdu des batailles, Condé, las de faire la guerre, se remit aux mains de don Louis de Harc, ambassadeur plénipotentiaire du roi d'Espagne et son premier ministre, qui était chargé de négocier avec le cardinal Mazarin le mariage de Marie-Thérèse d'Autriche avec Louis XIV et la conclusion de la paix; la rentrée en France du prince de Condé, et l'annulation de la sentence portée contre lui étaient les deux principales questions qui furent d'abord agitées par les négociateurs. Le cardinal Mazarin se montra inexorable à l'égard du prince rebelle qui devait s'attendre à n'être rien à la cour, tant

qu'il ne s'abandonnerait pas à la clémence du roi, sans explications, ni restrictions. Enfin après de nombreuses conférences, Condé obtint la permission de se rendre dans son gouvernement de Bourgogne qui lui fut restitué ainsi que tous ses biens, titres et dignités.

II.

Malgré l'Amnistie.

Mademoiselle menait une vie fort retirée dans son château de Saint-Fargeau ; la lecture, la promenade, un peu de musique, telles étaient les seules distractions de l'Altesse royale ; le comte de Pradines fut le seul qui ne put s'ac-

commoder de cette vie tranquille et uniforme, et un jour il prit Paul Leblanc à part et lui dit :

— Ça, monsieur Leblanc, ne trouvez-vous pas que l'air que l'on respire à Saint-Fargeau est mortel? pour moi, l'ennui me gagne, et si cela doit encore durer long-temps, j'en dépérirai.

— Le comte de Pradines ne se plaît qu'à la cour, répliqua le jeune homme d'un air distrait.

— A la cour ou dans les camps, poursuivit Pradines; mais par là mort Dieu! point d'exil semblable à celui-ci.

— La princesse est maîtresse de ses actions, et les personnes de sa maison n'ont à se plaindre d'aucune vexation des gens du dehors; pour moi, monsieur le comte, je me trouve à merveille dans ce château.

— J'y étouffe, dit Pradines avec humeur;

mieux vaut les cachots de Vincennes ou de la Bastille que la cage dorée dans laquelle nous sommes renfermés depuis quatre mois... Ici, nous n'avons pas le droit de nous plaindre, et à Vincennes ou à la Bastille nous pourrions maudire à notre aise sa majesté Louis XIV. Le bon roi, le bon cousin surtout! que d'égards il a pour sa famille. Le duc d'Orléans est à Blois, et se donne peut-être au diable, faute de savoir à quel saint se vouer. Et nous, mort Dieu! nous nous engraissons dans une lâche oisiveté; nous faisons nos quatre repas! mais si nous voulons mettre le nez dehors, nous rencontrons de ces figures patibulaires que le lieutenant de police connaît de longue date : oui, monsieur Paul, nous sommes espionnés

— Quelle idée! vous aurez pris des vagabonds pour des employés de M. le lieutenant de police.

— Ce jeune homme est entêté, murmura Pradines en s'éloignant ; avec lui, j'ai toujours tort.

— Pauvre comte ! pensa Paul en suivant du regard M. de Pradines, il était à Paris l'homme le plus pacifique et le moins remuant de la cour, et depuis qu'il habite Saint-Fargeau, il ne rêve que combats et émeutes : son imagination est devenue ambitieuse : des places ! des dignités ! s'écrie-t-il : eh ! bon Dieu, qu'en ferait-il à son âge?

Quelques jours après cette conversation, Paul apprit que son père venait de mourir. Il demanda à Mademoiselle la permission de s'absenter le temps nécessaire pour faire rendre les derniers devoirs à son père et recueillir sa succession. Son Altesse lui accorda un congé d'un mois, et comme Paul s'étonnait de la facilité avec laquelle la princesse le laissait s'éloigner, Mademoiselle lui répondit qu'elle voulait profiter du voyage qu'il allait faire aux environs d'Orléans pour avoir des renseignemens sur plusieurs personnes qu'elle nomma.

— Votre discrétion m'est connue, monsieur

Paul, ajouta-t-elle, et je sais que vous m'êtes entièrement dévoué, je puis donc vous confier un secret qui, j'en suis certaine, mourrait avec vous, si je vous disais : Monsieur Paul, le temps n'est pas venu de le révéler.

— Votre Altesse peut parler, répliqua le jeune homme avec fermeté.

— Je me suis résignée de moi-même à un exil qu'on m'eût imposé par la force. Mon cousin Louis XIV n'a pas eu la satisfaction de me chasser de sa capitale. Je suis partie volontairement, et il y aura demain quatre mois que j'ai pris possession de mon château de Saint-Fargeau. J'ai cru, dès les premiers jours, que je m'accoutumerais à cette vie paisible, et j'ai voulu me créer des distractions... Je m'abusais ; l'ennui, le dégoût se sont emparés de mon âme : il me faut à moi les plaisirs tumultueux et brillans de la cour ; les luttes ambitieuses, les intrigues du palais... Ici, rien de tout cela... toujours les mêmes sites, les mêmes

occupations, les mêmes visages... N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur Paul?

Le jeune homme n'osa dire sa façon de pensée, et il fit un signe approbateur qui le dispensait d'entrer en explication.

Mademoiselle continua.

— Mon père est à Blois, et s'occupe de botanique du matin au soir; Condé est rentré en grâce, mais à la condition qu'il ne prendra aucune part aux affaires publiques; Retz est en prison, à Vincennes, et parmi les chefs de l'audacieuse Fronde, il ne reste que le duc de Beaufort, triste roi aspirant après son royaume des Halles, qu'il ne reverra peut-être jamais! mais enfin, Beaufort est libre de tout engagement; il n'a rien promis, rien juré à Louis XIV, et il m'a écrit qu'il était prêt à faire une tentative, sans doute désespérée, pour ressaisir le pouvoir que naguère nous avions dans les mains. Toutefois, je ne veux pas exposer follement des gens de cœur et de résolution, et

avant de lever l'étendart de la révolte, il m'importe de connaître la disposition des esprits ; Orléans est dévoué à mon père ; c'est un duché dans lequel nous pourrions, sans effort, recruter une armée, si la population qui le compose n'était lasse de la guerre... Nous voulons essayer, et j'ai jeté les yeux sur vous, monsieur Paul, pour remplir une mission difficile, dangereuse même, mais dont vous vous acquitterez avec empressement et sagacité, je n'en doute pas.

— La bonne opinion de votre Altesse ne sera pas trompée.

— Je continue. J'ai écrit quelques lettres : vous vous en chargerez, et vous ne les remettrez qu'entre les mains des personnes auxquelles je les destine : songez bien, monsieur Paul, que le contenu de ces lettres peut compromettre des familles entières. Vous serez prudent : j'y compte.

Paul assura Mademoiselle du désir qu'il

avait de se rendre utile. et la princesse le quitta pour aller prendre le paquet qu'elle lui destinait.

Une heure après Paul, montait à cheval et se dirigeait vers le village d'Andeglou qui n'était séparé de Saint-Fargeau que par une quinzaine de lieues.

Son arrivée fit sensation. On se montrait au doigt le fils du meunier qui, au service de Mademoiselle. s'était transformé en un élégant cavalier ; ses habits. d'un drap fin et taillés à la dernière mode. excitèrent l'envie des jeunes gens et l'admiration des filles du village qui ne pouvaient se lasser de le regarder. Paul ferma l'oreille aux grossières plaisanteries des uns et aux complimens des autres : il continua son chemin. et arriva bientôt devant le moulin dont le produit l'avait fait vivre lui et son père.

Il mit pied à terre auprès d'une haie, y attacha son cheval, et entra sans hésiter dans la

maison. Elle était occupée par un petit homme joufflu, vêtu de noir de la tête aux pieds ; son rabat de dentelle qui se balançait sur sa poitrine, ne laissa pas long-temps le jeune homme dans l'ignorance de l'état exercé par cet individu.

— C'est un prêtre, murmura Paul ; peut-être le curé de ce village qui a voulu veiller sur mon héritage : le brave homme, s'il en est ainsi...

Mais il ne tarda pas à connaître le genre d'intérêt que lui portait le petit homme joufflu. La succession de feu son père était grevée de dettes, et pour abréger la liquidation qui pouvait être longue, l'unique créancier de Jean Leblanc, c'est-à-dire le curé du village d'Andeglou, avait pris possession des meubles et immeubles du défunt, et il annonça hautement qu'il se regardait comme le seul propriétaire.

— Permettez, monsieur le curé, lui dit Paul d'un ton qui n'avait rien d'amical ; mon père

est décédé, et après lui, tout ce qui est ici m'appartient. Je viens prendre possession de mon héritage, et vous trouverez bon que je chasse de chez moi ceux qui tenteraient de me le disputer.

— Qu'est-ce à dire! jeune homme, répliqua le curé, vous prétendez me faire évacuer mon moulin, car il est à moi ce moulin, et les dépendances d'une propriété sur laquelle j'avais prêté de l'argent?...

— Que mon père vous a rendu en vous payant de gros intérêts.

— Montrez-moi la quittance, inconsidéré jeune homme, et alors je me retire.

— Vous savez bien qu'elle n'existe plus. Votre premier soin, en entrant dans cette maison, a été de la détruire...

— Malheureux! vous oubliez le caractère sacré dont je suis revêtu!

— Et c'est à la faveur de l'habit que vous

portez que vous espérez consommer une indigne spolation.

— Jeune homme! jeune homme! ménagez vos expressions : votre impiété est grande sans doute...

— N'allez-vous pas me faire un sermon maintenant? Écoutez-moi, monsieur le curé, et veuillez réfléchir sérieusement à ce que je vais vous dire. Je respecte ce qui est respectable, et j'estime ce qui est estimable: c'est assez vous dire qu'un homme, dans quelque position qu'il se trouve, a des droits à mon estime, à mon respect. Ce n'est point l'habit que je salue, mais l'homme.

— Ce préambule sent l'hérétique, dit le curé.

— Ou vous craignez le scandale, ou vous ne le redoutez pas : dans le premier cas, je suis disposé à mettre Andeglou en révolution pour avoir mon héritage, et prouver la fausseté de la dette alléguée par vous afin de légitimer

votre usurpation; si, au contraire, vous aimez à faire parler de vous, je m'adresserai aux autorités d'Orléans; je demanderai justice et je vous contraindrai à mettre entre les mains des magistrats des preuves irrécusables de votre créance... et je vous l'avouerai avec franchise, j'aimerais mieux que vous n'eussiez pas peur du scandale. J'appartiens à la maison des d'Orléans... vous comprenez.

— Parfaitement: à défaut de bon droit, la faveur vous donnerait raison; mais vous ignorez sans doute que les habitans d'Orléans n'ont qu'un médiocre intérêt à soutenir les droits, bons ou mauvais, de M. le duc et de ses gens: on se souvient des guerres de la Fronde.

— Tant mieux! morbleu! s'écria Paul, il est bon qu'un pareil souvenir vive dans les cœurs: et qui sait! on est peut-être à la veille d'une nouvelle levée de boucliers.

— Ha! ha! fit le curé en jetant un regard curieux sur l'imprudent jeune homme, vous

croyez que nous sommes à la veille d'une nouvelle levée de boucliers.

Paul s'aperçut, mais trop tard, de l'indiscrétion qu'il venait de commettre, et il s'empressa d'ajouter avec un air d'indifférence :

— Il y en a qui disent cela, mais ceux qui ont vu Paris ne partagent pas cet avis. Brisons-là. Je vous donne jusqu'à demain pour réfléchir.

Et Paul fit quelques pas vers la porte.

— Vous partez déjà, lui dit le curé d'une voix qu'il cherchait à rendre caressante, à quoi bon ! rien ne presse : je vous offre l'hospitalité chez moi...

— Ce n'est pas encore décidé, interrompit Paul d'un ton goguenard.

— Ou chez vous... si on me conteste ma créance : nous souperons ensemble, et en causant, nous pourrons peut-être nous entendre.

— Comme il se radoucit, pensa Paul.

— Je suis un peu vif, vous ne l'êtes pas moins : on s'emporte d'abord, on se dit des choses désagréables, dont on se repent aussitôt, mais elles n'en sont pas moins dites. Ainsi, c'est convenu, vous souperez avec moi.

— Je n'ai point dit cela.

— Où iriez-vous? dans une heure il fera nuit, et il vous en faut deux pour gagner Orléans... Allons, allons, ayez pitié de votre cheval qui hennit tristement et réclame les douceurs de l'écurie... Elle est toujours à droite, comme de votre temps... Moi, je vais préparer le souper.

Paul n'eut pas la force de refuser les offres du curé, seulement il se promit de se tenir sur ses gardes, et en sortant il se disait : — J'aurai l'œil sur lui.

Le souper ne tarda pas à être servi ; il était copieux, et Paul ne put s'empêcher de vanter les talens culinaires de la servante du curé. Les rasades se succédaient sans interruption, et bientôt les deux convives se sentirent en

belle humeur. Paul voulut chanter deux couplets d'une romance composée par lui pour célébrer les attraits de la dame de ses pensées : le curé se prêta de bonne grâce à cette fantaisie bachique, et promit de faire chorus.

Paul, certain d'être écouté, vida son verre d'un seul trait afin de se donner de la voix, et il commença en bégayant :

Une dame de haut lignage,
Fière, inhumaine...

Il s'arrêta tout court, se gratta le front en murmurant : Fière, inhumaine..... fière..... ah! j'y suis.

Une dame de haut lignage..

Le curé avait profité d'un moment où Paul cherchait des idées au plafond pour lui jeter dans son verre une poudre narcotique dont

l'effet était aussi rapide que l'éclair. Aussi, quand il s'écria qu'il avait trouvé sa rime, le curé le contraignit à boire; Paul obéit, en bégayant faiblement *une dame de haut lignage*, puis il tomba lourdement sur la table et s'endormit.

— Tu dois être un agent de monseigneur d'Orléans, se dit le curé en s'approchant de Paul : vérifions mes doutes.

Il le fouilla et trouva le paquet cacheté aux armes de Mademoiselle : il le brisa précipitamment et s'empara d'une demi-douzaine de lettres adressées aux partisans de l'ancienne Fronde, qui s'étaient retirés à Orléans et dans les environs.

— Je vais lire ceci, murmura-t-il sourdement, et j'aurai bien du malheur si je ne trouve là-dedans de quoi faire pendre ce drôle... Eh! mais il y a une amnistie... je n'y songeais plus... Oui, mais elle ne protége point les fauteurs de troubles et ceux qui se sont rendus coupa-

bles de crimes envers les particuliers... Je ne plaiderai point : et malgré l'amnistie, le fils de Jean Leblanc sera pendu... Allons lire ces papiers.

III.

Le Cas de conscience.

Paul ne se réveilla que fort avant dans la matinée, et en ouvrant les yeux, sa surprise fut grande : il s'était endormi le verre à la main dans la salle basse du moulin, et il se retrouvait dans un petit caveau qui servait à feu son père de cellier.

— C'est une mauvaise plaisanterie, s'écria-t-il en secouant les brins de paille qui étaient sur ses habits, ce petit joufflu de curé qui se permet de me mettre ainsi au frais, mollement étendu sur une botte de paille! Il paraît qu'il n'y a qu'un lit dans la maison, et le disciple de Dieu a cru devoir se l'adjuger... Nous allons voir tous les deux...

Il fit quelques pas vers la porte et la secoua rudement pour l'ouvrir, mais elle résista à tous ses efforts, il revint près de la lucarne qui éclairait le cellier ; elle était traversée par deux barreaux en fer qui paraissaient avoir été scellés tout récemment.

— Que veut dire ceci? se demanda Paul en commençant à être inquiet ; voudrait-on transformer mon moulin en une prison, et suis-je destiné à avoir, le premier, les honneurs de l'incarcération?... Holà! holà!... quelqu'un!

Le silence le plus profond régnait dans la maison, et personne n'accourut à ses cris.

— Ainsi, je suis prisonnier, se dit Paul en serrant les poings avec colère! Ah! joufflu damné, prêtre de contrebande, apôtre de malheur! tu me paieras cher ce tour-là... Mais essayons de sortir d'ici.

Tous ses efforts pour enfoncer la porte furent vains, et il se jeta, en jurant comme un damné, sur la botte de paille qui lui avait servi de lit.

— Attendons! se dit-il; par la mort Dieu! je me vengerai.

Le gros joufflu, Antoine-Nicolas Bérard, vicaire du village d'Andeglou, s'était retiré dans sa chambre, pour y prendre connaissance des papiers qu'il avait soustraits à Paul, et il n'avait pas tardé à acquérir la preuve d'un complot tramé par Mademoiselle, pour susciter une guerre civile dans Orléans. Sur cinq lettres dont se composait le paquet cacheté aux armes de l'Altesse royale, Bérard en avait lu quatre: en ayant le soin, à chacune d'elles,

d'écrire sur ses tablettes les noms des personnes qui s'y trouvaient désignées.

— Voyons la dernière, murmura-t-il, en promenant autour de lui des regards satisfaits.

Il lut la suscription suivante d'une voix troublée :

« A monseigneur l'évêque d'Orléans ! »

— Mon supérieur ! dit Bérard en fronçant le sourcil ; il y aurait plus que de l'indiscrétion à lire cette lettre... Je dépends du pape et non de Louis XIV... Lisons et que Dieu me le pardonne.

Il déploya lentement la lettre et lut ce qui suit :

« Monseigneur.

« Le cardinal Mazarin n'a pas craint d'éle-
« ver un schisme au sein de l'Église catholi-
« que en privant le cardinal de Retz de sa li-

« berté, et en laissant vacant l'archevêché de
« Paris; le prélat a pris la fuite et s'est réfu-
« gié à Rome, auprès de notre Saint-Père le
« Pape; mais le scandale, loin d'être étouffé
« par l'espèce de transaction que le cardinal a
« cru devoir faire avec la cour, n'en est que
« plus grand.

« Quelle honte! que de pareils arrange-
« mens!

« Louis XIV se laisse aveuglément gou-
« verner par un Italien qui le trompe et le
« rend odieux à son peuple, il est temps de
« l'arracher à une tutelle aussi humiliante;
« et de recommencer l'œuvre inachevée de la
« Fronde; Nos intentions ont été indignement
« méconnues, et l'ambition insatiable de M. le
« Prince aidant, il a été façile aux partisans de
« Mazarin de calomnier nos intentions et de
« nous rendre un objet d'épouvante pour les
« paisibles bourgeois de Paris.

« Qu'est-ce qu'un Frondeur? suivant eux.

« C'est un brigand sans pitié ; un impie : un
« homme vivant de sang et de rapines.

« Vous savez, monseigneur, si tel était le
« but que les Frondeurs se proposaient. Ap-
« puis du trône et de l'autel, défenseurs des
« droits de tous, et non pas protecteurs de
« la tyrannie de quelques-uns, ils se sont tou-
« jours associés avec empressement à tout ce
« qui était juste et honorable.

« La Fronde n'est pas morte sous les coups
« terribles que ses oppresseurs lui ont porté.
« Bon nombre de seigneurs de distinction
« m'ont écrit à ce sujet ; ils n'attendent qu'un
« signal pour crier : Vive la France et le roi !
« A bas le cardinal ! Un chef qui leur est cher,
« le duc de Beaufort, est prêt à se mettre à
« leur tête.

« Nous comptons sur votre appui, monsei-
« gneur, pour décider les autorités religieuses
« de votre évêché à nous prêter secours et
« protection ; il suffirait pour enflammer le

« courage des paysans et les déterminer à
« prendre les armes, de quelques prédications
« faites par les curés auxquels vous pouvez
« confier nos projets.

« Un archevêché, monseigneur, convien-
« drait à merveille à votre haute intelligence
« et à vos lumières, et celui de Paris est vacant
« par la renonciation volontaire du cardinal
« de Retz.

« D'Orléans à Paris le trajet n'est pas long.
« Qu'en pensez-vous, monseigneur?

« Votre humble pénitente,

« LOUISE D'ORLÉANS. »

« *P. S.* La personne qui vous remettra
« cette lettre, que vous brûlerez en sa pré-
« sence, a toute ma confiance. Je le charge de
« voir M. de Beaufort: vous lui donnerez
« votre réponse. »

Bérard avait lu cette longue épître avec une scrupuleuse attention; chaque phrase avait été

commentée afin d'en extraire toute la criminalité qui pouvait s'y trouver. Quand il eut fini, il la jeta sur la table en s'écriant :

— Il y a là-dedans un cas de conscience embarrassant ! Si je livre cette lettre au gouverneur d'Orléans, je compromets la liberté de mon évêque ; si je ne la livre pas avec les autres, je m'expose... Eh ! mais il y a un moyen de sortir d'embarras : « Brûlez cette lettre. » dit la prévoyante Altesse... Si moi-même... Pourquoi non ! Monseigneur n'est peut-être pas engagé dans le complot tramé par les débris de l'ancienne Fronde ; sauvons-le du danger, en détruisant la seule preuve qui puisse l'accuser : brûlons cette lettre.

Bérard alluma une lampe, et après quelques instans de réflexion, il livra à la flamme dévorante la missive de Mademoiselle.

— Maintenant, se dit-il, occupons-nous de mon prisonnier ; quelques heures s'écouleront encore avant qu'il ne se réveille, pro-

fitons de son léthargique sommeil pour le transporter dans un lieu sûr... — Marguerite! Marguerite!

Une grosse fille bien réjouie, à la mine avenante, à l'œil éveillé, entra dans la chambre en demandant ce que M. le curé voulait :

— Que vous m'aidiez à transporter un ivrogne dans un lieu où il pourra faire pénitence.

— Ah! ce beau jeune homme?

— Vous avez remarqué qu'il était beau, Marguerite, lui dit le curé en laissant tomber sur elle un regard sévère.

La servante, en fille qui connaissait son monde, baissa timidement les yeux et répondit niaisement qu'elle n'avait pas cru commettre un péché en répétant ce qu'on disait dans le village. Bérard lui imposa silence et lui fit signe de le suivre dans la salle basse, où une heure avant, il s'était énivré en compagnie de Paul Leblanc.

Celui-ci dormait étendu sous la table.

— Allons, Marguerite, dit Bérard en s'approchant de Paul, prenez les jambes de ce jeune hérétique, et aidez-moi à le transporter dans le cellier.

— Mais il va se réveiller, répondit Marguerite en n'osant s'approcher.

— Obéissez, Marguerite! lui cria le curé d'un ton impératif.

Et il ajouta : — Ce narcotique est puissant, nous n'avons rien à craindre de lui.

Et voici comment Paul fut transporté dans le cellier, et couché sur une botte de paille : Bérard ne se contenta pas de fermer la porte à deux tours, et de la barricader au dehors ; il courut chez le serrurier du village, et le ramena avec lui, afin qu'il mît des barreaux à la lucarne du cellier qui ouvrait sur la campagne ; cette besogne s'acheva en moins de deux heures, et à son réveil, Paul se trouva dans une

prison fraîchement organisée par les soins obligeans du curé Bérard, qui était parti immédiatement après pour se rendre à Orléans.

IV.

De par le Roi.

Le marquis de Sourdis qui avait su, en dépit de ses nombreux ennemis, conserver son gouvernement, reçut avec empressement le curé Bérard, qui s'était fait annoncer comme ayant d'importans secrets à lui révéler ; et il n'eut

pas lieu de se repentir de lui avoir accordé une audience, car le curé lui apprit en peu de mots le but de son voyage à Orléans et de quelle manière il avait surpris les secrets d'un agent des Frondeurs.

Le marquis de Sourdis se fit remettre les preuves du complot qu'on voulait ourdir dans l'étendue de son gouvernement, et quand elles furent entre ses mains, il envoya chercher le capitaine de garde à l'Hôtel-de-Ville, et lui donna l'ordre d'arrêter et de conduire en prison les personnes inscrites sur une liste dressée à cet effet.

Bérard réclama une escorte pour retourner à Andeglou, et sur l'observation faite par le marquis de Sourdis, qu'il n'avait rien à craindre pour sa sûreté personnelle, il répliqua avec aigreur :

— Monsieur le marquis de Sourdis a sans doute oublié que j'ai arrêté moi-même l'agent

porteur des papiers que je viens de lui remettre, et que cet homme est chez moi.

— Imprudent! s'écria le marquis, il aura profité de votre absence pour se sauver.

— Il ne le pourrait pas, continua Bérard en souriant ; mais bien certainement il ne viendra point se livrer de lui-même.

— Vous aurez une escorte, interrompit le gouverneur ; quand voulez-vous retourner à Andeglou?

— Sur le champ, si monsieur le marquis n'y trouve pas d'empêchement.

— C'est bien ; dans une heure vous partirez.

Le gouverneur congédia Bérard, qui alla se promener par la ville en attendant le moment de son départ. Il eut bien envie d'aller rendre visite à son évêque afin de lui raconter le genre de service qu'il avait cru devoir lui rendre, mais il craignit de s'attirer la censure

de son supérieur, et il remit à d'autres temps cette confidence peu importante puisqu'elle était dénuée d'intérêt.

Il revint à l'Hôtel-de-Ville, et en entrant dans la cour, il trouva six cavaliers en selle et prêts à partir; l'officier qui les commandait s'approcha de lui pour demander s'il n'était pas le curé Bérard.

— C'est moi, répondit-il fièrement.

— En ce cas, mon révérend père, en selle et au galop.

— Je préfère aller au pas, répliqua Bérard, ma monture est indocile...

L'officier qui commandait l'escorte mit pied à terre afin de contraindre le curé à monter en selle; ce dernier se hâta d'obéir, et force fut à sa rosse étique de faire au galop le chemin qui séparait Orléans du village d'Andeglou. La pauvre bête en crêva à son arrivée, ce qui arracha à M. le curé un juron extrêmement énergique mais très peu chrétien.

— Ha! ha! mon révérend, lui cria le commandant de l'escorte, il paraît que vous vous moquez du péché?

— Faites votre devoir, monsieur, lui répondit Bérard en désignant du geste le cellier dans lequel Paul était renfermé.

— A vous, mon révérend, à faire le vôtre. Je suis chargé, par le marquis de Sourdis, de conduire à Orléans un prisonnier que vous devez me remettre. Où est-il?

— Dans ce cellier : en voici la clé.

— Chacun son emploi; mon révérend : nous sommes soldats, et nous n'entendons rien au métier de geôlier : hâtez-vous, je suis pressé de partir

Bérard ouvrit la porte du cellier. Paul en sortit précipitamment, et s'élança sur le curé qu'il terrassa en lui criant :

— Misérable! non seulement tu me voles mon héritage, mais encore tu veux me priver de ma liberté!

— Du secours! du secours! balbutia le curé d'une voix étouffée!

— Qu'on les sépare! s'écria l'officier.

Cet ordre s'exécuta un peu rudement, mais Paul fut le seul qui se plaignit de la brutalité des soldats ; Bérard s'estima très heureux d'en être quitte à si bon marché, et il se retrancha derrière les soldats en disant à l'officier :

— Maintenant, monsieur, vous pouvez emmener votre prisonnier.

— Moi! prisonnier! dit Paul en essayant de se dégager des mains qui le retenaient.

Le commandant ne répondit pas à l'invitation que lui faisait Bérard ; il examinait Paul avec attention, et avant de donner l'ordre de remonter à cheval, il s'approcha de son prisonnier et lui frappa sur l'épaule.

— Vous vous nommez Paul Leblanc; lui dit-il.

Paul se retourna et dit à son tour :

— Et vous, Latournelle.

— Le capitaine Latournelle, continua l'ancien serviteur du feu duc de Nemours, oui, mon gentilhomme; il paraît que vous vous êtes brouillé avec la justice du pays.

— Qu'en savez-vous, répliqua Paul avec fierté.

— L'ordre que j'ai entre les mains m'en dit assez, ajouta Latournelle; et il se retourna vers ses soldats et leur cria de monter à cheval; il faut me suivre, mon gars, dit-il à Paul.

— Un moment encore, capitaine Latournelle, lui dit Paul en se débattant: avant de sortir d'ici, il faut que ce corbeau, qui se cache derrière vos soldats, me restitue les papiers qu'il m'a volés.

Bérard devint rouge jusqu'aux oreilles et se sauva à toutes jambes dans le moulin, et en referma la porte sur lui. Latournelle qui avait hâte de retourner à Orléans, envoya dans le

village pour y prendre, au nom du roi, un cheval afin que le prisonnier put le suivre plus commodément. Les habitans d'Andeglou, malgré leur respect pour tout ce qui émanait du roi, crurent devoir protester, et ils se refusèrent d'un commun accord à fournir le cheval que Latournelle leur demandait.

— Les manans! murmura le capitaine en apprenant le mauvais succès de la négociation entreprise par son ordre; ils ont beau faire, je leur emprunterai une de leurs meilleures montures. En route!

Les cavaliers entourèrent Paul et le contraignirent de marcher au milieu d'eux. A vingt pas du moulin, l'escorte fit la rencontre d'un laboureur qui traînait deux chevaux superbes à sa suite. Latournelle eut bientôt fait son choix, et s'adressant au laboureur, il lui dit :

— J'ai besoin d'un de tes chevaux.

— Ils ne sont pas à vendre, répondit le laboureur.

— N'importe, il m'en faut un.

Et Latournelle fit un signe à ses soldats. Ceux-ci entourèrent le laboureur, et pendant ce temps, Paul montait l'un de ses chevaux, et avant que le paysan fut revenu de sa surprise, Latournelle avait crié : au galop! Un nuage de poussière les déroba aux yeux du laboureur qui s'arrachait des poignées de cheveux et se lamentait en termes fort énergiques.

A l'entrée de la nuit, le capitaine Latournelle arriva à l'Hôtel-de-Ville, mais le marquis de Sourdis n'était pas visible, et le capitaine se constitua, de son autorité privée, le geôlier provisoire de son prisonnier.

— De quel crime m'accuse-t-on? lui demanda Paul quand ils furent seuls.

— Vous auriez assassiné père et mère, insulté Dieu ou volé des vases sacrés que votre affaire ne serait pas plus mauvaise, et vous allez en juger. « Capitaine Latournelle, m'a dit ce matin le gouverneur en me faisant appeler

dans son cabinet, vous allez choisir cinq hommes résolus, et vous rendre avec eux au village d'Andeglou, où le curé vous remettra un prisonnier dont la capture est pour nous d'une haute importance. Songez, capitaine, que vous en répondez sur votre tête. S'il parvenait à s'échapper vous seriez pendu en sa place. »

— Pendu! répéta Paul en frémissant : êtes-vous bien certain, capitaine, que le gouverneur parlait de moi?

— On ne fait pas de semblables méprises de sang-froid, ajouta Latournelle. Oui, mon gentilhomme, c'est bien de vous qu'il s'agit. Faites votre examen de conscience, et peut-être trouverez-vous que vous avez mérité votre sort.

— Et ces lettres qui m'ont été volées, murmura Paul; Mademoiselle disait qu'elles pouvaient compromettre les personnes auxquelles elle les adressait. Malheureux! qu'ai-je fait!

— Ha! ha! s'écria Latournelle en ricanant, il paraît que l'examen de conscience a révélé

quelque gros péché. Jeune homme! jeune homme! la justice de ce pays est prompte à sévir, et les bénéfices sont bien minces en comparaison des risques que le métier présente. Voyons, un peu de confiance, et en revanche, je promets de vous rendre le service que vous me demanderez avant de partir pour l'autre monde : qu'avez-vous fait?

— Rien.

— C'est impossible, mon gentilhomme, et d'après le caractère remuant que je vous connais, je parierais que vous avez voulu jouer le rôle de chef de parti. J'ai assisté à votre début dans ce genre ; vous vous rappelez la grotesque entrée de Mademoiselle dans cette ville, et la frayeur des autorités qui voulaient l'en faire sortir; mais vous étiez dans les groupes qui s'étaient formés sur la place que nous venons de traverser, et vous fîtes preuve d'adresse en attirant dans le parti de Mademoiselle une multitude passablement inconstante.

— On ne pend pas un homme sans jugement, dit Paul en attachant sur la figure froide et impassible de Latournelle un regard scrutateur.

— Ça dépend, répondit celui-ci : les voleurs et les assassins ont les honneurs du jugement, mais les conspirateurs et les sorciers ne jouissent pas toujours du même privilége. On pend les uns, on brûle les autres sur un ordre du gouverneur qui, vous le savez représente ici le roi.

— Vous oubliez qu'Orléans est à Monsieur.

— Le duc est bien tranquille à Blois, et jamais il n'a mis le nez dans nos affaires : ah ! si vous êtes destiné à figurer à une potence, malgré toutes vos réclamations, ce que le gouverneur aura résolu à votre égard s'exécutera.

Paul commença à craindre quelque fâcheuse catastrophe dont il serait le héros : les papiers dont il était porteur, sans en connaître

le contenu, pouvait le présenter comme un agent secret d'une faction, qu'on poursuivait avec un acharnement, que la soumission des principaux chefs rendait également odieux et inutile. Mais Paul avait promis à Mademoiselle de garder le secret, et malgré le danger de sa situation, il s'affermit dans la courageuse résolution de ne rien avouer au cas où l'on emploirait les tortures en usage pour obtenir des aveux circonstanciés des malheureux qu'on y soumettait.

Son incertitude fut de courte durée. Le marquis de Sourdis apprit l'arrivée du capitaine et de son prisonnier chez l'évêque de la ville qui lui donnait à souper, et quoique d'une gourmandise passée en proverbe, il quitta sans regret la table et accourut à l'Hôtel-de-Ville pour y interroger le prisonnier qu'on venait d'amener.

Le gouverneur alla franchement au but.

et ne chercha pas à faire dire à Paul ce que celui-ci voulait lui cacher.

— Vous n'ignorez pas le motif pour lequel vous avez été conduit devant moi, lui dit-il après avoir jeté sur lui un regard scrutateur.

— M. le gouverneur, je sais que je suis victime d'un infâme guet-apens.

— Tous les moyens sont bons pour s'emparer d'un homme aussi dangereux que vous, répliqua le gouverneur.

— Eh quoi! je suis un homme dangereux parce que je réclame mon héritage, qu'un misérable, indigne de porter l'habit ecclésiastique, veut me spolier; mais vous, monseigneur, est-ce avec connaissance de cause que vous vous faites le complice du curé Bérard?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, répliqua le marquis avec hauteur; il ne s'agit point d'un héritage qu'on vous dispute, mais d'un crime qui vous est imputé.

— Un crime! répéta Paul

— En voici les preuves, continua le gouverneur en désignant plusieurs lettres éparpillées sur son bureau : d'après leur contenu j'ai acquis la certitude que vous veniez à Orléans pour y ourdir un complot dont le but avoué est le renversement du gouvernement de sa majesté Louis XIV : toutes les personnes auxquelles ces lettres étaient destinées ont été arrêtées par mes ordres.

— Ciel ! s'écria Paul involontairement.

— Mais il ne me suffit point d'avoir les complices de ce projet criminel, il faut encore que vous m'en nommiez les chefs.

— Jamais, jamais, pensa Paul en songeant à la promesse que Mademoiselle avait exigée de lui.

— On peut vous y contraindre, dit le gouverneur avec sévérité : dans la situation où vous êtes placé, vous avez tout à gagner à inté-

resser vos juges en votre faveur: et c'est en nommant les chefs dont vous êtes l'agent que vous y parviendrez.

— Je n'ai rien à répondre à de semblables questions.

— Réfléchissez bien, monsieur, dans quelques minutes il ne sera plus temps.

— Vous connaissez ma volonté, elle est immuable.

— Malheureux ! et si on employait les tortures pour vous arracher des aveux ?

— Je garderais le même silence, monsieur le gouverneur, répondit Paul avec résolution.

— Vous avez du courage, lui dit le marquis, mais pourquoi l'employer dans une mauvaise cause ; ressusciter les guerres de la Fronde, c'est le vœu d'un rebelle et d'un homme ennemi de son pays, et à votre âge, jeune homme, on n'a pas encore eu à se plaindre des

rigueurs du sort pour lever l'étendart de la révolte et se mettre en opposition flagrante avec le gouvernement du roi.

— M. le marquis de Sourdis, interrompit Paul avec ironie, ceci, je pense, ne fait point partie de l'interrogatoire que je subis depuis un quart-d'heure : vous insisteriez vainement pour m'arracher des aveux : je n'ai rien à dire, je ne sais rien.

— Préparez-vous à paraître devant vos juges : demain, ils s'assembleront pour délibérer sur le châtiment qui doit vous être infligé.

— Je le connais d'avance, monsieur le marquis ; à l'armée, quand on arrête un espion, on le fusille ; vous autres préférez employer la corde afin de ne point brûler votre poudre. Tant pis ! car, je vous l'avoue, la potence me répugne.

On conduisit Paul à la prison de la ville, et dans le trajet qu'il parcourut pour y arriver, la multitude l'accabla d'injures. A bas le

Frondeur! le Huguenot! criait-on dans les groupes, et peu s'en fallut que la populace n'abrégea les formalités du jugement auquel Paul devait être soumis, en le mettant en pièces.

La fermeté et le sang froid des soldats qui le conduisaient en prison en imposèrent à ces furieux qui se dispersèrent en se donnant rendez-vous pour le jour de l'exécution du Frondeur qui, suivant eux, devait être prochaine.

On le descendit dans un cachot creusé à trente pieds du sol, et là, on étendit dans un coin un peu de paille fétide, sur laquelle on contraignit Paul à se coucher afin de lui lier les mains et les pieds; puis, on le laissa maître de se livrer à ses réflexions.

Elles furent bien amères. Quelques heures avaient suffi pour opérer un grand changement dans sa situation, et c'était à son imprudente conduite qu'il devait attribuer les malheurs qui allaient fondre sur lui. Il ne craignait pas la mort; mais en songeant qu'il entraîne-

rait avec lui des amis de Mademoiselle, que sa seule négligence avaient rendus criminels aux yeux du gouverneur d'Orléans. Paul éprouvait des regrets impuissans.

— Au prix de tout mon sang, murmurait-il d'une voix sourde, je voudrais pouvoir les sauver... Mais ces lettres qui m'ont été volées par cet infâme curé, ces lettres accusatrices seront produites, et comment nier? Son Altesse me maudira quand elle apprendra que j'ai trahi son espoir. Peut-être lui dira-t-on que je voulais vendre ses secrets, et personne n'élèvera la voix pour me défendre et dire : Il est mort sans rien avouer! malheureux! malheureux!

A dix heures du matin, il se fit un grand bruit à la porte de la prison; une troupe de cavaliers venait d'arriver, et le capitaine demandait qu'on lui remît le prisonnier qui avait été amené pendant la nuit.

On s'empressa de faire droit à sa réclamation, et, quelques instans après, les geôliers

arrivèrent traînant au milieu d'eux le prisonnier auquel ils n'avaient pas jugé convenable d'ôter les cordes qui retenaient ses membres captifs ; le capitaine lui fit rendre l'usage de ses pieds, puis on l'entoura, et l'escorte prit le chemin de palais de justice.

L'interrogatoire qu'on fit subir à Paul, résuma entièrement celui du marquis de Sourdis : seulement, on lui donna lecture des lettres saisies sur lui par le curé Bérard.

Elles ne contenaient en substance que des vœux pour un changement dans la forme du gouvernement, et l'invitation de propager le mécontentement qui commençait à devenir général ; du reste, aucune de ces lettres n'étaient signées, et Paul put aisément s'attribuer l'honneur d'avoir songé à ressusciter la Fronde.

On chercha à lui arracher des aveux qui puissent servir à mettre en jugement les personnes arrêtées la veille, et qui n'avaient pas été traduites, à cause de leur naissance et des

nombreuses sollicitations faites auprès du marquis de Sourdis, afin de surseoir à un jugement aussi précipité.

Paul assuma sur sa tête toute la responsabilité de l'accusation dirigée contre lui, et il refusa de se défendre.

— A quoi bon vous disputer ma vie, messieurs, leur dit-il en promenant autour de lui des regards assurés : je ne crains pas la mort, et puisque mes projets vous sont connus, je n'acheterai point ma liberté par une lâcheté ; ennemi du gouvernement de Mazarin, je mourrai son ennemi.

Le président fit emmener le prisonnier pendant qu'on délibérait sur son sort, et une heure après le greffier du tribunal vint lui lire une sentence de mort qui commençait par ces mots :

« De par le roi, nous déclarons le nommé
« Paul Leblanc convaincu de complot con-
« tre la sûreté de l'état, et le condam-

« nons, en expiation de son crime, à être
« pendu en place publique, à la vue du peuple
« et par la main du bourreau. »

Suivaient les signatures.

Cette sentence fut mise aussitôt à exécution. Paul marcha au supplice avec une courageuse fermeté. et, en gravissant la fatale échelle, il s'écria : — Orléanais, malgré l'amnistie, le bon roi Louis XIV fait égorger un frondeur! C'est un avertissement pour ceux d'entre vous qui aurait pris part à nos derniers troubles.

Le bourreau ne lui laissa pas achever sa harangue, il le saisit par les épaules et le lança dans l'éternité.

A quelques pas de l'échafaud on distinguait, dans les groupes d'hommes et de femmes du peuple qui s'y pressaient avec avidité, un cavalier d'une haute stature, qui suivait d'un œil inquiet les courts préparatifs du supplice qui s'apprêtait; lorsque le condamné fut saisi par le bourreau, un sourire de satisfaction vint er-

rer sur ses lèvres, et aussitôt après l'exécution on l'entendit murmurer : — Ce roturier est mort avec le courage d'un gentilhomme, et sans rien avouer ; très bien !

Il perça le groupe où il se trouvait et se dirigea vers la porte Bannière, où un page l'attendait avec un cheval ; il sauta en selle en se disant : — Mon pauvre duc de Beaufort, tu en es quitte pour la peur !

V.

Mademoiselle à Paris

Gaston était à Blois, où il s'occupait avec assiduité d'étudier la botanique et de faire exécuter dans ses appartemens de grands travaux de peinture, par Jules Donabella; ce prince, qui sortit quatre fois du royaume les armes à

la main, et dont la vie orageuse s'écoula au milieu des dernières luttes d'une aristocratie puissante et des longues convulsions de la grande féodalité, Gaston qui par sa naissance était appelé aux premières dignités de l'Etat, vivait modestement dans la retraite et ne se montrait que fort rarement à la cour, où il cessa de paraître après la mort du caldinal Mazarin, ce qui arriva en 1661. Anne d'Autriche n'avait pu oublier les fautes commises par Gaston, et elle lui conserva toujours rancune.

Dix années s'étaient écoulées, et pendant ce long espace de temps, la plus riche héritière de France, Mademoiselle traînait de château en château une vie errante. Saint-Fargeau, qu'elle habitait de préférence avait vu se réunir autour d'elle les anciens débris de la Fronde. La duchesse de Nemours, qui s'était consolée de la mort de son époux, et qui recherchait avec empressement les occasions de se rencontrer avec le duc de Beaufort, qui parcou-

rait la France en véritable chevalier errant, s'arrêtant huit jours dans un château, une nuit dans un autre, la duchesse tenait une compagnie assidue à son altesse, qui malgré les occupations qu'elle avait su se créer (1) commençait à s'ennuyer de vivre éloignée de Paris. Elle fit faire quelques ouvertures auprès du roi, qui répondit que Mademoiselle était parfaitement libre de résider où son caprice voudrait la fixer.

Huit jours après elle rentra dans Paris; mais cet enthousiasme, que sa présence ne manquait jamais d'exciter, lorsqu'elle paraissait dans les rues, était entièrement éteint. C'est à peine si les passans se détournèrent pour regarder ses équipages de voyage. Elle en conçut un profond mépris pour cette multitude qui passait avec tant de facilité de l'amour à la haine.

(1) Mademoiselle a laissé des mémoires, quelques pièces de vers et plusieurs romans

Mademoiselle alla descendre au Luxembourg, et après avoir pris quelques heures de repos, elle se rendit au Louvre pour y remercier le roi. L'entrevue fut embarrassante. Anne d'Autriche reçut froidement le compliment de la princesse; le souvenir de sa conduite pendant les troubles de la Fronde, son entrée à Orléans, et sa coopération à la défaite des troupes royalistes, dans le combat du faubourg Saint-Antoine, tout cela lui revint à la mémoire, et glaça sa physionomie. Louis XIV ne se montra plus généreux envers sa cousine. Il lui adressa un discours qui avait toutes les allures d'un sermon ; mais Mademoiselle atteignait alors sa quarante-deuxième année, et Louis XIV n'en comptait encore que trente-deux ; aussi l'air de jeunesse répandue sur le visage de l'un contrastait-il avec la physionomie grave et refléchie de l'autre, et donnait à la prédication royale quelque chose de raide et de guindée.

Toutefois Louis XIV chercha à adoucir ce

que cette entrevue pouvait avoir de pénible pour Mademoiselle. Il la reconduisit jusqu'à l'entrée de la galerie en se félicitant hautement d'avoir rendu la tranquillité et le bonheur au peuple français.

— Désormais, ajouta-t-il, notre brave noblesse repoussera avec horreur ces fauteurs de troubles et de séditions : si notre couronne était de nouveau menacée, nous trouverions, j'en suis certain, aide et protection parmi tous nos gentilshommes qui s'empresseraient de venir se ranger autour de notre personne.

Louis XIV faisait de l'allégorie : et en peignant à Mademoiselle le désir que chacun éprouvait de rester tranquille, il espérait que celle-ci comprendrait la délicatesse du conseil qu'il lui donnait. Son altesse l'en remercia et prit congé de sa majesté qui, au moment de se séparer de sa cousine, lui dit en souriant : — Il y a moins loin du Luxembourg, que de votre château de Saint-Fargeau, pour venir au Louvre, et j'espère que votre altesse n'oubliera

pas que nous la recevrons toujours avec un nouveau plaisir.

Ces paroles furent entendues par les courtisans qui se trouvaient dans la galerie, et le soir les appartemens du Luxembourg étaient encombrés par ces mêmes courtisans qui le matin n'avaient pas daigné s'apercevoir qu'une princesse du sang passait au milieu d'eux pour se rendre chez le roi. Les marquis, les comtes et tous les gentilshommes, assidus à se trouver tous les jours au Louvre, auraient cru manquer au respect qu'ils devaient au roi s'ils eussent témoigné à l'altesse en disgrâce ces marques d'attachement et de respect qu'elle était en droit d'attendre d'eux.

Néanmoins elle eut la générosité d'oublier ce qui s'était passé le matin au Louvre pour ne remarquer que l'empressement des seigneurs qui venaient lui présenter leurs hommages. Parmi eux se trouvait le fameux Antoine-Nompar de Caumont, marquis de Péquillain, et que

la fantaisie de Louis XIV venait de faire duc de Lauzun.

Le brillant duc avait été envoyé par le roi chez Mademoiselle afin d'avoir sur le retour tant désiré de cette princesse, quelques éclaircissemens que Sa Majesté n'avait pu obtenir dans une première entrevue. Lauzun fut fidèle aux instructions que le roi lui avait données. Il s'attacha à plaire à Mademoiselle, et pour gagner sa confiance, il chargea un marquis de ses amis de le faire connaître à son altesse, non pas sous des dehors avantageux : l'éloge eut été maladroit et Mademoiselle ne s'y serait pas laissée prendre. Lauzun voulut être décrié auprès d'elle, et présenté comme une victime des caprices de Louis XIV, et de la coquetterie des dames de sa cour.

Le marquis fit de son mieux, et jamais calomniateur ne distilla avec autant de grâce ses paroles empoisonnées ; il voulait, disait-il, prouver à son altesse qu'il était entièrement de ses amis, et pour arriver à la convaincre de ses

excellentes intentions, il ne trouvait rien de mieux que de lui faire connaître le caractère des gens qui se disaient hautement ses dévoués serviteurs. La biographie était des plus piquantes, et hommes et femmes, quels que soient leurs titres et leurs rangs, ne furent pas épargnés; l'un cherchait à obtenir une place de grand-maître des cérémonies, et ne dissimulait à personne que c'était là le motif qui l'avait conduit au Luxembourg; quelques pauvres petites comtesses se proposaient d'attendrir Mademoiselle sur l'avenir qui était réservé à leurs filles, puisqu'elles-mêmes avaient été dépouillées de leurs douaires par les guerres civiles; le plus grand nombre espérait que son altesse se déciderait enfin à mettre un terme au long célibat qu'elle semblait s'être imposé. Tout naturellement, il arriva à parler de M. le duc de Lauzun.

— Quant à celui-là, dit-il en souriant ironiquement, il ressemble assez au nautonnier dont l'esquif est livré aux fureurs d'une tem-

pête; son existence, qui paraît brillante, est peu digne d'envie; favori du roi, il en est aussi le jouet; sa majesté, par affection pour lui, n'a pas voulu consentir à plusieurs alliances qui étaient proposées au pauvre duc, et qui toutes flattaient son ambition et son orgueil. Le roi a voulu se conserver son favori, et pour y parvenir il l'a livré aux mains de quelques coquettes de la cour que je ne vous nommerai pas, par pure charité; d'ailleurs vous les connaîtrez avant peu. Lauzun a échangé son marquisat contre un duché, et la tranquillité dont il aurait pu jouir au sein d'un intérieur aimable pour les agaceries des grandes dames qui s'amusent des airs langoureux qu'il prend devant elles, de ses transports de jalousie, et enfin de quelques billets doux qu'il se croit obligé d'écrire. En un mot, le brillant duc de Lauzun me paraît avoir fait revivre à la cour la charge de fou du roi. Seulement il lui manque la grotesque bouffonnerie nécessaire pour bien jouer ce rôle.

Mademoiselle écoutait en souriant la conversation du marquis, et la seule réflexion qu'elle fit, c'est que M. de Lauzun ne ressemblait pas à tout le monde; et elle ajouta mentalement : — La réputation d'honnête homme et d'homme singulier m'a toujours touchée; je recevrai avec plaisir les visites de M. de Lauzun. Ah! il reviendra!

Le favori songeait à exécuter les ordres de Louis XIV et à questionner la princesse sur ce qu'elle pensait des affaires de l'État. Un aussi grave sujet dans la bouche d'un homme qu'on n'avait pas manqué de lui peindre comme frivole, brouillon et ami des plaisirs, devait nécessairement provoquer une réponse, et déjà il lui semblait entendre Mademoiselle lui dire : — M. le duc, le temps des querelles est passé, celui des délassemens arrivé; occupons-nous donc de fêtes et de carrousels, et laissons travailler en paix les ministres de sa majesté.

Lauzun avait préparé quelques phrases touchant la conduite courageuse de Mademoiselle pendant les troubles de la Fronde ; mais celle-ci ne lui laissa pas le loisir de vanter son intrépidité, elle l'interrompit avec vivacité en lui disant : — M. de Lauzun ne voudra pas sans doute me rappeler d'anciens chagrins, en retraçant à ma mémoire des souvenirs que je m'efforce de m'oublier. — Lauzun s'excusa avec empressement et ajouta que la profonde admiration qu'il ressentait pour elle ne lui avait pas permis de taire ses véritables sentimens. Mademoiselle lui pardonna cette flatterie à la condition qu'elle serait la dernière qui frapperait son oreille.

— Depuis bientôt seize années, M. le duc, ajouta-t-elle, je suis habituée à entendre la vérité, et vous êtes trop de mes amis pour vouloir changer mes habitudes. Nous ne sommes point à la cour, et mes courtisans auraient mauvaise grace à attendre quelque chose de

mon crédit. Je ne peux plus rien. Ainsi donc, je réclame une entière franchise.

Lauzun promit d'obéir, mais il se garda bien d'en rien faire. Sa conversation était enjouée, spirituelle, philosophique surtout; elle plut à la princesse qui l'écoutait parler sans paraître remarquer que l'attention toute particulière qu'elle accordait au duc de Lauzun faisait déjà la matière de quelques entretiens peu charitables.

Le duc demanda et obtint facilement la permission de venir faire sa cour à Mademoiselle, et tous deux se séparèrent fort satisfaits l'un de l'autre.

Louis XIV fut complètement rassuré sur les dispositions de sa cousine, qui n'annonçait nullement avoir envie de se prêter à de nouvelles intrigues. Son favori le lui assura avec un ton de vérité qui eut paru singulier à une personne

moins prévenue en faveur de Lauzun. Le roi n'y fit aucune attention : il avait un service à demander à son favori, et il y rêvait lorsqu'il se présenta devant lui. Il s'agissait d'opérer un raccommodement avec la tendre Louise de Lavallière qui s'était refusée la veille à recevoir sa visite. La duchesse de Montespan, cette femme altière, régnait déjà sur l'esprit du galant roi, et elle profitait de son autorité pour le dégager des liens que mademoiselle de Lavallière négligeait de reserrer. Lauzun se chargea de cette délicate négociation, et jamais il ne montra autant d'empressement pour s'acquitter d'une chose qui devait faire plaisir au roi.

Le favori semblait deviner que plus tard il aurait besoin de toute l'indulgence du monarque, et il cherchait, dès ce moment, à la mériter.

LIVRE HUITIÈME.

LE GALANT SEIGNEUR.

I.

Une Mésalliance.

Quelques jours après cette entrevue, le duc de Lauzun, qui, en dépit de madame de Montespan, venait d'opérer un rapprochement entre Louis XIV et Louise de Lavallière, se promenait dans les jardins de Trianon en compa-

gnie du duc de Beaufort, de l'ancienne idole de la populace, qu'une faveur spéciale avait su protéger contre le ressentiment du roi qui, pour se débarrasser des obsessions dont il était l'objet, avait signé l'ordonnance qui permettait à Beaufort de reparaître à la cour : celui-ci s'était empressé de profiter de l'amnistie, et avant de solliciter une audience, il voulait, comme on dit vulgairement, *prendre langue;* c'est au duc de Lauzun qu'il s'adressait pour connaître la carte du pays qu'il allait parcourir.

Lauzun accueillit le duc de Beaufort avec urbanité; il ne lui offrit point de lui vendre chèrement une protection qu'il devait au caprice du roi, et qu'un caprice pouvait renverser; dès les premières ouvertures que fit le duc pour l'engager à lui être de quelque utilité à la cour de Louis XIV, Lauzun répondit qu'il n'entendait pas faire marché de son crédit.

— Service pour service, monsieur le duc, dit-il à Beaufort, et rien de plus ; je vous protégerai auprès de sa majesté, et vous voudrez bien, en revanche, ne pas me desservir dans l'esprit de Mademoiselle. Son altesse royale vous traite avec distinction, je le sais, et vos conseils sont souvent écouté par celle qui méprisa vingt fois de sages avis.

— Monsieur de Lauzun! s'écria Beaufort en fronçant le sourcil, quoique à la cour de Louis XIV, j'ai conservé au fond de mon cœur une profonde admiration pour les chefs de la Fronde, dont j'eus l'extrême honneur de faire partie, et en cette qualité je ne puis qu'approuver entièrement la conduite de son altesse royale.

— Passons, monsieur de Beaufort, continua Lauzun, et revenons au service que vous me demandiez, et en échange duquel je sollicitais votre bienveillante protection près de

son altesse royale. Je vous promets mon appui, me refuserez-vous le vôtre?

— De par Dieu ! mon gentilhomme, je m'en garderais bien, c'est marché conclu. Vous connaissez votre rôle, veuillez m'instruire du mien.

— Duc de Beaufort, reprit Lauzun avec gravité, il s'agit d'un secret qui ne m'appartient pas...

— A quoi bon me le confier? interrompit Beaufort avec brusquerie ; si vous craignez les indiscrétions, ne dites rien.

— Mais il est nécessaire que vous le connaissiez; au surplus, monsieur le duc, l'honneur d'une dame s'y trouvant intéressé, je me confie à votre loyauté de gentilhomme, certain que vous ne nous trahirez pas.

— S'agit-il donc d'une conjuration?

— Oui, duc, et d'une conjuration amoureuse.

— Tramée entre son altesse royale et vous? dit le duc de Beaufort avec le ton de l'incrédulité.

— Ne sommes-nous pas les seuls intéressés?

— Monsieur de Lauzun, avez-vous perdu la tête?

— Non, par Dieu! non, monsieur le duc, et dût ma franchise vous paraître étrange, vous allez tout savoir.

— Amoureux de son altesse royale! murmura sourdement Beaufort en caressant sa moustache qui commençait à grisonner.

Lauzun se recueillit pendant quelques ins-

tans, et après avoir promené autour de lui des regards scrutateurs, il s'écria :

— Duc de Beaufort! connaissez-vous un châtiment qui punisse l'action d'un gentilhomme assez hardi pour élever ses yeux jusqu'à une princesse du sang?

— Notre parlement ne pourrait infliger aucune peine au coupable, mais le bon plaisir de sa majesté saurait suppléer à l'insuffisance de la loi, et une détention perpétuelle dans un château fort, une mort violente, mais cachée et tenue secrète, voilà, je crois, les moyens que le grand roi lui-même ne dédaignerait pas d'employer.

— Ainsi vous pensez?

— Que vous avez formé des projets téméraires, et qu'il vous faut oublier son altesse : le soin de votre sûreté l'exige.

— Vous me jugez bien mal, monsieur de Beaufort, répliqua Lauzun d'un air dédaigneux : eh quoi! je renoncerais à une brillante fortune parce que le bon plaisir de sa majesté pourrait me faire repentir de mon audacieuse ambition : le bon plaisir du roi! qu'est-ce que cela, bon Dieu! de la tyrannie, du despotisme! et qui vous dit que Louis XIV se portera à des extrémités fâcheuses envers son favori, envers un homme qu'il daigne nommer son cher Lauzun.

— Duc, les faveurs de la cour sont passagères, vous le savez, et tel qui fut au premier rang, se trouve aujourd'hui confondu dans la foule de ces courtisans sans importance ni mérite : de ces hommes qui ont un titre, de la fortune et qui traînent leur nullité de règne en règne. J'en suis arrivé là, monsieur de Lauzun, que mon exemple vous serve de leçon.

— Duc de Beaufort, vous avez voulu ren-

verser l'autorité royale, vous avez conspiré contre le gouvernement de la régente Anne d'Autriche.

— Oui, mais en brave gentilhomme, et non en lâche conspirateur; c'est à la tête d'une armée, à la clarté du soleil, et en criant à bas le Mazarin! que nous avons fait acte de désobéissance aux volontés de cet Italien maudit, de ce cardinal, qui non content de la puissance spirituelle, voulut y joindre encore celle temporelle; maudit soit le jour où cet homme mit le pied sur le territoire de notre belle patrie; à Richelieu, de sanglante mémoire, devait succéder un fourbe et un hypocrite, un Mazarin qui sut, jusqu'au dernier moment, capter les bonnes grâces du roi. Il est mort en emportant les regrets de la cour et de la ville, ont dit de vils flatteurs; mensonge! mensonge! le cardinal était craint, mais non pas aimé.

— Il est mort, que Dieu lui fasse paix et mi-

séricorde, reprit Lauzun avec un mouvement d'impatience ; à une époque turbulente a succédé la paix et le repos. On s'amuse aujourd'hui, monsieur le duc...

— On rit dans vos brillans hôtels, on pleure dans les mansardes des faubourgs : on fait de l'orgie comme sous François Ier; prenez garde que le peuple ne se lasse de vous prodiguer ses sueurs, et n'envie à son tour vos riches vêtemens, vos étincelantes broderies, vos somptueuses demeures.

— Duc de Beaufort, la Fronde, en expirant, a rayé du monde le royaume que vous aviez su vous y former. Vous êtes de noble origine; croyez-moi, ne dérogez plus en vous mêlant à la populace de Paris, c'est à mon avis, une tache pour votre illustre maison que ce nom de *roi des Halles* dont vous vous glorifiez.

— Duc de Lauzun, répliqua Beaufort avec

le ton de l'amertume, vous n'entendez rien aux affaires de l'État; mais revenons à ce projet hardi dont vous m'entreteniez tout-à-l'heure.

— En peu de mots, monsieur de Beaufort, je vais vous raconter l'aventure. Vous savez que Mademoiselle n'est de retour à Paris que depuis peu de jours Eh bien! dans un si court espace de temps, j'ai su enflammer de l'amour le plus vif, le plus ardent, le cœur de son altesse; certes! cette conquête doit avoir quelque mérite à mes yeux, car je ne suis pas le premier qui ait soupiré pour ses attraits; on en compte, et plus d'un encore, qui n'ont pu parvenir à obtenir d'elle un sourire, une seule parole. Ah! monsieur le duc, je puis m'écrier avec orgueil, heureux Lauzun! puisque j'ai pu amener la plus riche héritière de France au point de m'offrir sa main et son immense fortune.

— Duc, ne vous abusez-vous pas?

— Jugez-en ; trois entretiens m'ont suffi pour dire à son altesse le secret d'un amour...

— Né bien promptement, interrompit Beaufort en souriant ; vous aimiez Mademoiselle sur des ouï-dires, de vagues bruits de cour.

— Monsieur de Beaufort, vos paroles ironiques ne sauraient me faire changer d'avis. J'ai juré que Mademoiselle serait ma femme...

— Et vous manquerez à votre serment, repartit brusquement Beaufort; car, foi de gentilhomme, je m'efforcerai de dissuader son altesse d'un projet aussi fou.

— Vous ne ferez pas cela, monsieur de Beaufort, lui dit Lauzun avec le ton de la suffisance ; si je me suis confié à vous, ce n'était pas pour courir les risques de trouver un ennemi là où je croyais rencontrer un ami dé-

voué. Vous êtes à la cour de Louis XIV, et confiant en des promesses qui vous ont été faites, vous croyez que la charge de grand amiral, qui était héréditaire dans votre famille, vous sera conservée ; détrompez-vous. Moi, petit gentilhomme bien obscur, moi, qui ne suis duc que par le caprice du maître, je puis convoiter une dignité qui n'appartenait naguère qu'à la maison de Beaufort ; oui, monsieur le duc, le favori de Louis XIV peut aspirer à être grand amiral : c'est une faveur insigne, sans doute, mais elle m'a été promise. On arme en ce moment pour punir l'insolence des puissances barbaresques, et une flotte formidable quittera incessamment la port de Toulon. Qui la commandera ? se disent les courtisans qui ont bien quelques droits à la faveur du roi ; aucun ne se prononce, et si on citait un nom, monsieur de Beaufort, ce ne serait pas le vôtre.

— Malheur sur eux ! s'ils osaient me faire cette insulte.

— Ils n'y manqueront pas, croyez-moi, et cette certitude m'encourage à vous confier entièrement le plan que j'ai conçu. Si je deviens l'époux de son altesse.....

— Cela ne dépend-il pas de vous?

— A peu près, mais j'ai besoin d'un appui, c'est pourquoi j'ai pensé à vous; époux de Mademoiselle, maître de son immense fortune, je puis rendre plus d'un service aux chefs d'une faction qui voulut, mais vainement, renverser le Mazarin; je puis, monsieur de Beaufort, vous aider à ressusciter la Fronde.

— C'est une chimère que cela, reprit le duc d'une voix sombre; ressusciter la Fronde, tête Dieu! non, aujourd'hui, ce serait chose impossible. Je me fais vieux, monsieur de Lauzun, et avec l'âge, mes facultés se sont usées; je puis encore commander une armée, je puis

conduire des soldats à la victoire: mais combattre avec la ruse et l'intrigue, ourdir de ténébreuses machinations, ramper, enfin, sous celui qu'on voudrait exterminer, foi de gentilhomme! je ne le pourrais pas. Tenez, je vous parlerai avec toute la franchise d'un ancien soldat; je n'ai plus qu'un désir, je ne forme plus qu'un seul vœu : celui de mourir glorieusement, les armes à la main, dans un combat contre les ennemis de la France. J'ai appris, en exil, qu'on allait demander réparation d'un outrage fait à notre pavillon par les puissances barbaresques; et mon premier cri a été : Mort aux Algériens! Je n'ai point mendié la faveur de reparaître à la cour, pour m'y traîner dans la poussière, mais pour chercher l'occasion de dire à Louis XIV : Sire, vous n'oublierez pas que mon père et mon aïeul remplirent glorieusement la charge de grand amiral; cette charge est héréditaire dans notre famille; je vous supplie de me la conserver.

— Et à ce discours, Louis XIV répondra :

Monsieur de Beaufort, nous n'avons pas oublié les guerres de la Fronde.

— Brisons-là, duc de Lauzun, reprit Beaufort avec humeur.

— Un moment encore, monsieur de Beaufort, dit Lauzun en le retenant par le bras, vous avez mon secret, et je vous crois trop loyal gentilhomme pour vouloir en abuser. Les bontés que me témoignent son altesse royale me feraient un devoir de soutenir, envers et contre tous, que les bruits répandus à dessein pour me perdre et pour nuire à sa réputation sont calomnieux : et vous savez, monsieur de Beaufort que je porte une épée.

En disant ces mots, Lauzun fit un pas en arrière et mit la main sur la garde de son épée. Cette bravade n'arracha qu'un sourire amer au duc de Beaufort qui lui tourna les talons.

— Fanfaron! articulait sourdement l'ancien

héros de la Fronde en s'éloignant, tu portes une épée comme un objet de parure, mon gentilhomme, aussi ne te ferai-je point l'honneur de me mesurer avec toi. Le favori a de l'ambition, ajouta-t-il après quelques instans de silence; il voudrait, à la faveur d'un fol amour qu'il a su inspirer, devenir l'époux de Mademoiselle, de la cousine du roi... Tête Dieu! est-il donc las de respirer en liberté? ou les cachots de Vincennes ou de la Bastille ont-ils la vertu de l'aimant? qu'il y prenne garde, le papillon doré! le marquis de Louvois saurait le faire repentir de sa témérité... C'est un fou! s'écria-t-il en montant dans son carrosse, et en donnant l'ordre à ses laquais de le conduire à Paris.

A peine arrivé, il se dirigea vers le Luxembourg, et sollicita la faveur d'être admis auprès de Mademoiselle qui, en entendant prononcer le nom de M. de Beaufort, s'empressa d'abréger la durée du cérémonial en allant elle-même

au devant du duc, auquel on faisait faire antichambre.

Beaufort fut étrangement surpris du changement qui s'était opéré dans les manières de l'altesse royale avec laquelle il avait guerroyé dans maintes occasions.

Ce n'était plus cette héroïne, qui rappelant les travaux, quelque peu défigurés, de la vierge de Vaucouleurs, s'introduisait par la ruse dans une ville dont les magistrats s'obstinaient à lui fermer les portes, et qui plus tard, faisait pointer les canons de la Bastille sur les troupes royalistes et mettait en fuite le maréchal de Turenne : Mademoiselle avait perdu cette assurance qui donnait à sa physionomie quelque chose de martial : l'amazone de velours qu'elle portait habituellement avait été remplacée par une magnifique robe de satin brodée en or et en argent : la dentelle était employée dans ses ajustemens sous mille formes différentes : enfin, Mademoiselle qui dé-

testait les odeurs, semblait vivre dans une atmosphère odoriférante qui faillit suffoquer le duc de Beaufort ; mais il fût assez galant pour ne point se trouver mal, et afin de ne pas rester sous l'impression produite par la vue des atours de l'altesse royale, il lui chercha querelle, et débuta ainsi :

— Le bon temps est passé, et son altesse sait mettre à profit ses instans de loisir.

— Que voulez-vous dire, monsieur de Beaufort ?

— Que votre royal cousin vous croit assez punie et surtout trop bien découragée pour oser de nouveau lutter contre son autorité. Et en effet, votre altesse, qui était l'un des plus fermes soutiens de notre cause, a laissé périr isolément ses plus fidèles serviteurs ; je n'en citerai qu'un : ce malheureux Paul Leblanc, qui malgré l'amnistie, fut pendu à Orléans.

comme coupable de haute-trahison ; il est mort sans rien avouer, et son courageux silence a sauvé la vie à plus de trente personnes.

— Monsieur le duc, vous étiez à Orléans le jour du supplice de cet infortuné, et si j'ai bonne mémoire, il m'a été dit que vous n'aviez fait aucune tentative pour le sauver.

— Son altesse royale oublie sans doute qu'une imprudence commise par moi pouvait la compromettre ; on nous sait amis, et le doute aurait bientôt fait place à la certitude. J'ai assisté au supplice de votre malheureux secrétaire, pour m'assurer que son courage ne faiblirait pas au dernier moment ; il est mort en gentilhomme ; que Dieu lui fasse paix et miséricorde. Mais revenons, je vous prie, au motif de ma visite.

— Un motif! répéta Mademoiselle en souriant, est-ce que monsieur de Beaufort songe-

rait encore à des projets auxquels j'ai renoncé depuis long-temps?

— Son altesse ne le pense pas, j'ai voulu lui rappeler des faits accomplis, et elle m'excusera de la brusque franchise avec laquelle je lui ai parlé! Depuis ce matin seulement, j'ai revu Versailles, et savez-vous, altesse, quelles sont les nouvelles du lieu?

— La duchesse de La Vallière occupe tous les esprits, sans doute, répondit Mademoiselle d'un air dédaigneux.

— On y parle aussi d'un mariage qui surprendra et la cour et la ville; et pour ma part, je l'avoue, ce n'est pas sans un vif chagrin que j'en ai su la nouvelle.

— Un mariage!

— Entre une princesse du sang et un favori du roi.

— Quoi! s'écria Mademoiselle avec l'accent de la joie, vous savez cela? mon cher duc.

— Je le sais, et m'en afflige.

— Duc de Beaufort, ce mariage a obtenu l'agrément du roi, et je tiens à offense les remarques *bienveillantes* — et elle appuya sur ce mot — qu'on oserait faire à ce sujet.

—Ainsi donc, votre altesse ne fait plus mystère d'une résolution qui épouvante encore l'homme qu'elle a choisi. Le duc de Lauzun ignore sans doute que sa majesté approuve cette mésalliance.

— Monsieur de Beaufort, cette expression est une insulte!

— Votre altesse a refusé l'alliance d'un roi, et je ne puis, sans mentir à ma conscience, approuver hautement un choix que je m'abs-

tiens de qualifier en ce moment ; plus tard, l'opinion publique se chargera de ce soin.

Mademoiselle, sans égard pour le rang et la naissance du duc de Beaufort, quitta brusquement la chambre dans laquelle ils causaient en tête à tête ; et quelques instans après, un huissier se présenta de la part de la princesse pour signifier au duc l'ordre de sortir du Luxembourg et de n'y jamais reparaître.

— J'obéirai, monsieur, lui répondit froidement le duc en se couvrant. Veuillez assurer son altesse que sa volonté sera religieusement respectée.

Et Beaufort sortit aussitôt; au moment où il descendait le perron, le duc de Lauzun arrivait dans un carrosse somptueux; ils échangèrent un coup d'œil qui n'était rien moins que bienveillant.

Lauzun entra chez Mademoiselle, et Beau-

fort s'achemina vers son hôtel, où il était impatiemment attendu par un officier des gardes-du-corps de sa majesté, chargé par le marquis de Louvois de remettre au duc un brevet revêtu du sceau royal. Beaufort le parcourut avec précipitation et en s'écriant :

— Merci, marquis de Louvois, merci; c'est un acte de bonne justice que vous faites en ce moment.

Et se retournant vers l'officier, il lui dit :

— Assurez sa majesté de mon empressement à lui obéir. Avant dix jours, je serai à Toulon.

— Sa majesté vous dispense de prendre congé d'elle, la flotte est prête à mettre à la voile, et un jour de retard pourrait être préjudiciable à l'expédition que vous allez commander.

— Je vous comprends, reprit Beaufort en

souriant amèrement, dans une heure, monsieur, j'aurai quitté Paris.

L'officier prit congé du duc et retourna à Versailles rendre compte au roi de sa mission.

Beaufort fit ses préparatifs de voyage, et le même jour où la flotte placée sous ses ordres quittait le port de Toulon et cinglait vers les côtes d'Afrique, Mademoiselle épousait secrètement dans la chapelle de son château de Choisy, M. de Lauzun.

Le roi, après avoir approuvé ce mariage, et promis la charge de grand amiral pour son favori, avait changé d'idée. Une signification formelle, faite en style de prière, de renoncer à une alliance aussi disproportionnée, fut envoyée à Mademoiselle qui n'en fit aucun cas; deux heures après l'arrivée du courrier, porteur de ce message, son chapelain célébrait

une messe basse en présence de quatre témoins.

Lauzun était de la famille royale en dépit du roi et de madame de Montespan qui commencait à intriguer auprès de Louis XIV pour renverser la tendre Louise de La Vallière.

II.

Le Château d'Eu.

Aussitôt après la célébration nuptiale. les deux époux se mirent en route pour le château d'Eu, où la duchesse de Lauzun se promettait de braver la colère et le dépit de son royal cousin, et d'attendre, pour reparaître à la cour, que l'orage fût entièrement apaisé.

Cette résolution, prise sans le consulter, déplut à Lauzun, qui en épousant Mademoiselle, n'avait songé qu'à son immense fortune, et au plaisir d'éclipser par son faste et ses prodigalités ce que la cour de France comptait de dissipateurs fameux; et à cette époque du règne de Louis XIV, on en citait plusieurs, et parmi eux, le surintendant des finances Fouquet, devenu célèbre par le châtiment que ses dilapidations lui valurent.

La solitude et la retraite ne pouvaient que médiocrement lui convenir, aussi, trois jours après leur arrivée au château d'Eu, Lauzun parlait-il de retourner à Paris; et en attendant le moment d'un départ qui, suivant lui, ne pouvait être que très prochain, il faisait des projets pour l'avenir, réglait le cérémonial et l'étiquette de sa maison, songeait à l'uniforme qu'il ferait porter à ses pages, à la forme de ses carrosses, et surtout à la fête qu'il se proposait de donner au palais du Luxembourg, et à

laquelle il voulait inviter plus de huit cents gentilshommes et de quatre cents dames de la cour.

Ces rêveries l'occupèrent l'espace d'une journée, mais le soir, il se sentit de l'ennui, et sur le reproche que lui fit son altesse de sa froideur envers elle, Lauzun répondit avec un sang-froid imperturbable qu'il avait la tête lourde, et souhaitait ardemment l'instant où il lui serait permis de se retirer dans son appartement.

— Dans votre appartement, monsieur le duc! s'écria la princesse en rougissant de honte; mais il me semble qu'il eût été convenable de faire prévenir le médecin de notre maison, puisque cette indisposition qui, je l'avoue, commence à m'alarmer, se prolonge depuis trois jours.

— Quoi! répliqua Lauzun en jouant la surprise, il y a déjà trois jours...

L'altesse réprima un mouvement de dépit, et s'efforçant de paraître gaie, elle continua à

reprocher à Lauzun, sur le ton de la plaisanterie, ses négligences envers elle, et le prompt changement qui s'était opéré dans ses manières et dans son langage depuis qu'un prêtre avait reçu leurs sermens.

Lauzun feignit de ne rien comprendre aux reproches qui lui étaient adressés, et plus elle lui montrait de bienveillance, moins il faisait d'efforts pour la mériter. A chacun des griefs de sa noble épouse, il murmurait tout bas :

— A quarante ans passés n'être pas raisonnable ; pauvre folle !

— Votre désir de retourner à Paris cache un but que vous n'osez avouer, monsieur le duc, continua Mademoiselle en attachant sur Lauzun des regards défians ; serait-il vrai, comme on l'a prétendu, que je ne suis pas la seule femme que vous ayez aimé ?

Si Louise d'Orléans eût pu lire dans le fond du cœur de M. de Lauzun, elle se serait con-

vaincue qu'en l'épousant, le noble gentilhomme n'avait songé qu'à faire une bonne spéculation : il est vrai qu'il avait su cacher avec soin ses désirs cupides sous une passion si habilement feinte, qu'il avait failli lui-même en être la dupe; Lauzun n'osait s'avouer que pendant plus de vingt-quatre heures, il avait été éperdument épris des respectables appas de Mademoiselle : mais cet état d'exaltation ne pouvait durer, et au réveil, il se promit de ne point détromper l'altesse royale; et dès ce moment, il mit tout en œuvre pour achever d'égarer sa raison.

Il était arrivé à un résultat qu'il souhaitait sans oser l'espérer : époux de Mademoiselle, qu'il appelait familièrement la duchesse de Lauzun ou ma chère Louise, il essaya de l'autorité conjugale, et annonça hautement qu'il était bien décidé à partir pour Paris le lendemain matin.

— Ce voyage est impossible, monsieur le

duc, répliqua froidement son altesse; je ne veux pas, je ne dois point vous exposer à des dangers inutiles.

— Que votre altesse se rassure, dit Lauzun en souriant, la colère du grand roi ne saurait tenir contre une explication de ma conduite; et lorsqu'il apprendra notre mariage, que d'ailleurs il a hautement approuvé...

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur de Lauzun, le roi après m'avoir promis, a refusé son agrément à l'alliance que je voulais contracter; habituée dès l'enfance à briser les obstacles qui s'opposent à l'accomplissement de mes désirs, j'ai dû regarder comme impuissante la défense qui m'était signifiée au nom de sa majesté, et quelques heures plus tard, vous étiez mon époux; je sais, monsieur le duc, quels sont vos droits sur moi. — Et Louise d'Orléans ajouta avec le ton du sarcasme : Mais sur ce point vous n'êtes point jaloux de vos prérogatives.

Lauzun fit la grimace, se mordit les lèvres et pensa que le miroir de sa respectable femme était bien indulgent pour ses attraits flétris et surannés.

Louise d'Orléans continua en élevant la voix.

— Je sais aussi ce que je me dois à moi-même, et si pour vous posséder je suis descendue jusqu'à vous, n'oubliez pas, monsieur le duc, qu'un sang royal coule dans mes veines. Ceci n'est point un reproche que je vous adresse, mais en vous entendant former des projets qui pourraient vous nuire, j'ai dû, dans mon intérêt, dans le vôtre surtout, vous rappeler à la prudence et à la sagesse.

Lauzun ne trouva pas le raisonnement de Mademoiselle de son goût, mais il se garda bien de manifester son mécontentement: avant de frapper un coup décisif, il voulait réfléchir aux

conséquences qui pourraient en résulter; il salua bien respectueusement son altesse, et c'est à peine si ses lèvres effleurèrent une main qui naguère avait été blanche et potelée.

— Étrange réserve, murmura sourdement Mademoiselle en suivant du regard Lauzun qui s'éloignait ; est-ce donc à moi à lui dire..... Son respect, peut-être, l'empêche d'en agir librement avec moi... Il craint sans doute de me plaire ; on le dit si timide auprès des dames! il faudra bien qu'il se corrige de ce défaut. Quel moyen emploierai-je pour lui apprendre ce que sa conduite a d'insultant pour moi? Écrivons-lui.

Elle rentra dans son appartement pour y tracer le billet suivant :

« Mon cher duc,

« Il est des choses embarrassantes à dire et

« aussi difficiles à écrire. Le motif qui m'oblige « à tracer ces lignes vous est connu, quoique « vous feigniez de ne pas me comprendre de- « puis trois jours ; le soin que vous mettez à « m'éviter aussitôt que l'heure de se retirer est « arrivée m'étonne et m'afflige.

« Vous me devez une explication, qui ne « saurait se faire attendre.

« J'y compte mon cher duc. »

Elle signa *Louise d'Orléans, duchesse de Lauzun*, puis elle plia ce billet, le remit à l'une de ses femmes en lui disant de le porter sur le champ au duc de Lauzun. La fille suivante ne put s'acquitter de sa commission, car le duc était sorti pour se promener par la ville; elle donna le billet à son valet de chambre en lui recommandant de le faire lire à son maître aussitôt qu'il serait de retour.

Tandis que son altesse royale faisait de pé-

nibles réflexions sur la conduite de son époux, Lauzun courait par la ville d'Eu avec deux ou trois petits gentillâtres auxquels il avait proposé de payer à souper ; ceux-ci avaient accepté, et en attendant que le souper fut préparé. ces bons gentilshommes s'amusaient à courtiser les filles et les femmes qu'ils trouvaient sur leur chemin, et lorsqu'un mari jaloux, un amant susceptible se permettaient de les regarder de travers, ils abandonnaient brusquement l'objet de leur galanterie, et se réunissaient pour bafouer l'importun qui les avaient dérangés.

Jusque-là, ils s'étaient contentés de débiter des complimens aux femmes et de plaisantes facéties aux hommes qui entreprenaient de les défendre ; les premières se sauvaient en riant comme de vraies folles, pendant que les seconds essuyaient les bordées d'épigrammes et de lazzis à l'usage des comédiens de la foire Saint-Germain ; mais la scène changea bientôt d'aspect.

Un jeune homme, dont le costume était moitié campagnard moitié citadin, sortit d'une maison voisine avec une dame dont le visage était voilé ; il guidait ses pas avec des marques de respect. A leur vue, Lauzun s'écria, en les faisant remarquer à ses compagnons :

— Par ma foi, ne dirait-on pas que cette mystérieuse beauté fuit la tyrannie d'un père ou d'un tuteur incommode? Holà! mon gars! continua-t-il en s'adressant au jeune homme qui engageait sa compagne à hâter sa marche afin d'échapper à d'importunes questions, holà! drôle! avance ici, et dis-nous le nom de cette dame?

— Vous êtes bien hardis, mes gentilshommes, leur répondit celui-ci en les toisant avec un air de mépris: imitez mon exemple, passez votre chemin!

— Non pas, mon gars, répliqua Lauzun en s'avançant, et en leur barrant le passage ;

il faut acquitter l'impôt, c'est-à-dire inviter la mystérieuse compagne à lever son voile et à nous montrer son visage, nous sommes en France, et non en Orient.

Et sans attendre que celui-ci obéit à cette singulière intimation, le duc de Lauzun releva brusquement le voile qui lui dérobait des attraits que son imagination s'était plu à embellir, et à son grand étonnement, il aperçut une figure jaunie et ridée, des yeux éteints, une bouche qui grimaçait, en un mot, les restes d'une beauté qui comptait la soixantaine.

Un violent éclat de rire apprit à ses compagnons qu'il avait été la dupe de sa curiosité. Le jeune homme qui n'avait pu s'opposer, tant l'action du duc avait été prompte et soudaine, à l'insulte qu'on faisait à sa compagne, ne remit pas à plus tard pour en obtenir satisfaction; il tira un long couteau pointu qu'il portait suspendu à sa ceinture par une lanière de cuir,

et courut sur le duc de Lauzun en lui criant d'une voix sourde :

— En garde, mon gentilhomme, en garde !

Lauzun méprisa l'avertissement qui lui était donné et tourna les talons à un adversaire qu'il ne jugeait pas digne de se mesurer avec lui : mais cette insouciance faillit lui coûter la vie, et sans le secours de ses compagnons qui se jetèrent sur l'homme qui allait le frapper par derrière, c'en était fait du duc de Lauzun.

— Ha, mon drôle! lui dit ce dernier en le considérant avec attention: de gré ou de force, tu voulais obtenir une réparation : mais sais-tu bien que c'est un assassinat que tu allais commettre ?

— Mon gentilhomme, quand on trouve qu'un manant peut servir d'objet de risée pendant quelques minutes, on peut aussi, ce me semble, lui accorder après ce qu'il demande en paiement du plaisir qu'il a su procurer. Or, vous

m'avez pris pour votre bouffon, et vous m'avez insulté parce que vous étiez persuadé que je supporterais patiemment cet affront.

— Le drôle a fait quelques études, dit Lauzun en s'adressant à ses compagnons, mais ce n'est pas une raison pour laisser impunie une action qui mérite la potence. Je veux bien ne pas le livrer au lieutenant criminel, mais à la condition qu'il me fera des excuses.

— Jamais! jamais! articula sourdement le jeune homme en promenant autour de lui des regards désespérés.

Sa mère joignit les mains et supplia les gentilshommes, et particulièrement le duc de Lauzun, de la laisser aller avec son fils : mais ses prières ne furent point écoutées, et les compagnons du duc, qui n'étaient point fâchés de molester un homme du peuple, se précipitèrent sur lui afin de le contraindre à se mettre à genoux devant M. de Lauzun; tous leurs

efforts aboutirent à le renverser sur le pavé de la rue; à ce moment, la vieille femme tremblante pour les jours de son fils, se mit à pousser des cris déchirans qui, malgré l'heure avancée, attirèrent à leurs fenêtres quelques bourgeois jaloux de la tranquillité de la ville et désireux de n'être point troublés pendant leur sommeil.

Ils échangèrent quelques paroles avec les gentilshommes qui leur répondirent par de grossières invectives: alors les bourgeois se décidèrent à descendre dans la rue afin de châtier leur insolence, et quelques instans s'étaient à peine écoulés, que Lauzun et ses compagnons se virent entourés et menacés d'une rude correction: c'est vainement qu'ils déclinèrent et leurs titres et leurs noms, les bourgeois agitèrent les cannes dont ils étaient armés, et plus d'une noble épaule sentit un attouchement qui n'avait rien de bien agréable: Lauzun surtout fut un des plus maltraités, et ne se retira de cette bagarre qu'après avoir eu

le visage endommagé, et sa veste de satin, brodée d'or, en lambeaux.

Cette leçon ne les corrigea pas cependant, et en entrant chez Pierre Pilart, le cabaretier le mieux famé de la petite ville d'Eu, ils rossèrent d'importance deux bourgeois qui s'y étaient attardés dans l'intention de faire ripaille.

Pierre Pilart ne goûta pas cette joyeuse plaisanterie des gentilshommes qui daignaient lui faire l'honneur de souper chez lui, mais ceux-ci ne s'inquiétèrent nullement de la mauvaise humeur de leur hôte; ils avaient fait maison nette, et pour eux, c'était le point important.

Lauzun se fit bassiner le visage, puis, il commanda qu'on servît le souper, et l'orgie commença.

III.

L'Arrestation imprévue.

Nous croyons devoir ne pas rapporter la scène nocturne qui eut pour théâtre l'appartement de Mademoiselle. Lauzun quitta le cabaret de Pierre Pilart à deux heures du matin, et dans un état qui attestait hautement qu'il avai'

su y employer son temps: il se dirigea en chancelant vers le château, et en se sentant au cœur quelque velléïté d'user pour la première fois de ses droits d'époux; ce fut dans ces dispositions qu'il pénétra dans la chambre à coucher de Mademoiselle.

Les chroniqueurs du temps ont prétendu que Lauzun se permit de traiter sa noble épouse avec un laisser-aller d'expressions que rien ne pouvait autoriser, et qu'une dispute assez vive s'éleva entre les deux époux. Néanmoins ils passèrent ensemble le reste de la nuit; le lendemain matin, on vit le duc de Lauzun sortir de la chambre nuptiale en jurant tout qu'il n'y rentrerait jamais.

Et comme il avait pour habitude d'exécuter sur-le-champ les fantaisies qui naissaient dans son imaginative, il fit atteler les plus beaux chevaux des écuries à un carrosse, et prit le chemin de Paris, sans avoir été saluer Mademoiselle.

— Ah! monsieur de Lauzun! dit l'altesse royale, en apprenant la brusque résolution de celui-ci, que prétendez-vous donc? quel motif a pu vous déterminer à quitter aussi brusquement ce château pour vous rendre à Paris? Prenez garde, monsieur le duc: si vous avez eu la pensée de me rendre un objet de dérision et de mépris pour la cour de Louis XIV. J'ai cru votre amour sincère, et je n'ai point hésité un seul instant à me compromettre pour vous attacher à ma personne. Ne me faites point repentir de ce sacrifice.

Et après quelques minutes de réflexion, elle s'écria : — Et moi aussi je vais me rendre à Paris; nous nous y rencontrerons, monsieur de Lauzun!

Quand Lauzun arriva à Paris, son premier soin fut de courir chez ses anciens amis, afin de leur raconter son mariage et l'escapade qu'il venait de se permettre pour se délivrer de sa respectable épouse. Les uns approuvé-

rent sa conduite et le félicitèrent de sa fermeté : les autres le blâmèrent et lui firent entrevoir le danger qu'il y avait pour lui à braver la colère de l'altesse royale. Lauzun répondit aux premiers que c'était le seul moyen de mettre un terme aux importunités de sa femme, et aux seconds, qu'il était trop certain de son amour pour craindre quelque chose.

Une certaine Arthémise, belle nymphe d'Opéra, arrachée tout récemment aux rigueurs claustrales par un mousquetaire noir, et qui se trouvait à souper chez le comte de Maupertuis, un des amis de Lauzun, déclama longuement sur la conduite du duc qu'elle trouvait infâme ; Lauzun se récria sur le rigorisme de la belle Arthémise, qui se jouait des quatre amans à la fois, sans compter Maupertuis, qui avait pour habitude de festoyer les minois de ses amis et connaissances sans jamais en avoir à sa solde. Arthémise ne trouva pas la riposte de son goût, mais elle se garda bien de conti-

nuer une lutte dans laquelle Lauzun pouvait avoir l'avantage. Elle se tut, et songea à se venger des sarcasmes du duc, qui continuait à lui décocher les traits les plus piquans.

Lauzun ne resta que peu de temps chez le comte de Maupertuis, et aussitôt après qu'il fut sorti, Arthémise proposa à son amant de se venger du duc et de le punir de son orgueilleuse fatuité. Maupertuis, qui avait vu d'un œil d'envie les rapides progrès que faisait le favori dans l'esprit du roi, demanda avec empressement quels étaient les moyens qu'elle se proposait de mettre en œuvre pour terrasser le duc de Lauzun.

— Ceci est mon secret, mon cher comte, répliqua Arthémise d'un air mystérieux : me promettez-vous de remettre au roi, demain, à son lever, un billet que je vais écrire.

— Une danseuse d'Opéra en correspon-

dance avec une majesté ! s'écria Maupertuis en riant aux éclats, ma belle folle, as-tu perdu l'esprit ?

— Voulez-vous me servir, oui ou non ?

— Je suis ton esclave, mon Arthémise, dispose de moi ; pour te plaire, j'irais... au bout du monde, si tu l'ordonnais.

— Allez à Versailles, mon cher comte, cela me suffit. Quelques minutes pour écrire au roi, et je suis à vous.

La danseuse traça, sans hésiter un seul instant sur les formules en usage pour parler à une tête couronnée, les lignes suivantes :

« Au roi,

« Sire, un imprudent gentilhomme, un « de vos courtisans, qui vous doit et son rang « et l'éclat qui rejaillit sur lui, vient de mé-

« riter, par une action coupable, tout le
« courroux de votre majesté.

« Abusant de la faiblesse d'une illustre
« princesse, il est parvenu à la décider à le
« prendre pour époux.

« Le duc de Lauzun, sire, est à Paris depuis hier, et il raconte, à qui veut l'entendre, que tout changera de face dans le gouvernement, maintenant qu'il a l'honneur de faire partie de la famille de votre majesté.

« Daignez pardonner à un fidèle sujet l'anonyme qu'il désire garder.

« Ce billet peut tomber entre les mains du duc de Lauzun ou de ses amis.

« La prudence exige de ne point signer. »

Elle remit ce billet au comte de Maupertuis, qui lui jura qu'il s'acquitterait de sa commission, mais qu'il voulait lui en rendre compte

le soir même, et ne sortir de chez elle que le lendemain matin.

— Soit, répliqua Arthémise, à demain!

La danseuse prit congé du comte et se fit conduire à l'hôtel du vieux duc de Varainville, qui donnait aussi à souper à cinq ou six mauvais sujets de cinquante à soixante-dix ans.

Pendant que la danseuse Arthémise députait à Versailles, le comte de Maupertuis, M. de la Reynie, lieutenant de police, parcourait cette même route dans un carrosse bien clos, et à mesure qu'il approchait du lieu de sa destination, il jetait des regards furtifs sur une liasse de papiers placés sur ses genoux, et dont il avait consulté à plusieurs reprises des notes qu'il retenait d'une main, afin de les préserver des secousses de la voiture.

A son arrivée à Versailles, il fut introduit

immédiatement chez le roi, qui en le voyant entrer, lui cria :

— Eh bien, monsieur, ce rapport que vous m'avez promis hier!

— Je le tiens à la disposition de votre majesté, répondit la Reynie : mais avant de jeter les yeux sur ce travail important, je la supplierai de m'accorder quelques minutes d'attention.

— Qu'est-ce? qu'allez-vous m'apprendre?

— Un événement de peu d'importance, si votre majesté le juge convenable : un grand malheur, si elle le désire.

— M. de la Reynie, je n'aime point à deviner. Dites, et dites vite.

— Je m'explique. Le mariage de Mademoiselle avec M. de Lauzun a eu lieu, il y a quatre

jours, dans la chapelle de son château de Choisy.

— Et je n'en ai rien su ! s'écria le roi d'une voix tonnante.

— Mademoiselle a pris si bien ses précautions, que ses domestiques eux-mêmes l'ignorent encore : car aussitôt après la célébration nuptiale, les époux se sont rendus au château d'Eu.

— La belle équipée! dit le roi avec ironie, ma cousine est folle!

— Sans le respect que je dois aux membres de la famille royale, je me permettrais de partager entièrement son opinion, car après avoir sacrifié à ce gentilhomme et son nom, et son rang elle se voit l'objet d'un lâche abandon. Le duc de Lauzun a quitté le château d'Eu, hier dans la journée, et Mademoiselle le soir même.

— Si bien que tous deux sont à Paris maintenant ?

— Je suis certain qu'ils ne s'y sont pas encore rencontrés.

— M. de la Reynie, Lauzun ne doit pas revoir Mademoiselle. Je ferai casser ce mariage ridicule .. je le ferai, et avant peu.

— Je ne devine pas comment votre majesté espère empêcher M. de Lauzun d'user des droits qu'il a sur Mademoiselle.

— Mettez-vous à cette table, monsieur de la Reynie : vous avez sur vous des lettres de cachet ?

— Je ne sors jamais sans en avoir une douzaine dans les poches de ma veste.

— Écrivez !... « Le gouverneur de notre château... » Où l'enverrai-je ?

— A la Bastille, dit la Reynie, vous l'aurez sous la main.

— Non, c'est trop près de Versailles. A Pignerol!

— C'est un peu loin, continua la Reynie, mais le château est fort, et le gouverneur, M. le chevalier de Saint-Mars, est un homme sur lequel on peut compter.

— Nous en jugerons, reprit le roi. Écrivez : « Le gouverneur de notre château de Pignerol, aura pour agréable la présente; il recevra M. de Lauzun, sur lequel il est invité à exercer une surveillance de tous les instans. Point de promenade, peu de distractions; il ne doit communiquer avec personne. »

Signé, LE ROI.

— Votre majesté a pensé à tout, dit la Reynie en souriant.

— Faites venir notre capitaine des gardes,

et retirez-vous dans notre cabinet ; dans quelques instans je m'y rendrai.

La Reynie sortit, et le duc de Rochefort, qui était de service ce jour-là, entra aussitôt chez le roi pour prendre ses ordres.

— Vous allez vous rendre à Paris, monsieur le duc, lui dit Louis XIV ; prenez cette lettre : elle concerne M. de Lauzun, que vous trouverez à son hôtel. Vous lui donnerez connaissance des trois premières lignes ; le reste regarde M. le chevalier de Saint-Mars, gouverneur du château de Pignerol, auquel vous la remettrez. Partez, monsieur le duc, je compte sur votre exactitude à vous acquitter de cette mission importante.

Le duc de Rochefort quitta Versailles avec six mousquetaires de sa compagnie, et à dix heures du matin, il entrait chez le duc de Lauzun, qui fut étrangement surpris d'ap-

prendre qu'il était arrêté par ordre de sa majesté : il essaya de faire résistance, mais on le jeta dans une voiture de poste, qui prit aussitôt la route du Piémont.

—— ——

LAUZUN.

A vol d'oiseau.

Après de vaines démarches faites auprès de Louis XIV, afin d'obtenir la grâce du duc de Lauzun, Mademoiselle s'était décidée à abandonner à son royal cousin la principauté d'Eu qui devait servir de dotation au petit duc de

Maine, fils de la marquise de Montespan et du roi.

Certes! c'était une belle rançon qu'elle payait pour faire sortir de prison un homme qu'elle aimait jusqu'à l'extravagance, et qui la détestait à cause de ses cinquante ans. Mais la princesse avait une trop haute opinion de son mérite pour ne pas être persuadée que Lauzun l'adorait, et en consentant à se dépouiller d'une des plus belles terres de son apanage, elle croyait lui donner une nouvelle preuve de son amour et du vif intérêt qu'elle prenait à ses malheurs.

Elle écrivit au prisonnier, qui était détenu à Pignerol, sous la garde du chevalier de Saint-Mars, gouverneur au nom du roi de cette prison d'état, et dans sa lettre, dont le secret fut violé, elle apprenait à Lauzun les sacrifices qu'elle faisait pour apaiser la colère de Louis XIV qui ne pouvait pardonner à sa cousine un mariage secret que lui-même avait autorisé quelques mois avant. Mais alors le

grand roi n'avait pas grossi sa famille d'une foule d'enfans adultérins, et la Montespan n'exerçait point sur l'esprit de son noble amant l'ascendant qu'elle sut prendre plus tard.

Le délai fixé pour la sortie de prison du duc de Lauzun était expiré depuis un mois, et cependant le duc n'avait pas vu s'ouvrir devant lui les portes de la redoutable forteresse. Louis XIV fit de nouvelles réflexions avant de donner à M. de Louvois l'ordre d'élargissement réclamé avec tant d'instances par Mademoiselle; la principauté de Dombes lui parut une assez bonne acquisition, et il résolut de la faire au même prix: c'est-à-dire qu'il contraignit la pauvre Altesse à consentir ce nouveau sacrifice; elle n'hésita pas un seul instant, et la dotation fut passée par-devant notaire: et en échange de cet acte, Louis XIV donna enfin l'ordre de mettre le duc de Lauzun en liberté.

Mais tandis qu'un des officiers de la maison de Mademoiselle partait en toute hâte pour se rendre dans le Piémont, M. de Maupertuis,

capitaine d'une compagnie des gardes-du-corps, recevait de sa majesté une mission pour le gouverneur de Pignerol.

Il arriva deux jours avant l'officier de la maison de Mademoiselle, qui cependant ne s'était point arrêté en chemin, et apprit à M. de Saint-Mars que l'ordre d'élargissement qui lui serait remis avait été révoqué aussitôt après avoir été accordé ; mais que le roi, prenant en considération les plaintes que le duc de Lauzun lui avait adressées, touchant le régime de la prison et l'insalubrité du logement qu'il occupait, que le roi avait ordonné que le duc fut transféré au château d'Amboise.

— Prison pour prison, s'écria Lauzun en apprenant cette fâcheuse nouvelle, quand il s'attendait à se voir mis en liberté, je préfère mon cachot de Pignerol, auquel je suis habitué, aux appartemens du château d'Amboise que je ne connais pas. Je ne veux point accepter les faveurs royales ; ma captivité est une tache pour le règne de Louis XIV, à chacun

notre part. A lui une honteuse spoliation, à moi une résignation courageuse.

Mais le roi avait ordonné, et le duc de Lauzun fut contraint d'obéir à une douzaine de dragons placés sous les ordres de M. de Maupertuis qui sût remplir jusqu'à la fin la mission déshonorante dont il s'était chargé.

Lauzun fut incarcéré au château d'Amboise, d'où il ne sortit que sous la condition expresse qu'il passerait en Angleterre.

La pauvre Louise d'Orléans pleura longtemps sur son veuvage; mais les désordres scandaleux, auxquels M. de Lauzun ne tarda pas à se livrer à son arrivée en Angleterre, contribuèrent beaucoup à la consoler, et à lui faire envisager, plus froidement qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors, la situation ridicule dans laquelle son fol amour l'avait placée. Les sommes énormes qu'elle avait fait passer à son cher duc ne tardèrent pas à s'engloutir au jeu de brelan ou dans les boudoirs des *élégantes* de Londres. Lauzun demanda bientôt de

l'argent, qui cette fois lui fut refusé; Mademoiselle exigeait, avant de ne rien envoyer, une explication franche et sincère de la conduite de son mari.

Lauzun répondit qu'une femme soumise n'avait point de comptes à demander; qu'il lui fallait de l'argent, attendu qu'il en avait le plus grand besoin.

Sa lettre resta sans réponse; il écrivit de nouveau, et cette fois Mademoiselle lui fit dire que des renseignemens certains ne lui permettaient plus de douter de son malheur; qu'elle n'était point disposée à payer ses maîtresses et ses dettes de jeu, et que pour le punir de son inconduite elle le déshéritait.

« Je regrette, ajoutait-elle, d'avoir été si
« long-temps la dupe d'un caractère comme
« le vôtre. Vous n'étiez pas digne de votre
« bonheur, M. le duc. »

— Il était gentil le bonheur! s'écria Lauzun en achevant la lettre de l'Altesse royale; une vieille fille de cinquante ans qui s'essayait à

jouer le rôle de *Vénus*, et moi j'étais son *Adonis*... miséricorde! Mais j'ai une dotation, se dit-il après quelques instans de réflexion, et je ferai valoir mes droits sur Saint-Fargeau, Thiers et Châtellerault qu'elle m'a abandonnées la veille de notre mariage. Pauvre Altesse! elle ne peut me pardonner d'avoir osé lui dire, après boire, *Louise d'Orléans, tire-moi mes bottes!* entre époux, c'est si naturel de se rendre de petits services.

Lauzun revint en France, et sut se faire pardonner cet acte de désobéissance qui eût valu à un autre une prison perpétuelle. Mais il y venait dans l'intention de faire du scandale et d'humilier Mademoiselle, qui vivait fort retirée dans sa terre de Choisy; et le roi, qui n'aimait point l'Altesse royale, éprouva un grand accès de gaîté en apprenant l'arrivée du duc de Lauzun; il répondit au marquis de Louvois qui lui demandait son avis au sujet du duc :

— Qu'on le laisse tranquille, et nous au-

rons avant peu une chronique scandaleuse qui ne peut manquer d'être fort divertissante.

La majesté royale était bien peu soucieuse de l'honneur et du repos de sa famille.

Lauzun fit tant de démarches auprès de sa femme qu'il appelait si plaisamment *la vieille Mademoiselle*, qu'il parvint à conserver les trois magnifiques châteaux dont les revenus étaient plus que suffisans pour lui permettre de mener joyeuse vie. Le galant gentilhomme sut se faire honneur de sa fortune, et en moins de deux années il aliéna son apanage.

Sur ces entrefaites, Mademoiselle mourut : et à son grand déplaisir, le duc de Lauzun ne fut point appelé à participer dans l'immense héritage qu'elle laissait, et après avoir étonné la cour et la ville par son faste et ses galantes aventures, le brillant Lauzun s'éteignit dans une médiocrité voisine de l'indigence.

Le duc de Beaufort était tombé sous une balle algérienne, et ce grand débris de la Fronde n'avait laissé après lui aucuns souvenirs : à peine se rappelait-on dans cette grande ville de Paris, si oublieuse des services rendus, que le roi des Halles eût existé. Mademoiselle éprouva le même sort, et la petite-fille d'un roi fut enterrée modestement dans un couvent de la rue Saint-Jacques.

C'est à peine si les passans, qui furent arrêtés par le char mortuaire, s'inquiétèrent du nom de la personne qu'on transportait à sa dernière demeure. Un homme du peuple, plus curieux ou moins indifférent que les autres, questionna un domestique qui lui répondit :

— C'est son altesse royale Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier.

— Ah! dit celui-ci d'un air étonné, vivait-elle en exil? je ne la connaissais pas.

Le domestique se retourna vers lui, et d'un ton lent solennel, il dit :

— Priez pour les trépassés!

L'héroïne de la porte Sainte-Antoine, qui avait brigué la faveur populaire, était oubliée depuis long-temps de ce peuple dont elle se croyait idolâtrée!.....

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES DU TOME SECOND.



Livre cinquième.

Le Conseil de Guerre.

Livre sixième.

La porte Saint-Antoine.

Livre septième.

Pendant dix années.

Livre huitième.

Le galant Seigneur.

Lauzun.